



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

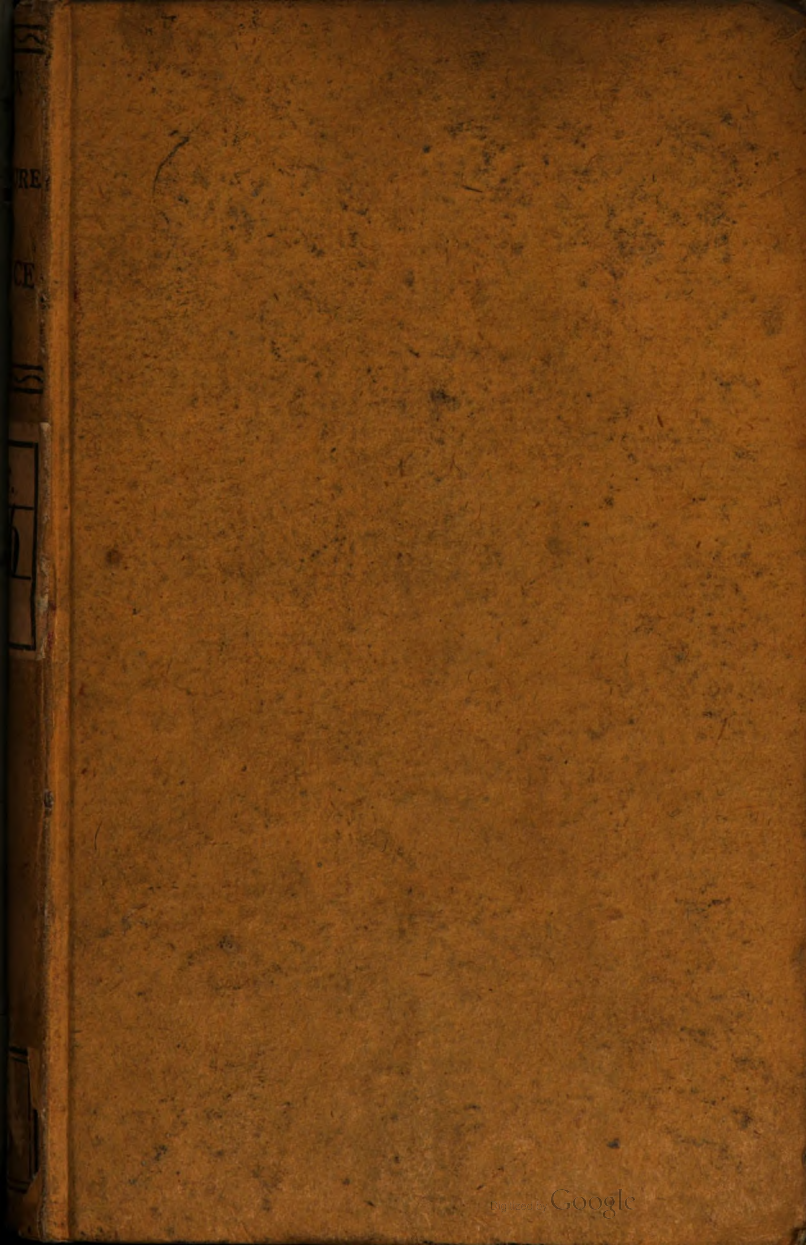
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Dec. 26. - 73



~~100 113152~~

# NOUVEAU CHOIX DE PIÈCES

TIRÉES

DES ANCIENS MERCURES,  
ET DES AUTRES JOURNAUX;

PAR M. DE LA PLACE.

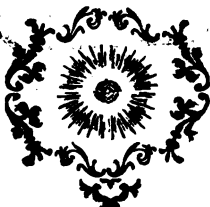
---

---

TOME SOIXANTE-TREIZIÈME.

---

---



A PARIS,

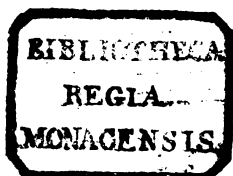
Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.  
PISSOT, quai de Conty.  
LAMBERT, à côté de la Comédie Franç.  
CELLOT, grande Salle du Palais.

---

CINQUIÈME ANNÉE. TOME TREIZIÈME.

---

*Avec Approbation & Permission.*



---

## A V I S.

**L**E Bureau de cette Collection est chez M. **ROLLIN**, Libraire, à Paris, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur, & c'est au Sieur **LERIS**, demeurant chez lui, qu'il faut adresser, francs de port, le montant de l'abonnement & la lettre d'avis.

Le prix de l'abonnement, pour les seize volumes que l'on donne dans l'espace d'une année, à commencer du premier Juillet, est de 24 liv. que l'on doit payer d'avance, à raison de 30 sols pour chacun des seize volumes, qui seront portés chez les Abonnés avec la plus grande exactitude, & en même tems que le *Mercur*e (1). Ceux qui ne souscriront pas, & qui ne voudront prendre les volumes qu'à mesure qu'ils paroîtront, les payeront 36 sols chacun.

Les personnes de Province auxquelles on enverra ce Choix par la Poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance, en s'abonnant, & elles les recevront francs de port par tout le Royaume.

(1) La distribution actuelle des seize volumes, ou du cinquième abonnement, a commencé par le Tome soixante-un, & finira au soixante-seizième, après lequel il faudra renouveler la souscription pour les seize volumes suivans, qui formeront la sixième année.



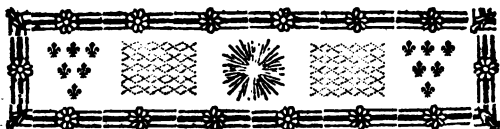
*Celles qui auront des occasions pour les faire venir , ou qui prendront les frais du port sur leur compte , ne payeront , comme à Paris , que 24 livres pour seize volumes.*

*On supplie les personnes des Provinces d'envoyer par la poste , en payant le droit , le prix de leur abonnement , ou de donner leurs ordres , afin qu'à l'avenir le paiement en soit fait exactement & d'avance au Bureau , sans aucune retenue.*

*Les Libraires des Provinces, ou des Pays étrangers, qui voudront faire venir ce Nouveau Choix , écriront au Bureau dont l'adresse est ci-dessus, & on leur donnera toutes sortes de facilités.*

*On trouvera les volumes précédens au même Bureau ; pour faciliter l'acquisition des soixante premiers , ils seront donnés à Paris pour 60 liv. en les prenant tous ensemble , & à 90 liv. envoyés francs de port par la Poste. On doit faire observer qu'ils sont nécessaires à ceux qui n'ont commencé à souscrire qu'au tome treizieme , au vingt-huitieme , au quarante-cinquieme ou au soixantieme de cette Collection , le nouveau travail étant une suite immédiate du premier.*

*On peut se procurer par la voie du même Bureau, le Mercure de France, le Nouveau Spectateur , le Monde comme il est , & généralement tous les autres Journaux & les Livres qu'ils annoncent.*



# NOUVEAU CHOIX DE PIÈCES

TIRÉES

DES ANCIENS MERCURES,  
ET DES AUTRES JOURNAUX.

---

## ARTICLE PREMIER.

MORCEAUX HISTORIQUES.

---

*DISCOURS véritable sur le fait de Marthe  
Brossier, de Romorantin, prétendue  
Démoniaque (1).*

LE mardi 30 de mars 1599, au mande-  
dement du révérendissime Evêque de Pa-  
ris, se trouverent Marescot, Ellain, Hau-  
rin, Riolan & Duret en l'Abbaye de  
Sainte Genevieve, en la salle de M. l'Abbé,  
où leur fut représentée Marthe Brossier,

(1) Recueil de Pièces.

A ij

## 6 CHOIX DES MERCURES

que l'on disoit être possédée de l'esprit malin , & ce en la présence desdits sieurs Evêque & Abbé & plusieurs autres personnes notables. Par le commandement dudit sieur Evêque , Mareſcor , comme plus ancien , l'interroge en Latin ( d'autant que le bruit étoit qu'elle parloit toutes langues ), elle ne répond point. Lors l'Abbé dit : elle ne répondra point , si M. l'Evêque ne lui commande. L'Evêque commande à ce Démon de parler , disant : *Adjuro te per Deum vivum , ut respondeas Domino Mareſcoto*. Et la femme & le Diable sont muets. Derechef elle est interrogée en Latin par Mareſcor , Médecin , & en Grec par M. Marius , Docteur en Théologie , & Professeur du Roi en la Philosophie grecque : mais elle ne répond point. Lors l'Evêque , fort curieux de découvrir la vérité ( d'autant que ladite Marthe avoit dit que ce n'étoit pas le lieu de répondre ), commanda qu'elle fût menée en une Chapelle. En laquelle , force cierges allumés , un Prêtre , accompagné de deux autres , tous vêtus d'habits décens & sacerdotaux , en la présence dudit sieur Evêque & de l'Abbé & plusieurs personnes notables , tous en grande dévotion & prières , commença à l'exorciser. Elle qui étoit agenouillée , priant Dieu & faisant le signe

de la Croix , incontinent se laisse tomber à la renverse , premierement sur les fesses , puis sur le dos & sur les épaules , puis doucement sur la tête. Couchée sur le dos , tirant son haleine du profond , remuant les flancs comme un cheval qui a couru , elle tourne les yeux en la tête , tire la langue , dit à l'Evêque qu'il n'a pas sa mître , & qui l'aille querir. Alors lui fait présenter des reliques de la vraie Croix , lesquelles elle endure lui être mises en la bouche. On lui présente le chaperon d'un Docteur , lequel elle rejette vivement : comme si le chaperon d'un Théologien ou la mître de l'Evêque avoient plus de vertu & plus de divinité que les reliques de la vraie croix. Ces choses ainsi passées , avec plusieurs autres qu'il ne seroit à propos de raconter , le sieur Evêque commande que les Médecins disent leur avis. Lesquels , après avoir mûrement délibéré ensemble , & considéré tout ce qu'ils pensèrent être à considérer , rapportèrent à l'Evêque , du consentement de tous , & par la bouche dudit Marefcot l'ancien , leur avis , qui étoit en peu de paroles : *Nihil à Dæmone. Multa ficta. A morbo pauca.* Rien du Diable : plusieurs choses feintes : peu de la maladie. Et de fait , toutes ses actions étoient feintes , comme ci-après sera montré. Mais

## 8 CHOIX DES MERCURES

véritablement la langue étoit rouge ; & on apperçut quelque léger brouillement en l'hypocondre gauche propre aux rateleux.

Le jour suivant , qui étoit le mercredi, dernier jour de mars , Ellain & Duret s'y trouverent ; les exorcismes réitérés , ladite Marthe se laissoit cheoir à certains mots , se relevoit alégrement , faisoit la morgue aux Exorcistes contre leur face , & ne fit rien davantage , sinon que Duret la piqua d'une épingle entre le pouce & l'index. Après ces actions réitérées jusqu'à midi , l'Evêque demanda à Ellain & Duret ce qu'ils jugeoient , qui prièrent l'Evêque de trouver bon que les autres Médecins qui l'avoient vue le jour précédent fussent appelés , & autres avec eux , pour en délibérer plus mûrement : attendu même que ladite Brosnier , commandée de donner des marques de possession du Diable , auroit répondu , demain ; ce qu'icelui Evêque trouva fort raisonnable.

Le jeudi , premier jour d'avril , tous les mysteres furent employés , on n'oublia rien de tous les remedes qui sont propres à chasser les Diables. On se mit en prieres, elle tira la langue , tourna les yeux ; & à la prononciation de quelques mots : *Et homo factus est : Verbum caro factum est : Tantum ergo sacramentum* , elle tomba

## ET AUTRES JOURNAUX. 9

comme devant , se remuant en forme de convulsions. Toutes ces actions sembloient être feintes aux Médecins : pour ce ils s'en vouloient aller. Lors M. l'Evêque les pria de donner encore quelque peu de tems au public. Les exorcismes recommencerent. Lors cette femme oyant les paroles , *Et homo factus est* , emploie toutes ses forces à faire ses soubresauts ; étant sur le dos , en quatre ou cinq sauts se traîne depuis l'autel jusqu'à l'huis de la chapelle , qui étonna tout le monde. Le Pere Seraphin se met en colere , disant : s'il y a quelqu'un qui soit incrédule , s'il la veut arrêter , le Diable l'emportera en l'air. Lors Marescot , impatient de cette imposture , dit , je prendrai le hazard , qu'il m'emporte s'il peut ; lui met son genou sur le sien , la prend par le collet , lui commandant de demeurer. Elle ne pouvant plus remuer , voyant son imposture découverte , dit , il s'en est allé , il m'a laissé. Et le bon Seraphin s'approchant , dit , ce n'est plus que Marthe , le Démon s'est retiré. Je l'ai donc fait fuir , dit Marescot. L'Evêque , fort desirieux de connoître la vérité , & se doutant de quelques feintes , dit , recommençons , & prions Dieu qu'il nous enseigne la vérité : voyons si le Démon la tourmentera encore. On chanta *Veni creator* , & le

A v

## 10 CHOIX DES MERCURES

Symbole des Apôtres. A cette parole , *Et homo factus est* , elle ne tombe plus , elle ne se tourmente plus : même lui montrant le saint Sacrement , elle n'est plus troublée , elle ne se laisse plus tomber ; mais voyant Marefcot , Hautin & Riolan derrière elle , dit , mêle-toi de ta Médecine. Marefcot lui répond , si tu te remues , & que tu fasses encore le sot , je t'en empêcherai bien. Cependant on persevere à prier Dieu. Elle pensant que Marefcot se fût retiré , se laisse encore cheoir sur le dos , & fait ses chimagrées & mouvemens ordinaires. Alors Marefcot , Hautin & Riolan la retiennent & l'arrêtent fort facilement. L'Evêque commence à dire au Pere Seraphin Exorciste : bon Pere , commandez-lui qu'elle se leve. Le bon Pere d'une voix forte crie , leve-toi sur tes pieds , leve-toi sur tes pieds. Marefcot dit , le Diable ne se leve point en notre présence ; & afin que moins de gens s'en offensaient , dit tout haut en Grec , *μὴ δὲν παρὰ τοῦτον* , *μὴ δὲν παρὰ τοῦτον*. Il n'y a rien contre nature. Et ne faut s'étonner si lesdits Marefcot , Hautin & Riolan n'eurent point de peur , connoissant la feintise & se fiant en Jesus-Christ , qui est la terreur de tous les Démons. Riolan , par le commandement de l'Evêque , parla à elle Latin en la

façon qui ensuit : *Misera, quo usque perges nobis illudere ? Nunquam ne cessabis plebeculam ludificare ? Agnosce culpam & veniam deprecare. Patent enim tua fraudes : & nisi hoc feceris , brevi traderis in manus judicis, qui questione veritatem extorquebit.* Elle interrogée si elle entendoit cela , répondit ingénument que non. On pensoit que toute cette affaire fût achevée. L'Evêque se retire & sort de la Chapelle avec plusieurs hommes notables , & commande aux Médecins présens de librement dire leur avis. L'un d'iceux assure qu'elle avoit le Diable au corps , pource qu'elle avoit tiré la langue bien longue , & qu'elle avoit enduré la piquûre de l'épingle. L'autre dit, que véritablement il voyoit beaucoup de signes de fiction , mais qu'il falloit attendre trois mois , pour bien assurer si elle avoit le Diable au corps , ou non. Pource que M. Fernel , comme il écrit au deuxième livre *De abditis rerum causis* , n'avoit point connu un certain Seigneur malade être inspirité qu'au bout des trois mois. Les autres fix fermement & constamment dirent pour certain toutes les actions de Marthe être feintes & simulées , comme avoit été rapporté le mardi. Pource on pensoit être au bout de cette affaire. Mais le vendredi & samedi suivans , qui



## 12. CHOIX DES MERCURES

étoient le quatre & cinquieme jour d'avril , ayant appelé autres Médecins ( & obmis la plus grand part de ceux qui l'avoient vue paravant ) , on recommence nouvelle guerre avec ce fantastique Démon ; on lui dit quelques mots Grecs, elle répond en François : on parle Anglois, elle répond en François , mais , ce dit-on , assez bien à propos. On observe ses mouvemens plus violens & plus rapides , sans mutation ni au poulx , ni en la respiration , ni en la couleur. Les Médecins présens rapportent en plusieurs & magnifiques paroles , que Marthe étoit Démoniaque , & le signent. Lequel rapport nous transcrirons par ci-après mot à mot de l'original. Cependant que tout ceci se fait , le Parlement , craignant que cette affluence de peuple , qui alloit voir ce nouveau Diable, n'engendrât quelque nouveau monstre de sédition , à laquelle nous ne sommes que trop enclins, donna un arrêt : que Marthe Brosnier fût mise entre les mains de M. Lugoly , Lieutenant Criminel. Les Ecclésiastiques y répugnent , disant que cette cause de la femme prétendue Démoniaque leur appartient. Les Prêcheurs en crient tout haut. Le Roi , pour lors étant à Fontainebleau , craignant aussi que de cette flammeche s'allumât une grande flamme,

## ET AUTRES JOURNAUX. 13

commande la même chose ; & suivant ce, Marthe est menée au Châtelet, auquel lieu elle a vécu près de deux mois, non comme prisonniere, mais étant doucement traitée & bien couchée : vue & visitée par Evêques, Abbés & autres Ecclésiastiques, Conseillers de la Cour, Avocats, Gentilshommes & plusieurs Dames & Dampouilles toutesfois & quantes que l'on l'a voulu voir. Et outre, elle a été vue par plusieurs Médecins, à savoir les sieurs de la Riviere, premier Médecin ; Laurens, Médecin ordinaire du Roi ; Laffilé, ancien Doyen de la Faculté de Paris, le Fevre, Marescot, Ellain, Hautin, Luffon, Pierre, Renard, Herouard, Cousinot, d'Amboise, Paulmier, Marcés, qui tous ont dit & signé n'y avoir vu & observé aucune chose par-dessus les loix communes de nature, combien que plusieurs, encore infectés du vieil levain, ayent semé par la ville qu'elle avoit fait au Châtelet plusieurs traits diaboliques. Ce qui a été trouvé faux ; & ladite Marthe, confessée le lendemain de Pâques, administrée par M. le Curé de S. Germain ou son Vicaire, reçut le saint Sacrement sans faire aucun frémissement, signe ni apparence de personne possédée du malin Esprit. Enfin, toutes sortes d'informations très-diligemment faites

## 14 CHOIX DES MERCURES

& routes choses bien considérées, ce grand Parlement de Paris a donné un arrêt avec une grande prudence & clémence, lequel nous mettrons à la fin de ce discours. Nous avons narré l'histoire au vrai, maintenant faut montrer par quelles raisons nous avons été induits à fermement croire que Marthe Broslier n'étoit ni n'est possédée du malin esprit, puis nous montrerons combien ont été légères les raisons de ceux qui ont eu opinion contraire, pour assurer une chose de si grand poids & de telle conséquence. Mais premierement nous voulons que chacun entende que nous n'avons point assisté à cette action qu'appelés & commandés par le révérendissime Evêque de Paris, & que nous n'avons eu autre but que Dieu & notre conscience, sans avoir égard à ce que plusieurs pourront dire, ou au dommage qui nous en pourroit avenir. Et quant à la these & proposition générale, jamais n'en a été douté. Car nous croyons par la foi chrétienne les Démons être, entrer aux corps des hommes, & les tourmenter en plusieurs sortes; & tout ce que l'Eglise Catholique a déterminé de leur création, nature, puissance, effets, exorcismes, nous le tenons pour vrai, ferme & stable comme le pole. Mais quant à l'hypothese, à savoir que Marthe Broslier soit

## ET AUTRES JOURNAUX. 15

où ait été possédée du Démon, nous disons qu'elle est absurde & fautive, sans aucune verisimilitude. Et pour le prouver, nous le concluons par ce général syllogisme.

Rien ne doit être attribué au Démon qui n'ait quelque chose d'extraordinaire par-dessus les loix de nature.

Les actions de Marthe Brosnier sont telles, qu'elles n'ont rien d'extraordinaire par-dessus les loix de nature.

Parquoi les actions de Marthe Brosnier ne doivent point être attribuées au Démon.

Ceux qui sont exercés à connoître la signification & équipolence des propositions & en l'art des syllogismes, connoîtront qu'icelui conclut fort bien *in secundo modo primæ figuræ*. La proposition est assez évidente; & Platon, en l'Apologie, pense les Démons être, pource qu'il y a quelques choses desquelles on ne peut donner autre raison que le Démon, comme étant effets extraordinaires & surpassans les forces de nature. L'assomption se doit connoître par induction de toutes les actions de ladite Marthe Brosnier. Qu'a-t-elle fait? Elle a tiré la langue, tourné les yeux en la tête, fait quelques mouvemens semblables à convulsions étant couchée sur le dos,

## 16 CHOIX DES MERCURES

remué les flancs. Il n'y a personne , je ne dis pas des Bateleurs, mais des Laquais de la Cour qui n'en fît autant. Combien par cette raison cet excellent Danseur sur la corde étoit plus Démoniaque ? Marthe donc n'a fait aucune action que nous devions attribuer au Diable, comme par après sera plus amplement déclaré. Davantage est-il probable que depuis quinze mois, étant si souvent agitée & tourmentée, elle demeurât grasse & embonpoint, vu que même en l'Evangile il est remarqué que les Démoniaques deviennent secs & fort atténués ? Nous sommes aujourd'hui tous d'accord que les mouvemens convulsifs de Marthe ne procédoient pas de maladie ; d'autant que faisant ces beaux mouvemens, les yeux à demi-clos, elle regardoit ce qu'on faisoit, & volontairement remuoit l'œil, & par conséquent tout le corps. Davantage, ceux qui ont une vraie convulsion mordent tous ceux qui se présentent & leur mettent le doigt à la bouche ; & si on leur met un bâton entre les dents, ils le rompent, & ont les membres si roides, qu'on ne les peut fléchir. Marthe se voyant arrêtée par quelqu'un, ou oyant quelques paroles du Prêtre, desquelles elle étoit instruite, se levoit aiegre, comme n'ayant en accès. Donc ces mouvemens ne procé-

doient pas de maladie : ils étoient donc feints , comme nous avons toujours maintenu : ou procédoient du Diable , comme quelques-uns ont eu opinion avec raisons très-légères , lesquelles nous examinerons après avoir de mot à mot de l'orthographe transcrit & ici inféré leur rapport.

---

*RAPPORT de quelques Médecins de Paris  
sur le fait de Marthe Brosfier (1).*

Nous soussignés Docteurs , Régens en la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , sur le fait de Marthe Brosfier , fille âgée de vingt-deux ans ou environ , native de Romorantin en Berry , laquelle par plusieurs fois à quelques-uns de nous , mais spécialement les vendredi & samedi deuxieme & troisieme avril , à tous en commun , fors & excepté un qui ne s'y est trouvé que le samedi , nous auroit été représentée en la Chapelle de M. de Sainte Genevieve , écoutant la Messe , célébrée par Monseigneur le Révérendissime Evêque de Paris , & foutenant exorcisme , fait au vendredi par le Pere Benoist , Capucin , assisté du Pere Seraphin , Religieux du

(1) Recueil de Pieces.

## 18 CHOIX DES MERCURES

même Ordre , qui l'avoit exorcisée les jours précédens : au samedi par M. le Clerc, Prêtre lay, assisté du Pere.... de l'Ordre des Feuillans. Et là pendant ces tems l'aurions vue, tantôt en posture, contenance & propos d'une personne saine de corps & d'esprit, tantôt défigurée de plusieurs laides, mésséantes & difformes grimaces, & quant & quant agitée & traversée de beaucoup de différens & furieux mouvemens de toutes les parties visibles de son corps. Toutes lesdites grimaces, ou pleines d'un ris moqueur, trompeur & causeur, ou bien fieres, horribles & taciturnes, le plus souvent accompagnées de rugissement. Parmi tout cela obéissant parfois, & répondant au Prêtre, tant de gestes que de paroles sur des commandemens & demandes conçues en Grec, Latin & Anglois ; mais à ce que nous avons remarqué, plus souvent & plus promptement au Pere Benoist qu'à aucun autre, nous disons en nos consciences & certifions ce qui s'ensuit :

C'est à savoir, que comme il soit que tout ce que dessus restant à spécifier ci-après, doive nécessairement se référer de trois causes à l'une, qui sont maladie, feintise ou possession diabolique. Et de l'opinion de maladie nous en soyons dé-

## ET AUTRES JOURNAUX. 17

boutés , parce que les agitations que nous y observons ne retiennent rien de la nature de maladies, même de celles auxquelles de prime face elles ressemblent le plus , n'étant ni épilepsie, laquelle suppose perte de tout sentiment & jugement ; ni affection , que nous appellons hysterique , laquelle n'est jamais , ou sans privation, ou sans contrainte d'haleine , desquelles choses il n'en paroît aucune ici. Mais afin de n'être par trop longs , & pour , par le bonnissement des genres , exclure toutes les especes , à qui y regardera de près , cesdites agitations ne se trouvant appartenir à aucune des quatre sortes de mouvemens maladifs , qui sont frissonnemens , tremblemens , palpitations , convulsions ; ou bien s'il s'y présente quelques convulsions , & que l'on veuille ainsi appeller le renversement des yeux , grincement de dents , contournement de mâchoires , qui sont presque ordinaires à cette fille pendant ses ravissement , la sûreté avec laquelle le Prêtre lui ouvre la bouche & la lui tient ouverte , le doigt dedans , témoignant assez qu'elles ne sont & ne se font par maladie ; vu qu'en maladie celui qui endure convulsion n'est pas maître de la partie où elle est , n'ayant aucune élection ni commandement là-dessus ; & que particulièrement



## 20 CHOIX DES MERCURES

en celle des mâchoires, qui est la plus violente de toutes, le doigt du Prêtre ne seroit pas plus respecté ni plus choyé que celui d'un autre, ains aussi vîtement tronçonné. Joint que les accidens des maladies, comme les maladies mêmes, se trouvant avoir leur tems de commencement, accroissement, état & déclin, ces tourmens ici, comme ils prennent & montent à leur excès tout-à-coup, aussi cessent-ils en un moment. Les maladies & mouvemens d'icelles, principalement violens, comme ceux-ci laissent le corps foible, le visage pâle, l'haleine pantoysée; cette fille au contraire au sortir des siens se trouvant aussi peu émue & changée de poulx, de couleur, contenance & haleine qu'elle étoit auparavant; &, ce qui est à noter, aussi peu à la fin de l'exorcisme qu'au commencement, au soir qu'au matin, le dernier jour que le premier. De la feintise néanmoins, l'insensibilité de son corps pendant ces extases & furies, éprouvée par les profondes piquûres de longues épingles que l'on lui a laissées enfoncées de part en part dans les mains & dans le col, & puis retirées, sans qu'elle en ait fait aucun frime de les sentir ni mettre ni ôter, & sans marque de sang (douleur, laquelle sans magie & parole ne se pourroit pas, à notre avis, suppor-

ter fans en faire mine, ni par la constance des plus courageux, ni par la contumace des plus méchans, ni par l'appréhension des plus criminels), nous enlevant à-peu-près le soupçon; mais plus encore l'écume déliée & menue que nous avons pendant ses forceneries vue sortir de sa bouche, laquelle toutesfois il n'y a aucun moyen de pouvoir contrefaire. Et plus que tout encore la même considération que dessus, du peu ou point de changement qui se trouve en sa personne après tous ses plus âpres & plus longs tournoyemens, ce que personne au monde n'expérimenta jamais es plus moderés exercices. Nous sommes poussés jusqu'à cette heure par toutes les loix de discours & de sciences, & presque forcés à croire cette fille Démoniaque, & le Diable habitant en elle auteur de tous ces effets. D'autant qu'après les causes corporelles & matérielles, que nous ne trouvons point avoir de lieu en ce fait, marchent les spirituelles & supérieures, au sommet desquelles reconnoissons Dieu pere de grace & de misericorde, les Anges ordonnés pour la tuition & consolation du genre humain, comme Philosophes Chrétiens, nous avons appris & savons qu'il n'y a que le Diable qui se plaise à faire mal.

## 22 CHOIX DES MERCURES

Or si nous avions vu ce que M. de Sainte Genevieve , avec plusieurs autres , rapporte , cette fille facilement élevée en l'air plus de quatre pieds au-dessus de cinq ou six fortes personnes qui la tenoient , ce nous seroit un argument de puissance extraordinaire , outre & par-dessus la commune nature & condition humaine. Mais n'ayant pas été présens à cette merveille , nous rendons témoignage d'intelligence autant & plus admirable , que cette puissance , en ce qu'interrogée & commandée pendant les exorcismes , non-seulement en langage Latin ( où il n'est pas impertinent par aventure de soupçonner collusion ) , mais même en Grec & Anglois ; & à l'improviste Monseigneur de Paris suggérant les interrogatoires au Prêtre , cette fille par plusieurs fois , par plusieurs gens de bien & dignes de foi a été vue & ouïe obéir & répondre à propos. Elle a , disons-nous encore une fois , entendu le Grec & l'Anglois , langages auxquels nous croyons , comme il y a apparence , qu'elle n'a pas étudié ; sur quoi l'on ne peut avoir colludé avec elle , elle n'en peut inventer ni excogiter les interprétations. Reste donc , même au jugement d'Aristote en pareil cas , qu'elles lui aient été inspirées.

Au moyen de quoi , & vu aussi , sous

## ET AUTRES JOURNAUX. 23

correction, que Saint Luc, Médecin & Evangeliste, décrivant ceux des corps desquels Notre-Seigneur & ses Apôtres ont chassé les Diables, ne nous donne pas d'autres ni de plus grands signes que ceux que nous pensons voir ici. Nous sommes de plus en plus conviés & quasi confirmés à croire & conclure comme dessus, prenant Dieu sur cette affaire à témoin de nos consciences. Fait à Paris ce 3 avril 1599.

---

### *RÉFLEXIONS sur les deux Pièces précédentes (1).*

**EXAMINONS** brièvement ce long discours. Les actions de Marthe, disent-ils, lesquelles nous avons observées, sont ou feintes, ou de la maladie, ou du Démon. Elles ne sont point de la maladie, ni ne sont feintes. Elles procedent donc du Démon. La proposition est vraie, l'assomption est fausse, & la nions. Comme la prouvez-vous? Premièrement vous prouvez qu'elles ne procedent point de maladie. Pource que tout mouvement qui provient de maladie est ou tremblement, ou figueur, ou palpitation, ou convulsion.

(1) Recueil de Pièces.

## 24 CHOIX DES MERCURES

Cette division semble imparfaite, pource qu'il y a des mouvemens maladifs mixtes, comme ceux qui s'appellent *σπασμοτρομοί* mêlés de convulsion & tremblement; comme *τρίμος ριζώδης*, tremblement avec frisson, qu'Hypocrate appelle *τέτρομος*. Et ces especes quelquefois se mêlent en telle façon, qu'il est fort difficile de les référer à pas une de vos especes simples. Mais ne nous arrêtons pas à cela, puisque nous sommes d'accord que les mouvemens de cette femme ne sont point de maladie : examinons les raisons que vous apportez pour le Diable.

La premiere raison, est de ce qu'étant piquée bien avant d'une épingle, elle n'a fait aucun semblant de le sentir. Certes étant piquée légèrement sur le col à côté, elle s'est tournée & l'a bien senti; & lors le Pere Seraphin usant de son excuse accoutumée, a dit, elle n'est plus que Marthe. Puis après étant piquée plus avant, elle dissimula la douleur. Et pour cela elle a le Diable au corps? Les Laquais qui souvent se mettent eux-mêmes une épingle fort avant en une partie charnue, comme en la cuisse & aux bras, sont-ils inspirités? Le Sage des Stoïciens étant enclos au taureau de Phalaris, dit que ce tourment est doux. Les voleurs endurent facilement la ques-  
tion.

tion : nous en avons vu brûler tous vifs sans donner aucun indice de douleur. Plutarque, en la vie de Lycurgus, dit, que les enfans des Lacédémoniens déroboient avec si grande crainte d'être découverts, qu'un d'eux ayant dérobé un renardeau, le cacha dessous sa robe, & se laissa déchirer tout le ventre avec les ongles & les dents de cette bête sans jamais crier, de peur d'être découvert, jusqu'à ce qu'il trépassa sur la place. Ce qui n'est pas incroyable, dit Plutarque, à voir ce que les jeunes garçons y endurent encore aujourd'hui. Car nous y en avons vu plusieurs qui endurent, sans crier, ni dire un mot, être fouettés jusqu'à mourir sur l'autel de Diane. Voilà les paroles de Plutarque. Mais vous direz que Marthe a été piquée sans qu'il en soit sorti du sang. Certes nous y avons vu un vestige & une marque rouge. Et faut savoir qu'une épingle fichée droitement en une partie charnue, en laquelle n'y a point de veine insigne, fait un trou fort auguste, duquel ne sort point de sang, principalement si le sang est terrestre & mélancolique. Sous un tel argument que le vôtre, nous avons vu de pauvres gens condamnés à être brûlés comme forciers, puis absous par Messieurs de la Cour. O dangereux argumens pour tels forciers, & rou-

refois en cette question ici moins piquant qu'une épingle. Mais philosophons un peu plus subtilement. Galien montre, contre l'Aristote, que le sens n'est pas l'altération & mutation faite en l'organe, mais la connoissance de l'altération. Pour exemple, dit-il, si je suis fort attentif à quelque chose, & que quelqu'un passe cependant devant moi, encore que son image soit reçue dedans l'humeur crystalin, comme dedans un miroir, néanmoins je ne la verrai pas, à cause que l'esprit visif est retenu avec la faculté en sa source, ou bien l'ame n'envoie point à l'œil le sens commun, pource qu'il est occupé ailleurs, sans lequel il ne se fait point de sentiment, & par conséquent peu ou point de douleur. Si je suis fort occupé & attentif à quelque chose, encore qu'on crie ou qu'on parle haut auprès de moi, je ne discernerai pas ce qu'on dit, pource que le sens commun est empêché ailleurs. Tel à la guerre a reçu plusieurs arquebusades qui n'en sent rien : Archimedes, occupé sur ses lignes, ne pensoit pas que Syracuse fût prise. Si donc la confiance & résolution, comme aussi une forte imagination retient l'esprit animal en sa source; si l'ame n'envoie point à la partie le sens commun, sans lequel elle n'a point ou peu de sentiment, & par conséquent

point ou peu de douleur, trouve-t-on étrange si le patient bien résolu n'endure point, ou peu de mal, & le dissimule? Cette raison a induit les Stoïciens à défendre ce paradoxe : que la douleur consiste en opinion, pource que l'imagination est la mere de l'opinion, & si l'imagination n'y coopere, il n'y a point de douleur. Cessez donc de conclure que Marthe étoit endiablée, à cause qu'elle ne s'est point émue de la piquûre d'une épingle : concluez plutôt qu'elle n'étoit pas possédée à raison qu'elle n'a senti la piquûre. Car il n'y a point d'apparence, & est chose incompatible, que le Diable ôte le sentiment de douleur à ceux qu'il veut tourmenter : il l'augmenteroit plutôt pour leur faire sentir des douleurs plus grandes. Cessez aussi de vous émerveiller, si de la piquûre n'est point sorti de sang, car la seule appréhension de la saignée fait ordinairement qu'il ne sort point de sang de la plaie, combien que la veine soit bien ouverte. Le peuple dit ordinairement : j'étois si fâché, que si on m'eût donné un coup de dague, je n'eusse point saigné. C'est trop philosopher sur une épingle.

La seconde raison pour prouver que Marthe étoit possédée du Diable, est qu'il est apparu en sa bouche une écume plus



## 28 CHOIX DES MERCURES

tenue & déliée. Qui jamais a oui parler de l'écume du Diable ? Il falloit ajouter qu'elle étoit noire ; car tout ce qui vient de lui étant infernal , est noir. Et même les bonnes femmes disent que le Diable n'a point de blanc en l'œil. Qui se pourroit tenir de rire oyant qu'on connoît une femme inspiritée par l'écume & salive ?

La troisieme raison pour prouver que Marthe étoit inspiritée , est de ce qu'elle faisoit des mouvemens merveilleusement violens sans aucune mutation, ni en son poulx , ni en la respiration , ni en sa couleur. Mais certes les mouvemens n'ont point été si violens , que quelques Médecins , impatiens de telle imposture , ne l'aient facilement arrêtée , & l'eussent fait les derniers jours qu'elle joua si bien son personnage, s'ils eussent été appelés. Mais *non patebant fores , ne pateret veritas*. Les portes n'étoient pas ouvertes , de peur que la vérité ne fût découverte. Davantage , si les mouvemens de Marthe étoient violens ; ils étoient brieves & courts , car incontinent elle se relevoit , & l'Exorciste disoit , ce n'est plus que Marthe. Mais avouons que ces mouvemens ayent été si violens & rapides qu'on dit , sans aucune mutation au poulx : cela signifie que le sang est épais & terrestre , & que facilement il ne s'allume

pas ; & pource nous difons , avec Galien ,  
 que le pouls de telles gens est rare. Nous  
 avons vu souvent des mélancoliques, non-  
 seulement plusieurs jours & mois , mais  
 aussi plusieurs années courir jour & nuit  
 criant étrangement , hurlant comme des  
 chiens , sans aucune mutation au pouls ,  
 ni en la respiration , ni en la couleur. Da-  
 vantage , la coutume y sert beaucoup : il y  
 avoit quinze mois qu'on la menoit comme  
 un singe ou comme un ours à Angers ,  
 Saumur , Clery , Orléans , Paris , & qu'on  
 lui apprenoit à faire ces sauts. *Et quæ con-*  
*fueta sunt , minus afficere solent* : les choses  
 accoutumées n'apportent pas grande mu-  
 tation. Combien de choses se voyent jour-  
 nellement en la nature beaucoup plus  
 étranges , admirables , incroyables , les-  
 quelles toutefois on n'attribue aux Dé-  
 mons, mais aux occultes secrets de nature ?  
 Nous voyons ceux qui sont morts d'un  
 chien enragé aboyer comme des chiens ;  
 les Lycanthropes hurler & manger de la  
 chair humaine comme les loups ; pource  
 qu'ils ont l'imagination blessée , & pen-  
 sent être loups. Qui en voudra savoir da-  
 vantage, lise deux Livres de Levinus Len-  
 nius , *de occultis naturæ miracul.* lisez Mi-  
 zaud & Fracastor , au livre de la sympathie  
 & antipathie ; & Baptista Porta , de la ma-

gie naturelle ; & aussi ce qu'un docte homme de ce tems a écrit des miracles.

Bref, il y a une infinité de choses qui se font par la vertu secrete de nature ; que si pour être secretes il les falloit attribuer au Démon, pour expliquer les questions de la Physique & de la Médecine, depuis le commencement jusqu'à la fin de ces deux sciences, il faudroit toujours avoir recours aux Démons. Or cette raison est de si peu d'efficace, que par icelle je conclurai tout le contraire, à savoir que Marthe Brosnier n'est pas ni n'a été inspirée.

Ceux qui sont possédés du Démon, après leur véhément & rapide mouvement, sont fort étonnés, & ont tous les membres rompus, comme il apparoît en S. Marc 9, & par les histoires rapportées par M. Fernel, livre 2, *de abditis rerum causis*.

Marthe Brosnier après ses mouvemens n'étoit point telle, mais au contraire étoit toute aiegre.

Parquoi Marthe Brosnier n'étoit point possédée du Démon.

Et puis fiez-vous à des raisons si légers pour conclure une chose de si grand poids.

La quatrieme raison, si elle étoit vraie, concludroit nécessairement ; à savoir si elle avoit parlé Grec & Anglois, n'ayant jamais appris ni l'une ni l'autre langue : ce

feroit argument certain de la possession du Démon. Mais cela est faux, car elle n'a jamais parlé autre langue que la Françoisë & l'idiome de Romorantin, combien que les faux bruits ayent été au contraire. Mais, disent-ils, elle n'a jamais parlé Grec ni Anglois, mais elle a répondu à propos à une interrogation Grecque. Quelqu'un l'interrogea *πῶς ἦλθες ἐς τὴν οἰκίαν* elle répondit, pour la gloire de Dieu. Or cette même interrogation Grecque lui avoit été faite à Clery, comme M. le Lieutenant Criminel a vu par les informations. Il est donc manifeste qu'il y a de la collusion. Davantage, elle ne répondit point à-propos ; car on lui demandoit le moyen par lequel il étoit entré en ce corps, & elle répondit la fin ; c'est-à-dire, pourquoi il y étoit entré. Le Pere Benoist l'interrogea long-tems en Anglois ; & ce bon Pere demandant comme il avoit nom, cette femme répond, je n'étois pas à ton baptême. O le grand miracle ! Marthe avoit oui l'E-vêque qui suggéroit à ce bon Pere les interrogations (comme même les Médecins qui ont pensé cette femme inspiritée ont écrit en leur rapport), & l'avertissant qu'il demandât en Anglois comme il avoit nom, il a été facile à cette fine femelle, caute-leuse & bien instruite à telles ruses, de

### 32 CHOIX DES MERCURES

répondre , je n'étois pas à ton baptême. Mais si en cette femme il y a quelque Démon , il y a long-tems qu'il habite en l'Eglise Occidentale, en laquelle le Latin est commun , que n'a-t-il appris cette langue ? Or elle a confessé qu'elle ne nous entendoit pas quand nous parlions Latin. Pourquoi entendoit-elle plutôt les paroles des Prêtres , sinon qu'elle y étoit déjà instruite & façonnée , & les entendoit comme un singe , ou un chien entend son maître. Et pource Marthe étant au Châtelet avoit entre les mains le Livre du Diable de Laon , qu'elle avoit apporté de Romoratin , que M. Lugoly lui fit ôter. Je laisse à penser si ce n'étoit pas pour lui apprendre de plus en plus telles singeries.

Outre les quatre raisons susdites , on nous apporte le témoignage de S. Luc , Evangeliste & Médecin , afin que cette autorité soit plus grande , principalement envers les Médecins , lequel racontant les histoires des Démoniaques guéris par Jesus-Christ , n'apporte point de signes plus évidens que ceux qu'on a vus à cette Romorantime. Voyons si cela est vrai & bien conclu. En premier lieu , Saint Luc. onzieme chapitre , fait mention d'un Diable muet chassé par Jesus-Christ , & ne décrit aucuns signes par lesquels on peut connoi-

## ET AUTRES JOURNAUX. 33

re ce Diable. Les Evangelistes n'avoient pas cette intention de décrire tels signes, car ceux qu'on présentoit à Jesus-Christ pour guérir étoient évidemment tels, même par la confession des Juifs; & de la part de Jesus-Christ, il les connoissoit sans signes. S'il ne faut donc point autres signes de possession du Diable que ceux qui sont décrits par les Evangelistes, tout épiléptique, mélancolique, phrénétique aura le Diable au corps: & y aura au monde plus de démoniaques que de fols. Mais voyons si Saint Luc ne décrit pas les signes des Démoniaques plus évidens que ceux de Marthe. Cet Evangeliste & Médecin, au huitième chapitre de son Evangile, décrivant un homme possédé du Diable, nommé Legion (pource que plusieurs Diables étoient entrés en lui), dit que cet homme n'étoit pas vêtu de vêtement, & ne demouroit point en maison, mais dedans les sépulchres. Marthe est vêtue de bure en fille de Romorantin; a été, quand il étoit besoin, à la table des Evêques, Abbés, & Moines, boit & mange comme les autres. Ce Démoniaque possédé de la légion, reconnut Jesus-Christ Fils de Dieu, lequel jamais il n'avoit vu ni oui, & pource il connut les choses secretes. Marthe jamais n'a rien fait de tel. Ce Démoniaque, com-

B. v

bien qu'il fût lié de chaînes de fer, il les rompoit, & le Diable l'emportoit au Désert. Marthe est facile à arrêter avec une main fort imbécile. Donc cette autorité de S. Luc n'est point bien alléguée.

Nous avons réfuté les légères raisons de quelques Médecins, venons aux raisons de quelques autres, & commençons par le témoignage de quelques hommes de qualité, lesquels disent l'avoir vue élevée en l'air quelque tems sans être appuyée. Or philosophons. Tout ce qui se meut en droite ligne, devant qu'il fasse le mouvement contraire, il faut qu'il se repose: comme une pelotte jettée contre une paroi, devant qu'elle réfléchisse, elle se repose contre la paroi, comme Aristote montre au 8 de la Physique; & l'artere après sa dilatation, devant qu'elle fasse la contraction, se repose. Voilà pourquoi la Romoraine sautant en l'air, devant que descendre, s'est reposée. Ceci est trop subtil, donnons une raison plus claire. Ils nous avoient dit le jeudi matin qu'ils avoient toujours pensé le fait de Marthe être imposture; mais après midi ils la virent en l'air, parce que les vapeurs montant au cerveau, font accidens semblables aux suffusions, en sorte qu'on voit les choses hors de leur place, comme il se peut démontrer par l'optique.

Même se peut faire que quelqu'un par telles vapeurs ait vu *duplicem Martham, unam humi, alteram in sublimi*.

Les autres ont apporté une autre raison de ce que Marthe haussait les flancs, le reste du corps immobile. Donc les chevaux ayant fort couru, remuans fort les flancs, (ce qu'Horace appelle *ilia ducere*), auront le Diable au corps. J'ai honte d'ouïr telles raisons.

Celle-ci n'est guere meilleure. On oit un brouillement en l'hypocondre gauche fort petit, & seulement en la touchant. Donc les hypocondriaques & les pauvres filles qui ont les pâles couleurs auront le Diable au corps ; car souvent ce son de ventre est si grand, qu'on l'oit de bas en haut, de chambre en chambre. Et par cette raison n'auront pas seulement un Démon, mais plusieurs. Et de fait, si nous croyons les bons Peres, Marthe en avoit, & en a encore trois : un vieil, cruel, nommé Belzébuth : un autre joyeux, qu'ils appelloient Ascalon, Bouffon d'Enfer : le troisieme, qu'ils appelloient Marmiton d'Enfer. Toutes ces raisons vont d'un braale.

Quelques-uns ajouteroient, que Marthe decouvroit & disoit les secrets des hommes, de façon que plusieurs des assistans avoient belle peur. Le Pere Seraphin (le

Bvj)



### 36 CHOIX DES MERCURES

quel y alloit en bonne conscience) lui demande : qu'ai-je fait cette nuit ? Marthe répond : tu as prié Dieu. Voilà un grand secret de dire à un Capucin, tu as prié Dieu. Par cela on connoît que la Romorantine se moquoit de la simplicité de ces bons Peres.

Quelques - uns apportoitent une raison plus urgente ; à savoir que Marthe parloit du ventre, la bouche & les levres fermées. Véritablement Marthe parloit comme une autre. Et quand ainsi seroit, auroit-elle pourtant un Démon qui parleroit dedans son ventre ? Hypocrate, au cinquieme-livre des épidemies, sentent. 58, fait mention de la femme de Polemarchus, laquelle parloit du ventre. Joannes Gorraeus, aux définitions médicales, dit que dedans Hypocrate ceux-là sont appellés *ἡσασίμυθοι*, lesquels parlent du ventre, la bouche & les levres fermées. Voyez Scaliger contre Cardan, en l'exercitation 258, part. 3, *Fœtius in œconomia Hypocratic.* écrit que le grand Adrian Turnebus avoit dit en sa chaire qu'il avoit vu un mairaut qui, sans ouvrir la bouche ni remuer les levres, rendoit dans son ventre un son & une voix quand il lui plaisoit, & gagna beaucoup d'argent à faire ce métier-là. Et de fait, se peut faire qu'en serrant la poitrine il y

## ET AUTRES JOURNAUX. 37

entre de l'air en l'artere; qui fait quelque son & quelque voix mal articulée, laquelle par long exercice se puisse aucunement articuler : & ceux-là s'appellent ἐγκασίμεθοι parlans du ventre : ou σερνόμυθοι parlans de la poitrine : ou σερνομαύταις devinans de la poitrine. Cælius Rhodiginus réfère cela à un Démon parlant dedans le ventre , mais c'est un conteur de fables. Laissons donc telles raisons populaires.

Ceux qui se pensent plus sages, comme plusieurs faisant profession de la Jurisprudence , souvent nous ont objecté : si Marthe n'est point possédée de l'Esprit malin , *cui bono* ? A quelle fin fait-elle toutes ces choses ? Ce n'est point de notre art de répondre à cette question. Toutefois impérons ce congé d'en deviner quelque chose. A quelle fin plusieurs courent les rues se disans Empereurs , Rois , fils de Rois , Evêques ? Vous direz donc que Marthe pensoit être Démoniaque. Par aventure , & afin qu'elle imprimât cette opinion aux esprits des hommes, elle feignoit & simuloit toutes les autres actions. Et ne faut trouver étrange qu'une même personne erre en un point , & en toutes les autres choses soit fin & accort. Les mélancoliques sont cauteleux & malicieux. Disons chose plus vraisemblable. Le pere de Marthe a

### 38 CHOIX DES MERCURES

été toujours fort factieux par la commune renommée. Il a vu que sa fille, laquelle, comme même ses autres enfans, lisoit toujours des livres de diablerie, & principalement celui du Diable de Laon, étoit fort propre à telles gentilleses & fictions diaboliques ; joint que plusieurs Prêtres, spécialement le Théologal d'Orléans, à ce qu'elle nous a dit, lui confirmoient cette opinion, qu'elle avoit le Diable au corps. Pource il l'a menée à Notre-Dame des Ardillieres, à Saumur, à Angers, à Clery, à Orléans, enfin à Paris ; si c'étoit par une folie, pensant que sa fille eût le Diable au corps, ou pour faire quelque nouveau remuement, ou par avarice, Dieu le fait : appartient au Parlement d'y pourvoir. Mais la vérité est que plusieurs ont baillé de l'argent au pere ; M. de S. M. vingt écus, les autres trente, les autres plus ou moins. Même le pere, étant à Paris, est allé demander de l'argent aux gens d'Eglise, jusqu'aux simples Religieux, pour achever cette sainte entreprise. Et ne faut douter que si l'affaire eût réussi, il n'eût beaucoup gagné d'argent, & qu'on ne l'eût menée quêter par les maisons, comme la mere de frere Clément, ce méchant & maudit Apostat, duquel j'ai horreur de me souvenir. Voilà pour ceux qui demandent *cui bono* ?

## ET AUTRES JOURNAUX. 29

Nous avons montré que Marthe n'étoit ni n'est point inspiritée; nous avons réfuté les raisons de ceux qui ont eu opinion contraire : voyons les témoignages des plus sages & plus prudens. Marthe est menée à Angers pour être exorcisée : le révérendissime Evêque Miron , homme sage & fort avisé , ne la veut point exorciser , que premierement il ne l'ait éprouvée, & qu'il ne sache au vrai qu'elle soit possédée. Il la fait retenir , la nourrit , & par quelques jours ne lui fait boire que de l'eau bénite, de quoi elle n'est ni changée ni émue. Quelques jours après lui fait apporter de l'eau commune non bénite en un bénitier ; lors Marthe voyant ce bénitier , se couche, se débat & fait ses grimaces ordinaires. Puis le Sieur Evêque lui dit qu'il avoit un morceau de la vraie Croix , prend une clef de fer , l'enveloppe dignement en un taffetas en façon de relique , l'offre à baiser à Marthe ; & sur le champ elle commence à faire ses diableries. Peu après dit , qu'on m'apporte mon grand livre d'exorcismes ; se fait apporter un Virgile , commence à dire , *Arma , virumque cano* ; lors Marthe pensant être les paroles de l'exorcisme , tombe à terre , & se tourmente du mieux qu'elle peut. Enfin la feintise étant découverte , le Sieur Evêque la renvoye , & ne

## 40 CHOIX DES MERCURES

veut point prophaner les sacrés myſteres de l'exorcisme pour chasser ce Démon contrefait. Les autres imiterent la ſageſſe de ce Prélat.

Qu'a-t-il été fait à Clery & à Orléans? L'Official, bien aſſiſté des plus ſages du Clergé, a défendu à tous Prêtres du Diocèſe d'Orléans d'exorcifer Marthe, ſur peine de ſuſpenſion à *divinis*. Ce ſeroit choſe longue de vouloir raconter tout ce qui s'eſt fait à Orléans pour découvrir l'impoſture de ladite Broſſier : nous n'en dirons que deux des plus gentilles. Premièrement on lui apporta un gros Deſpautere, relié à la façon ancienne, avec des ais & des fermoirs de cuivre ; on l'ouvre & on lui baille à lire ; elle tombe ſur ce paſſage : *Nexo xui, xun vult. Texo xuit, indéque textum*, leſquelles paroles penſant ladite Marthe être diaboliques, commence à ſe renverſer ( mais doucement comme devant ), & faire ſes virevouſtes ordinaires. L'autre eſt, que Meſſieurs du Clergé d'Orléans voulurent expérimenter le grand remede, qui eſt le parfum, pour chasser ce Démon : on met le feu à ce parfum, on lui préſente ces vilaines & puantes vapeurs au nez, étant liée à une chaire & jouant des pieds, elle commence à crier, pardonnez moi, j'étouffe, il s'en eſt allé.

*La description de ce parfum diabolique ,  
extrait du Livre intitulé : Flagellum dæ-  
monum , est telle.*

Prenez du soufre , de l'assa fœtida , du galbanum , de l'hypericum , de la rue , toutes ces choses bénites de leur propre bénédiction soient jetées dessus le feu , & que la fumée soit offerte aux narines du Possédé. Ce remède est excellent *ad fugandos & fumigandos dæmones*. De la vertu de ce remède je n'en dirai rien ; mais je suis étonné comme ils veulent chasser les Diables par odeurs si puantes , vu que Porphyre & Pfellus, Philosophes Platoniciens, disent que tels parfums sont les délicatesses des Diables. S'il m'étoit permis de réformer cet antidote , j'y voudrois ajouter de l'atriplez fœtida , appelée des Grecs γαστρὸν , de l'herbe de coriandre & de l'eruca sylvestris : sont toutes herbes cordiales pour les Démon.

Toutes ces choses qui ont été faites sont la plûpart absurdes & ridicules ; & toutefois elles ont trouvé leurs défenseurs , non-seulement du peuple ignorant , mais quasi de tous états : & pource le Parlement ayant longuement & diligemment tout considéré , pour appaiser toutes divisions

42 CHOIX DES MERCURES  
qui en pouvoient foudre , a fait l'Arrêt  
qui ensuit :

*Extrait des Registres du Parlement.*

Vu par la Cour , la Grand-Chambre & Tournelle assemblées , l'Arrêt du deuxieme jour d'avril dernier passé , par lequel étoit ordonné que Marthe Brosfier , prétendue possédée du malin Esprit , seroit baillée & délivrée au Lieutenant Criminel de cette ville ; les Rapports des Médecins des 7 , 8 , 13 , 14 , 17 , 19 , 20 & 21<sup>e</sup> jours d'avril dernier ; 8 & 18 du présent mois ; & autres Actes & Attestations , par lesquels appert que Marthe Brosfier n'est possédée d'aucun Esprit malin ; Actes Capitulaires des Chapitres d'Orléans & de Clergy des 17 mars , 18 & 19 septembre 1598 , par lesquels défenses avoient été faites à tous Prêtres dudit Diocèse d'exorciser ladite Marthe Brosfier , sur peine de suspension à *divinis*. Ouis Maîtres Pierre Lugoly , Lieutenant Criminel en la Prevôté de Paris ; & François de Villemontée , Substitut du Procureur Général du Roi en ladite Prevôté , sur les déportemens de ladite Brosfier : Conclusions du Procureur Général du Roi : & tout considéré ,

## ET AUTRES JOURNAUX. 43

Ladite Cour a ordonné & ordonne que ladite Marthe Brosfier, Silvine & Marie Brosfier ses sœurs, Jacques Brosfier leur pere, étant en cette ville, seront menés & conduits en la ville de Romorantin, lieu de leur demeure, par M. Nicolas Rapin, Lieutenant de Robe-courte en ladite Prevôté. Et ladite Marthe Brosfier par lui laissée en la garde dudit Jacques Brosfier son pere, auquel ladite Cour fait inhibitions & défenses, sur peine de punition corporelle, de la laisser vaguer ni sortir hors ladite ville sans ordonnance & permission de M. Paul Gallus, Juge-Châtelain de Romorantin, auquel enjoint observer les actions de ladite Marthe Brosfier, en faire procès-verbaux, & les envoyer pardevers ladite Cour de quinzaine en quinzaine, & outre l'avertir & certifier de ce qu'il verra être à faire. Et en cas de contravention par ledit Jacques Brosfier procéder contre lui & autres s'il y échet par les voies ordinaires de la Justice. Et sera le présent Arrêt exécuté par vertu de l'extrait d'icelui. Fait en Parlement, le 24<sup>e</sup> jour de mai 1599.

*Signé, VORSIN.*

Il ne se peut dire avec combien de prudence & considération cet Arrêt a été don-



#### 44 CHOIX DES MERCURES

né ; & toutefois ces pauvres ames aveuglées ont par icelui voulu confirmer leur erreur , disans , si Marthe avoit le Diable au corps , il la falloit remettre entre les mains des Ecclésiastiques pour l'exorciser ; si elle ne l'avoit point , il falloit publiquement & exemplairement punir cette imposture. Mais il faut que nous croyons que l'Evêque d'Angers a connu l'imposture , le Clergé d'Orléans l'a connue , défendant de l'exorciser ; les Médecins de Paris ( peu exceptés ) l'ont évidemment connue & déclarée ; Messieurs du Châtelet l'ont du tout découverte ; le Parlement l'a vue clairement , & a renvoyé cette misérable fille à son pere , ainsi qu'elle desiroit , promettant que jamais on n'endroit parler d'elle. En quoi ladite Cour a usé de miséricorde. Pourquoi il ne l'a grièvement punie ; ce n'est à nous de nous enquérir davantage , ains de nous contenir en notre office & vacation , de craindre Dieu , d'honorer le Roi , d'obéir aux Magistrats. Qui leur résiste , résiste à l'ordonnance de Dieu. Cependant louons Dieu & lui chantons un hymne , pource que sa miséricorde est multipliée dessus nous , & sa vérité demeure éternellement.

Ce vrai discours par sa lecture  
 Découvre au peuple une imposture ,  
 Et rend plusieurs cerveaux guéris :  
 Ceux qui fouloient par cette fourbe  
 Affiner l'indiscre tourbe ,  
 Ne sont assez fins pour Paris.

*LETTRE sur l'origine de l'usage de réciter  
 trois fois Ave Maria à midi (1).*

DANS ce que le R. P. Texte a écrit sur un ancien jetton orné de la légende , *Ave Maria* (2), il a appelé au secours de l'explication qu'il en donne , deux Ordonnances de Louis XI. la première , dit-il , datée du premier Mai 1472 , fut donnée pour faire réciter la Salutation Angélique trois fois le jour , au son de la cloche ; pour ce qui est de midi , Louis XI. ne fit que renouveler ce qui se pratiquoit sous Louis le Gros , décédé en 1137.

Il me paroît que l'on peut réduire ce passage du R. P. Texte , à deux propositions ; l'une consiste à assurer que sous Louis le Gros , décédé en 1137 , la prati-

(1) Mercure de France , avril 1744.

(2) Voyez le trente-quatrième volume , p. 91 , où se trouve cette explication du Pere Texte.

## 46 CHOIX DES MERCURES

que de réciter à midi la Salutation Angélique, subsistoit déjà, & que c'étoit ce Roi qui l'avoit ordonné ; l'autre proposition est que Louis XI. ordonna le premier mai qu'on récitât la Salutation Angélique trois fois le jour au son de la cloche.

Quelque haute que soit l'idée que j'ai des profondes recherches du sçavant Pere Texte, je crains bien qu'il ne se soit trompé au sujet de l'Ordonnance de Louis XI, & ce qui me porte à le craindre, est que selon les monumens du regne de Louis XI. ce Prince n'institua que l'*Ave Maria* de midi & non pas celui du matin ni celui du soir, que quelques monumens, échappés à la sagacité de ce Pere, prouvent être plus anciens que le regne du même Louis XI.

A l'égard de l'établissement de l'*Ave* de midi, voici ce qu'en dit l'Auteur de la chronique du Greffier de l'hôtel de ville de Paris, qui étoit contemporain. « Et le-  
 » dit premier jour de mai 1472, fut fait à  
 » Paris une moult belle & notable proces-  
 » sion en l'Eglise & fait ung presche-  
 » ment bien solemnel par ung Docteur  
 » en Théologie, nommé Maistre Jehan  
 » Beete, natif de Tours, lequel dist &  
 » déclara entre autres choses, que le Roi  
 » avoit singuliere confidence en la benoîs-

» te Vierge Marie , prioit & exhortoit  
 » son bon populaire , manans & habitans  
 » de la Cité de Paris , que doresnavant à  
 » l'heure de midi que sonneroit à l'Eglise  
 » dudit Paris la grosse cloche , chacun  
 » feust fléchi ung genouil en terre , en di-  
 » sant *Ave Maria* , pour donner bonne  
 » paix au Royaume de France ».

Parmi les Historiens modernes , je me contenterai , de crainte d'être long , de citer ce qu'en dit le Pere Daniel , en une simple ligne à la fin de la vie de Louis XI. *Ce fut lui , dit-il , qui établit en France la coutume de sonner l'Angelus à midi.*

Pour que je cesse de craindre que le R. P. Texte n'ait pris le change dans ce qu'il a écrit sur l'établissement des *Ave* ou *Angelus* , je prends la liberté de lui demander où se trouve l'Ordonnance du Roi Louis le Gros , qui , selon lui , établit à midi la récitation de l'*Ave* ? Je suis d'autant plus curieux de la connoître , que ni Duchesne , ni Dom Mabillon , ni M. du Cange , ni Dôm Martenne , tous quatre grands Scrutateurs des anciens monumens de la Monarchie , ne disent rien de cette Ordonnance , quoique les trois derniers eussent eu occasion de la produire dans ce qu'ils ont écrit sur la Salutation , *Ave Maria* , si elle leur eût été connue. M. Se-

#### 48 CHOIX DES MERCURES

couffe , qui supplée à ce qui manque au Recueil d'Ordonnances de M. de Lauriere , & Dom Martin Bouquet , Bénédictin , qui ramasse tous les monumens qui regardent nos Rois , auront , sans doute , beaucoup d'obligation au P. Texte , s'il leur indique où est contenue la teneur de cette Ordonnance ; en mon particulier , je le prie de la transmettre en son entier au public par le canal du Mercure , afin qu'on revienne du préjugé où l'on est , que la Salutation Angélique du soir & du matin est d'un établissement plus ancien que celle de midi.



**RE'PONSE**

## RÉPONSE à la Lettre précédente (1).

» V o u s me demandez , Monsieur , si  
 » la priere appelée communément l'*Ange-*  
 » *lus* , a commencé sous Louis VI. & si  
 » Louis XI. l'a ordonnée le matin & le  
 » soir , comme à midi.

Je vous dirai , qu'à juger du premier chef par ce qu'on en lit dans le Dictionnaire de Trévoux , c'est Louis VI. dit le Gros , décédé en 1137 , qui a ordonné le premier l'*Angelus*. Voici les termes qui y sont inférés.

*La Salutation Angélique est une Priere qu'on fait à la Vierge , qu'on nomme l'Ave Maria , qui contient les mêmes paroles que l'Ange lui dit , quand il lui annonça le Mystere de l'Incarnation , Salutatio Angelica ; elle a été introduite par l'Ordonnance de Louis VI. Il y a positivement Louis VI. sans d'Errata qui le corrige , comme le dit Robert Gaguin dans ses Chroniques. Elle ne se fit d'abord qu'à midi , mais depuis elle s'est faite aussi au son de la cloche qu'on sonne au point du jour , & à sept heures du soir , qu'on nomme le couvre-feu , &*

(1) Mercure de France , novembre 1744.

## 30 CHOIX DES MERCURES

par corruption carfou ; ce terme depuis , infinue que les Auteurs du Dictionnaire parlent de Louis VI. puisqu'il est constatant que dès 1300, 172 ans avant l'Ordonnance de Louis XI. on disoit en France l'*Angelus* au couvre-feu , comme je le prouverai.

M. César de Rochefort , Docteur ès Droits , Aggrégé au Collège de la Sapien-  
ce de Rome , Auteur de plusieurs Ouvra-  
ges , fondé également sur une autorité , a  
mis dans celui qui a pour titre : *Diction-  
naire général & curieux , contenant les prin-  
cipaux mots , &c.* que ce fut Louis XI. qui  
en 1472 ordonna de réciter l'*Angelus* aux  
heures qu'on le fait aujourd'hui ; on y lit  
P. 14.

Ave Maria, Louis XI. ordonna dans son  
Royaume la Salutation Angélique , qui se  
dit le matin , à midi & le soir. Ce fut le 1  
mai 1472 , Mezeray , dans la vie de  
Charles VIII. Jean XXII. avoit déjà insti-  
tué cette dévotion à la Vierge ; ce qu'il y a  
de plus important , dit l'Auteur dans sa  
préface , est que les citations sont fort ré-  
gulières.

Un troisième sentiment sur l'origine de  
l'*Angelus* à midi , de la découverte duquel  
je vous suis redevable , & qui efface les  
deux premiers , me paroît plus solide ; il

## ET AUTRES JOURNAUX 31

est fondé sur le texte de la Chronique d'un Greffier de l'Hôtel de ville de Paris, contemporain de Louis XI. & que vous rapportez au lieu des termes de l'Ordonnance de ce Roi, qui seroit sans réplique; on lit dans cette Chronique : " Et ledit  
 „ premier jour de mai 1472, un Doc-  
 „ teur déclara que le Roi exhortoit son  
 „ bon populaire . . . que dorenavant à  
 „ l'heure du midi chascun feust flechi  
 „ un genouil en terre en disant, *Ave Ma-*  
 „ *ria.*

- Vous me permettrez, M. de continuer cette réponse par des découvertes que j'ai faites depuis sur le même sujet de l'*Angelus*.

- Il y a eu des Synodes en France avant le regne de Louis XI. où l'*Angelus* a été ordonné. Le sçavant Dom Martenne en rapporte deux exemples dans ses Antécédotes.

- Le premier se lit en ces termes, *ex stat-  
 utis Domini Simonis, quondam Episcopi  
 Nannetensis, art. V. de Ignitegio. Item  
 præcipimus, ut ipsi faciant hora consueta  
 pulsari campanas in Ecclesiis suis, ad igni-  
 tegium Gallice couvre-feu & præcipiant  
 Parochianis ad pulsationem hujusmodi di-  
 cere genibus flexis, verbum Salutationis  
 ab Angelo gloriosa Virgini Mariæ Ave*

C ij



## 52 CHOIX DES MERCURES

*Maria , & ex hoc lucrantur decem dies Indulgentia.*

Ce grand Prélat , si dévot à la Vierge , mérite bien d'être connu ; c'est *Simon de Langres* , unique Evêque de Nantes de ce nom , en 1366 , & ensuite de Vannes , selon le P. Echard , & que Froissart , L. I. ch. 211 , appelle homme d'Eglise d'une grande prudence.

Il fut le 21 Général de l'Ordre S. Dominique , & un des deux Légats envoyés en France par Innocent V l. & choisi par Charles , Dauphin & Régent du Royaume , pour travailler au Traité de *Bretigny*.

L'autre exemple , tiré du même livre de Dom Martenne , nous donne au sujet de l'*Angelus* une époque plus ancienne.

*Statuta Synodalia Ecclesiæ Trecorensis (Treguier) art. LXVIII. Item præcipit Dominus Episcopus omnibus Curatis Diocesis Trecorensis , in virtute obedientiæ , quod de cætero pulsetur Campana in Ecclesiis suis , ante ignitegium , & quod sit inter duas pulsationes spatium unius Ave Maria.*

L'année de ce Synode , & le nom de l'Evêque , ne sont pas marqués , mais comme ensuite viennent *Statuta Synodalia*

## ET AUTRES JOURNAUX. 53

*Alani , Episcopi Trecorensis , post annum M. CCC. XXXIV. edita , le Synode , qu'on vient de citer , doit être nécessairement plus ancien.*

Cette maniere de prier le soir fut plus étendue dans le Concile de la Province de Sens , tenu à Paris , dans le Palais alors Episcopal , situé sur le bord de la Seine , auquel présida *Guillaume de Melun* , Archevêque de Sens ; en voici les termes , Art. XIII. *Item autoritate dicti Concilii præcipimus ut observetur inviolabiliter ordinatio facta per sanctæ memoriæ Joannem Papam XXII. de dicendo ter Ave Maria , tempore ignitegii , &c. Actum in Palatio Episcopali Parisiensi anno millesimo trecentesimo quadragesimo sexto die XIV. Martii.*

Quelques Historiens disent que cette Bulle de Jean XXII. donnée le 13 octobre 1318 , est le commencement & l'origine de la Priere que nous appellons l'Angelus ; mais outre qu'ils avouent avec Reynal , qu'on la pratiquoit déjà en France , savoir à Xaintes. *Cum pius mos in Xantonensi Ecclesia susceptus esset , Pontifex decem dierum Indulgentiam concessit.* Outre cela , dis-je , Bzovius , qui écrivoit à Rome dans la Bibliothèque du Vatican , par l'ordre de Paul V. & que personne n'a

C iij

## 54 CHOIX DES MERCURES

réfuté , a mis dans ses Annales quatre-vingt ans auparavant Jean XXII. que le Pape Grégoire IX. persécuté par l'Empereur Frédéric II. avoit ordonné de réciter trois fois cette Priere à genoux le matin & le soir.

Il ne dit pas d'où il a tiré ce fait , comme il cite Naucier à l'égard du *Salve Regina* , ordonné par ce Pape , Priere qu'il attribue à Dom Herman , Bénédictin , en 1060 ; mais ce témoignage de Bzovius mériteroit quelque attention.

Neanmoins , pour ne rien avancer que de positif , je dis qu'on a d'abord récité l'*Angelus* au couvre-feu avant 1318 , ensuite Louis XI. à midi en 1472 , & enfin l'époque la plus ancienne que j'aie pu découvrir pour trois fois par jour , est celle de Léon X. élu en 1513 , lequel , à l'instance du Cardinal Brignonner , Evêque de Meaux , & Abbé de saint Germain-des-Prés à Paris , accorda des Indulgences à ceux de ce Diocèse & du fauxbourg saint Germain , qui réciteroient à genoux cette Priere le matin , à midi & le soir.

De nos jours , Benoît XIII. de sainte mémoire a accordé le 14 septembre 1724 cent jours d'Indulgence à tous ceux qui réciteroient à genoux la même Priere , &

ET AUTRES JOURNAUX. 55  
il ajoute une Indulgence plénier pour  
ceux qui pratiqueroient cette dévotion , &  
communieroient un jour de chaque mois ,  
à leur choix.

---

*L'ORIGINE des Masques , Mommeries ,  
Bernex & Revannez ès jours gras de  
Carefme prenant , menez sur l'âne à  
rebours , & charivary ; tirée du Livre de  
la Mommerie de Claude Noiroi , Juge  
en la Mairie de Lengres (1).*

ON est presque toujours obligé de remonter jusques à la naissance du monde , pour trouver la source des coutumes & des usages les plus frivoles. Les choses absolument nécessaires à la vie ont d'abord été l'objet de l'attention des hommes : quant à celles qui sont simplement utiles , ils ne se sont attachés à la plupart que dans la suite des tems. Mais une fois la faim & la soif apaisées, ils ont aussi-tôt pensé au plaisir.

Les larges feuilles de la plante appelée *Arction* par Galien & Dioscoride , furent les premiers masques donc se servirent les hommes dans leurs déguisemens. Ils em-

(1) Le Conservateur , février 1757.

ployerent aussi au même usage plusieurs autres plantes, jusqu'à ce qu'ils préférèrent de se frotter de diverses drogues qui donnoient à leur peau telle couleur qu'ils vouloient.

On ne fait trop à qui attribuer l'invention des masques d'écorce, de terre, ou de toile, dont il est parlé dans les Auteurs Grecs & Latins, & qui sont encore en usage aujourd'hui. Diomedes & quelques autres prétendent que ce fut Thespis qui s'en servit le premier. Ce pere de la Tragédie vivoit du tems de Solon, & Suidas rapporte que d'abord il joua ses pieces le visage peint de vermillon, puis couvert de plante de pourpier, & qu'enfin il inventa le masque de simple toile. Il dit ailleurs que, selon l'opinion de quelques-uns, Cherile, Poète Athénien, contemporain de Thespis, est l'inventeur de ce masque; plus bas il ajoute que le premier qui fit paroître sur les tréteaux le masque de femme, fut Phrinicus, disciple de Thespis; & dans un autre endroit, il dit que ce fut Eschille.

Nous allons transcrire quelques morceaux qui regardent certains usages pratiqués du tems de l'Auteur, pendant le Carnaval.

La matiere des jeux & railleries que se

met sur le théâtre du Carnaval par les sup-  
pôts & Officiers de ce grand Prince Mar-  
di-gras, sont entre autres ces misérables  
maris insensibles & gangrenés, qui trop  
cruellement traités par les gormades &  
imperieuses ordonnances de leurs cheres  
amours, en portent quelquefois les mar-  
ques sanglantes imprimées au visage.

Car ils sont ès places publiques de la  
ville, pendant ces jours dissolus, revan-  
nés en figure, & élançés en l'air par qua-  
tre rudes estaffiers deguifés qui portent un  
fantôme de paille sur un linceul, auquel  
ils mettent le nom de ce pauvret qui est  
moqué. Cette licence est tirée & faite à  
l'imitation du quereleux & lascif passe-  
tems, duquel se servoient ces anciens fols  
estariattres, qui battans le pavé de nuit,  
avoient de coutume de se saisir des plus  
foibles en cette sorte les jeter violem-  
ment en l'air, que les Latins appelloient  
*fago jaclare*. Les Italiens l'appellent *Sbal-  
zar*, & les François *Berner*, parce que  
notre ancienne langue appelle le *sagum*,  
*berne*, mot tiré par aventure du Grec, à  
cause que les Doriens appellent cette façon  
de revanner & berner, *Bernésthai*.

C'étoit l'un des exercices de ces téné-  
breux insolens du passé, entre les Grecs  
qui affrontoient quelquefois le sage So-

crate, & des Princes Néron & Othon. Mais de cette dangereuse folie, il advenoit souvent que ceux qui étoient violemment précipités, étoient ou froissés & meurtris, ou étrangement offensés en leur santé, tombans sur le pavé, faute d'être bien reçus.

Au même tems qu'on berne la figure de cet homme battu par sa femme, est le voisin conduit sur un âne à rebours, & mené triomphant par une troupe folâtre déguisée de masques hideux, & vêtemens fantasques, brayant d'une voix confuse & insolente, & se moquant de ce misérable éperdu, qui est ja par aventure trop vivement tourmenté par la grêle domestique & ordinaire que lui dérobe le jugement, suivent en cette sorte avec poëles, pots, soufflets, vieux haleçrets, bouteilles, flacons, jambons, ce beau Silène chevauchant l'âne environné de ces Faunes & Naiades, qui heurlent à l'ancienne modes des Ministres (1) Pha-

(1) Nom que l'on donnoit à des Mimès qui couroient les rues barbouillés de noir, vêtus de peaux de mouton, portant des paniers pleins de différentes herbes, comme du cerfeuil, de la branche-urfine, de la violette, du lierre & des couronnes. Ils dansoient en cadence, & ils étoient couronnés de lierre à l'honneur de Bacchus. *Dict. de Trev.*

lophores. M. Boyer en la décision 297 , nombre 14 , dit qu'en plusieurs lieux de la France , l'homme frotté par sa femme est conduit sur un âne par le plus proche voisin , qui est bien obligé de ce faire à peine de l'amende , & que Maître Jehan de Haultecourt , Conseiller à Bourdeaux , n'ayant voulu faire ce bon office à son voisin , de le mener par la ville monté sur l'âne , paya l'amende de dix livres. Mais en certains endroits ce n'est pas celui qui est étrillé par sa femme qu'on traîne sur l'âne , c'est le voisin qui est condamné de seoir sur cette bête , & d'aller par la ville faire le sot , accompagné de ses autres voisins déguisés & barbouillés , qui crie sur cet âne à haute voix : *Ce n'est pas pour mon fait , c'est pour celui de mon voisin.*

Cette âniere insolente est suivie d'une autre renommée solemnité , appelée *Charivary* , qui n'est autre chose qu'un tribut que les suppôts & clercs de ces jours gras lèvent sur ceux qui pendant l'année sont entrés en secondes nôces.

Cet impôt se leve à Tholose & Cahors , sur les Bigames , & s'ils ne composent , *sit cum ingenti solemnitate carivarium* : même en l'an mil quatre cent soixante & dix-neuf , y eut grand procès sur

Cvj



ce sujet en la Cour de Parlement de Tholose , contre une femme âgée de soixante ans , appelée la Ligone , qui s'étoit remariée à un jeune homme. Mais il n'y eut rien de vuide & terminé.

Après plusieurs définitions du mot *charivary* , plus doucement , dit notre Auteur , je le voudrois déduire de *caro varia* , changement de chair , chair fraîche , nouvelles amours , nouveau ménage , lequel n'étant prohibé , ains permis ne doit être sujet aux turbulens efforts du *charivary* , ci-devant condamné en notre Diocèse , par Louis , Cardinal de sainte Agathe , Evêque de Langres , l'an mil quatre cent & quatre , qui fait défense non-seulement aux clercs , & ceux qui sont avancés en quelque ordre , de jouer ou se trouver au charivary , qui est souvent composé de figures vilaines & masques épouvantables , avec mouvemens deshonnêtes : mais aussi aux gens laïcs , à peine d'excommunication , & de dix livres d'amende. Ce qu'a été confirmé par Charles son successeur , l'an mil quatre cent vingt & un. Et comme autrefois , & du tems du Roi Charles , les Charivaryans eussent levé en la ville de Langres notable somme de deniers sur les remariés , fut par lettres patentes de Sa Majesté , en

## ET AUTRES JOURNAUX. 61

date du dixieme septembre , l'an mil quatre cent & quinze , ordonné que le denier seroit restable & rendu aux Echevins , & qu'à ce faire ils seroient contraints par toutes voyes , pour être employé aux fortifications , réparations , & emparemens de la ville. Mais aussi ils peuvent être tirés en action d'injure , par la résolution de nos Docteurs François.

L'Auteur , à la suite de son traité des Masques , rapporte quelques articles tirés du cinquante-deuxieme Arrêt du livre intitulé *Arresta Amorum*. En voici le titre : *Des maris ombrageux qui prétendent la réformation sur les privilèges des masques tendant à fin de faire corriger les abus , qui s'y commettent , & limiter le tems qu'ils doivent demeurer , ou assister en chacune maison , où ils iront masqués.*

### P R E M I E R E M E N T.

Pour le bien & utilité publique , franchise & liberté commune il est permis à toutes gens aller en masques aux jours & heures ci-après déclarés. Fors & excepté aux marchands , & gens de basse condition , auxquels le masquer est du tout défendu , si ce n'est les veilles & jours de fêtes de leur Paroisse , lesquels jours leur

## 62 CHOIX DES MERCURES

est loisir en user selon toutefois qu'il sera dit ci-après. Et n'entendoit par ce les priver d'aller en momon, en robes retournées, barbouillés de farine ou charbon aux visages, de papier, portant argent à la mode ancienne. *Item*, combien qu'il est permis à toutes personnes, les dessus nommées exceptées, néanmoins les jeunes gens venans droit de la fournaise, & qui de nouveau se mettent au monde, se doivent abstenir de masquer, sans avoir avec eux quelqu'un des anciens compagnons, masquiers exercités au fait d'amours, pour les déduire, & apprendre l'état & conduite qu'ils doivent garder avec les Demoiselles.

*Item*, que lesdits nouvellement imprimés masqués ne se doivent adresser de plain bon, & première arrivée aux apparentes Demoiselles, mais par degré doivent premièrement faire la cour aux Demoiselles des Demoiselles : & puis aux autres filles, & ayant tenu ce train par un an, ou deux, se pourront aventurer, & se jeter sur les bien honnêtes apparentes.

*Item*, parce que le masquer est chose si très-utile pour exercer les jeunes gens au fait d'amours, voulons lesdits masqués être en tout, & par-tout favorisés, &

## ET AUTRES JOUNAUX. 63

traités en toutes graces & honneurs : est ordonné , & expressement enjoint à toutes personnes de quelque état ou condition qu'ils soient , qu'ils aient à donner confort , aide , port & faveur à tous lesdits masqués en quelque maniere que ce soit , ouvrir leurs maisons , sans les faire sonner à la porte , & sans dire qu'il n'y a personne ou qu'on est couché , & sans faire absenter , celer , ou retirer leurs femmes par l'huis de derriere à leur arrivée.

*Item* , qu'à iceux masques en sale entrés , seront tenus tous les assistans non masqués , quitter & laisser la place & les Demoiselles , pour les mener dancer ou deviser à part , ainsi que bon leur semblera.

*Item* , que pendant que lesdits masqués danceront ou entretiendront les Demoiselles , est étroitement défendu à tous maris & amis , n'empêcher iceux masqués en leur parlé , ni écouter ou approcher d'iceux masques & Demoiselles de six pieds de près , de ne regarder ou faire signes ausdites Demoiselles , de se retirer , sur peine d'être appellés jaloux.

*Item* , & encore moins entreprendront iceux maris emmener les Demoiselles pendant qu'elles seront entretenues par

## 64 CHOIX DES MERCURES

les masqués , posé qu'ils se disent être de loing , ou que les chevaux se morfondent , ne faindront être malades pour se retirer , ne gratteront leurs têtes , ou feront aucun signe , ou apparence d'être marries , & sur la peine susdite ; se pourront toutefois cependant lesdits maris promener par la sale , sans regarder iceux masqués & Demoiselles , & entretenir l'un l'autre , si bon leur semble , ou se pourront retirer chez eux , sans toutefois qu'avec leurs Demoiselles ils puissent laisser de ces vieilles que l'on nomme faux-danger , pour contrôler , & leur faire rapport de ce qui auroit été fait & dit en la compagnie.

*Item* , qu'où il se trouveroit quelque mari si ombrageux & si sot , qu'il voulût contrevenir ès choses susdites , ou donner empêchement & fâcherie ausdits masqués , dès-à-présent comme dès-lors il est appelé jaloux , plein de mauvaise grace , & apte à être C. . .

*Item* , qu'à tous masques est donnée liberté d'entrer ès maisons , & jouir du privilège à eux donné , pourvu toutefois qu'eux arrivés en une maison , ils n'aient pour danser & entretenir Demoiselles , qu'une heure , & icelle finie seront tenus eux retirer & faire place , ou se dé-

## ET AUTRES JOURNAUX. 65

masquer, lesquels démasqués seront tenus & réputés compagnons de l'assemblée; & seront tenus les maîtres & maîtresses du logis, & autres assistans remercier lesdits masqués de la visitation & honneur qu'ils font à la compagnie, & leur faire prêter un bonnet, s'il n'en ont apporté, & a semblé à ladite cour d'amour, le tems d'une heure être suffisant, s'ils sont bons harengueurs, pour donner à entendre leur affection & vouloir à la Demoiselle, & leur est enjoint de non-user aux Demoiselles de paroles perdues, comme de les interroger de leur ménage, ou bien que coûtent les patenostres, & tels & semblables impertinences & fots propos: mais doit du beau premier bord entrer en la matiere d'amour, appendances ou dépendances, si ce n'étoit aux vieilles & anciennes auxquelles l'on pourra parler de la journée de Montlhery, ou de la mort du Connetable.

*Item*, si lesdits masqués ne pouvoient pour les difficultés & assurées réponses des Demoiselles, dedans l'heure parachever le propos, auront la discrétion faire point, & remettre le tout au lendemain, ou prendre autre assignation.

*Item*, est défendu à tous masques de supposer le nom d'autrui, même

## 66 CHOIX DES MERCURES

des Princes , nommer autre pour lui : & bien leur est permis contrefaire le langage , & mentir tant que bon leur semblera.

*Item* , il est expressement défendu à tous maris de n'aller masquer pour charger & entretenir leurs femmes , feignans être quelqu'un , duquel ils sont en doute voulant essayer la prud'hommie de leurs susdites femmes : & c'est pour éviter aux grands inconvéniens qui en sont survenus depuis dix ans en ça , à la grande ruine de l'état desdits masqués , pour lesquels obvier , est enjoint à tous les sujets d'amour , faire garder & entretenir cette présente ordonnance , sans l'enfreindre en aucune maniere.

*Item* , a semblé être bon & honnête audit conseil d'amours , que lesdits masqués arrivés avec tabourin en compagnie , où il y a Demoiselles qui jouent au cent , ou autre jeu , icelles Demoiselles être par honneur tenues laisser le jeu pour danser & deviser avec iceux masques , & où lesdits masqués n'ameneroient tabourin , de ce qu'elles doivent faire , leur a été remis à leur discrétion. Nonobstant que si elles étoient en perte , & lesdits masqués les voulussent rembourser , elles seroient tenues de laisser ledit jeu , & si elles ga-

## ET AUTRES JOURNAUX. 67

gnoient , & qu'elles voulussent deviser avec lesdits masqués , elles ne seront réputées avoir coupé la queue.

*Item* , pour ce que par ci-devant sont advenus plusieurs grands inconveniens , aux moyens de révélations desdits masqués , advenues par les menétriers & joueurs d'instrumens , connoissants lesdits masqués ; par leurs accoustremens , marché , & contenance , maniere de danser , & autres signes & indices , pour obvier à tel abus , est expressément défendu ausdits menétriers , & joueurs d'instrumens , de ne reveler , dire ou découvrir , que sont lesdits masques , sur peine de fraction de leurs tabourins , & brisement de flûtes sur les têtes pour la premiere fois , de mille buffes pour la seconde , & pour la tierce de punition corporelle.

---

*LETTRE écrite de Londres , par M. Déformes , Comédien , sur ce qui est arrivé dans cette ville lorsqu'on voulut y établir un Théâtre François (1).*

**P**LUSEURS Anglois , distingués par leur naissance & par la protection qu'ils accor-

(1) Lettres sur quelques Ecrits de ce tems , tom. 2.



dent aux arts , fouhaitoient depuis longtemps une Comédie Françoisé à Londres. M. Moner , que vous avez vu autrefois Directeur de l'Opera Comique , & qui a beaucoup d'intelligence pour la conduite des Spectacles , a été instruit de ces dispositions , & en a profité. Il a rassemblé un certain nombre d'Acteurs & d'Actrices , qui se sont déterminés à le suivre : jaloux sans doute de faire briller dans une terre étrangere leurs talens déjà connus dans nos Provinces, & de contribuer en même-tems à la gloire de leurs compatriotes par rapport au genre dramatique. Cette colonie n'a pu s'établir tranquillement dans une Isle sans cesse agitée par l'esprit de parti , & qui saisit avec avidité tout ce qui peut servir de prétexte à exciter des troubles & des factions. On a d'abord fait pleuvoir sur la Troupe Françoisé un déluge d'écrits satyriques , avant-coureurs de l'orage qui se formoit. L'ouverture de notre Théâtre nous a présenté toutes les horreurs d'un guerre civile.

La toile se leve , & dans l'instant un bruit affreux de sifflets se fait entendre : nous sommes accablés d'une grêle de pommes , de pierres , d'oranges & de chandelles. Quelques-unes de nos femmes s'évanouissent ; les autres , en tournant leurs

tristes regards vers la France, laissent échapper avec un soupir leurs brillantes idées de fortune. Notre succès dépendoit de la première représentation : la finir étoit vaincre, selon la façon de penser de ce pays-ci. Nous nous étions donné le mot, que quelque chose qui arrivât, nous ne quitterions point la partie. Ainsi, malgré l'horrible tintamare dont nous étions aussi effrayés qu'étourdis, nous nous avançâmes une Actrice & moi sur les bords de la scène, & nous nous mîmes en devoir de commencer. Le tumulte redouble ; des loges on saute dans le parterre, du parterre on monte dans les galeries. Le Gentilhomme est confondu avec le Savetier. Mille épées nues brillent & se croisent au milieu des cris, des huées & des gémissemens. On se bat à coups de canne ; on s'arrache les cheveux, les perruques & les cravates. La Noblesse & la Garnison font pour nous soutenir des exploits que l'on ne connoît qu'à Londres. Figurez-vous voir un Duc se colleter avec un Porte-faix, l'assommer de coups de poing & de bâton, & celui-ci ne se rendre que quand la force & la voix lui manquent. Voilà comme on cabale ici. Cependant nous continuions de jouer, ou plutôt de gesticuler à tort & à travers. Il y eut un moment de silence ; nous crûmes

les mutins apaisés: c'étoit un calme perfide. Chacun alloit s'asseoir, & se disposoit à nous écouter, quand tout-à-coup on apperçoit un spectre hideux; il paroissoit tel à son visage déchiré & aux ruisseaux de sang qui couloient sur ses habits. Il monte sur un banc au milieu du parterre, montre ses plaies & excite le peuple. Le combat se renouvelle avec plus de fureur; on prend pour armes tout ce qui s'offre sous la main, les chandelles, les fouliers, les pommes cuites & crues, les canifs, les plaques de fer, les perruques trempées de sueur & de sang tomboient à côté de nous & sur nous. L'Actrice avec qui je jouois a été frappée au sein de deux chandelles allumées.

On a ici un usage qu'il seroit à souhaiter qu'on adoptât en France, c'est de ne souffrir aucun Spectateur sur le théâtre. Mais cette louable coutume pouvoit tourner à notre désavantage. Nos partisans craignoient avec raison que les ennemis ne songeassent à nous envelopper par derrière. Pour prévenir cet accident, cinq ou six Mylords, suivis bientôt de cent autres Gentilhommes, s'élancent l'épée à la main du fond du parterre sur la scène, & forment un rempart autour de nous, pour nous garantir de toute insulte. Au même

instant un des chefs du parti contraire demande audience ; on l'écoute. Une voix tremblante fait entendre ces mots : *Nous sommes vaincus par la force ; cédonz , mes chers amis ; c'est moi qui vous en prie.* A peine a-t-il parlé , que l'orage s'est dissipé. On a fini la grande Piece , & la petite a été écoutée attentivement. Si le champ de bataille nous est enfin demeuré , nous en avons l'obligation aux seuls Mylords & aux seuls Officiers de la nation. Il y avoit dans le parterre quelques François , que nous y avions placés comme notre corps de réserve ; ils devoient laisser toute la gloire à la Noblesse Angloise , & n'agir qu'au cas que nos généreux défenseurs eussent le dessous. Heureusement qu'ils en ont été quittes pour leur bonne volonté. La Comédie finie , on donna un Sentinelle à notre Directeur , & on nous reconduisit chez nous avec une escorte.

Le lendemain , comme on craignoit le même désordre , les Mylords & les Officiers se rendirent de bonne heure à notre Spectacle , & s'emparèrent du milieu du parterre , où ils formerent un bataillon carré. Ils étoient sans épées , mais avec de forts & courts bâtons. Ils entourèrent un Juge de Paix qui arriva , & qui lut un Acte du Parlement , par lequel on défen-

## 72 CHOIX DES MERCURES

dit les épées & le tumulte , sous peine d'être pendu. On cria *vive le Roi* , & la Piece commença. Mais , malgré le Juge de Paix & son Acte , nous fûmes salués des sifflets & des hurlemens de la populace. Nos prorecteurs tomberent aussi-tôt sur nos ennemis , sans leur donner le tems de respirer. L'action dura peu , mais fut vive. Vous eussiez dit une troupe de Cyclopes qui frappaient à grands coups redoublés sur des enclumes. Il y eut force têtes cassées , force dos meurtris , force bras disloqués. L'aîle gauche étoit composée d'une troupe de Bouchers de notre parti , qui n'attendoient que l'ordre de leur Général. Ils avoient la meilleure volonté du monde de fendre quelques cervelles. Mais ils furent privés de ce plaisir. On cria de nouveau *vive le Roi* , & les deux Pieces furent entendues & applaudies.

Le surlendemain , qui étoit hier , tout se passa fort tranquillement , à l'exception d'une fausse alarme , causée au milieu de la Piece par deux ou trois de nos amis , qui , par parenthese , étoient François. Ils arriverent un peu pris de vin aux galeries , & voulurent s'aviser de parler haut : on les mit à la porte à grands coups de bâton. Voilà , Monsieur , l'histoire de notre réception chez ce peuple indomptable , que l'on

J'on peut encore traiter de barbare. Mais autant qu'il montre d'orgueil & de férocité, autant la Noblesse & tous ceux qui sont au-dessus du commun font paroître de douceur, de politesse & d'humanité. Je ne fais, en vérité, ce que nous serions devenus sans leur victorieux appui. Je crois que le Théâtre de Paris auroit pu nous donner place dans son Calendrier, comme à des martyrs du goût François.

Depuis que je suis ici, j'ai eu occasion de m'entretenir avec quelques Anglois qui ont vu la France, sur les Pièces que nous devons leur jouer. Ils ne veulent que du *Moliere* : ils m'ont dit franchement qu'ils avoient baillé à Paris à nos Comédies modernes les plus goûtées. Ils ont, disent-ils, beaucoup de difficulté à les entendre ; & quand ils les ont pénétrées, ils ne se croient pas dédomagés de la peine qu'ils ont prise. Ne seroit-ce pas, Monsieur, que les Comédies d'aujourd'hui sont trop fines, trop dénuées d'action, & ne portent que sur quelques nuances passageres, affectées aux personnes du grand monde : au lieu que *Moliere* a peint des vices & des ridicules généraux, qui conviennent à toutes les nations & à tous les états. Il y a partout, & ici autant qu'ailleurs, des Avars, des Misantropes, des Tartuffes, des Pré-

**74 CHOIX DES MERCURES**  
tieuses, des Bourgeois Gentilhommes,  
des Valets fourbes, de fausses Agnès, des  
Cocus imaginaires (beaucoup moins à la  
vérité que de réels), des Fâcheux, des  
Etourdis, & principalement des Médecins  
ignorans & bouffons, &c,



---

## ARTICLE II.

### PIECES FUGITIVES

#### EN VERS ET EN PROSE.

---

APOPHTEGMES ou bons mots, traduits  
& paraphrasés en vers par M. Coc-  
quard (1).

*Secret pour vivre heureux.*

**A**PPLIQUEZ-VOUS à vous connoître ;  
Dans vos desirs fuyez l'excès ,  
Ne vous exposez point aux malheurs que font  
naître  
Et les dettes & les procès.

*Nosce te ipsum : ne nimium cupias : aeris alieni  
& litis miseriam fac effugias. Brusonius.*

*Paroles de César , sur sa tranquillité , dans  
le tems que l'on conspiroit contre lui.*

Le bruit qui se répand qu'on a juré ma mort  
A ma tranquillité ne porte aucune atteinte ;

(1) *Mercur de France , mai 1742.*

Dij



## 46 CHOIX DES MERCURES

Il vaut mieux une fois subir un triste sort ,  
Que de vivre toujours en crainte.

*Præstat subire semel quàm semper timere.* Tuningius.

*Patience stoïque d'Isabelle , femme de Ferdinand , ayëute de Charles-Quint.*

Isabelle endureoit une douleur mortelle.

Le remède pour moins souffrir ,  
Étoit de bien crier : qui , moi , crier , dit-elle ,  
Non , non , j'aime encor mieux mourir.

*V. l'Homme de Cour de Gracian , Max. xcviij.*

*Né point parler de soi.*

On méprise Alcidas , qui , suivant ses caprices ,  
Se blâme quelquefois , & se loue encor plus :  
C'est être fat d'étaler ses vertus ,  
C'est être sot de révéler ses vices.

*Laudare se vani , vituperare stulti est.* Aristote , dans Valère-Max.

*Maniere de se venger des Médisans.*

Hélas ! disoit Platon , qu'importe  
Si de moi Therfite médit ?

Jè veux vivre de telle sorte ,  
Qu'on ne croira pas ce qu'il dit.

*At ego sic vivam , ut maledico-fides non habeatur.*  
Antonius , in Melissa ,

## ET AUTRES JOURNAUX, 77.

*Réponse de Pyrrhus à ceux qui le félicitoient sur la sanglante bataille qu'il venoit de gagner contre les Romains près d'Asculum.*

Votre zèle à mes yeux exprime trop de joie.  
Il est vrai, du combat je sors ceint de lauriers ;  
Mais la plupart de mes guerriers  
Du trépas ont été la proie.  
Ah ! si sur les Romains , jaloux  
De vos exploits & de ma gloire ,  
On nous voit remporter encor une victoire ,  
Mes chers amis , c'est fait de nous.

*Si adhuc semel Romanos vincemus , actum est de nobis.* Plutarque , en la Vie de Pyrrhus.

*Paroles de Periclès mourant , aux principaux Citoyens d'Athènes , qui comptoient le nombre de ses victoires.*

Mon bras s'est signalé par plus d'une victoire ,  
Mais la fortune eut part à mes exploits guerriers ,  
Et d'autres , en courant dans les mêmes sentiers ,  
Des traits de leur valeur ont enrichi l'histoire.  
Cessez donc , chers amis , de compter mes lauriers ;  
Conservez plutôt la mémoire  
De ce qui fait ma propre & véritable gloire.

D i i j

## 78 CHOIX DES MERCURES

Dites ( & satisfait je descends au cercueil ) :

Tandis que de l'Etat il gouverna les rênes ,

A nul Citoyen d'Athenes

Il n'a fait prendre le deuil.

*Plutarque , en la Vie de Periclès.*

### *Sur la Liberté.*

Brutus , des Cinanois exigeant une somme ,

Pour ne les pas soumettre à l'Empire de Rome ,

Tous refusèrent de traiter.

La liberté , Brutus , quand on veut nous la vendre ,

N'a plus rien , dirent-ils , qui puisse nous flatter.

Nos peres , qui d'eux seuls ont toujours su dépendre ,

Ne nous ont pas laissé de l'or pour l'acheter ,

Mais ils nous ont laissé du fer pour la défendre.

*Ferrum nobis à majoribus quo Urbem tueamur ,  
non aurum quo Libertatem ab Imperatore avaro  
emamus , relictum est. Valer. Max.*

### *Secret pour acquérir de la science.*

Comment peut s'acquérir votre talent divin ,

Demandoit-on un jour à l'Orateur d'Athenes ?

En consumant , dit Démosthenes ,

Encor plus d'huile que de vin.

*Plus olei consumendo quàm vini. Stobée.*

*Sotte excuse.*

A son Maître un Esclave ayant manqué de foi ;  
Comme on levoit le bras pour châtier ce traître :  
Pardon , dit-il , pardon , j'ai failli malgré moi.

Eh bien ! lui répondit son Maître ,  
Tu seras puni malgré toi.

*Servus , non volens erravi. Herus , non volens  
igitur penas dato. Plutarq.*

*Sur le Silence.*

Un Petit-Maître eut l'impudence  
D'avancer que Solon , qui gardoit le silence ;  
N'étoit apparemment qu'un sot,  
Mais Solon , pour punir ce soupçon téméraire ,  
Lui dit : Railleur , souvent un sage ne dit mot ,  
Au lieu qu'un sot ne peut se taire.

*Solon cuidam dicenti illum ideo non loqui , quia  
insanus esset ; nullus , inquit , stultus tacere potest.  
Brufonius , l. 3 , c. 29.*

*Mépris des affronts d'un Brutal.*

Socrate , pour prix d'un bon mot ,  
Reçut des coups d'un maître sot.  
Un zélé Disciple du Sage  
Lui conseilla d'abord d'intenter un procès  
En réparation d'outrage ;  
Mais quoique sûr d'un plein succès ,  
D iv

## 80 CHOIX DES MERCURES

Socrate méprisant l'offenseur & l'offense :

Mon ami , dit-il , un cheval

Qui ruant contre moi m'auroit fait quelque mal ,

Le traînerois-je à l'audience ?

*Si me Asinus calce impetisset , num diem illi dicerem ? Tuningius.*

### *Age propre au mariage.*

A quel âge doit-on à l'hymen s'engager ?

Sur ce point c'est Talès qui va vous diriger.

Etes-vous jeune ? il faut , dit-il , attendre.

Etes-vous vieux ? il n'y faut plus prétendre.

*Quo tempore ducenda uxor ? Juveni nondum ; seni numquam. Stobæus.*

### *L'Arbre qui produit de bon fruit.*

Aux branches d'un figuier , je ne fais pas pour-  
quoi ,

Une femme s'étoit pendue.

Quel spectacle s'offre à ma vue ,

S'écria son mari , le cœur saisi d'effroi ?

C'est ma femme ! & son corps est plus froid que  
le marbre.

Un Railleur qui passoit , lui dit : Eh ! donne-moi

De la greffe d'un si bon arbre.

*Cuidam deploranti quod uxor sua se de ficu suspendisset , rogo , inquit , da mihi furculum ex illâ arbore , ut inseram. Tuningius.*

---

---

*RELATION intéressante de deux Amans  
solitaires (1).*

**T**ous les Officiers qui ont fait les dernières campagnes d'Italie connoissent Spollette & les charmes du pays qui l'environne. Ils n'ignorent pas non plus qu'à peu de distance de cette ville, sur une montagne qui est à couvert de toutes sortes d'incommodités par sa situation, l'on trouve un grand nombre d'Hermitages où le goût de la solitude rassemble quantité d'honnêtes gens. Chacun y vit en particulier, dans la cabane qu'on lui a cédée, ou qu'il s'est fait construire. La tranquillité & l'indépendance sont des biens confians dans cet heureux séjour. On y vit du travail de ses mains, & l'on n'y desire que ce qui suffit pour vivre. Quelques riches particuliers des environs y ont fait bâtir une Eglise, & comme il se trouve toujours quelques Prêtres entre les solitaires, on n'a plus besoin d'autre secours pour le Service divin. Il consiste dans une Messe basse, qui se dit chaque jour à la même heure. Il n'y a point d'autre exer-

(1) Pour & Contre, t. 12.

## 82 CHOIX DES MERCURES

cice commun , ni de loi qui gêne la liberté dont chacun jouit dans sa cabane. Le Prélat diocésain est le seul chef qu'on y reconnoisse ; mais il se mêle peu de ce qui se passe dans un lieu où l'innocence & la paix ont toujours régné. J'aurai autant de garans de cette description qu'il y a d'Officiers qui connoissent les environs de Spolète. Ceux de qui je la tiens me garantissent de même la vérité de l'aventure suivante.

Il n'y a gueres plus de trois mois qu'un Espagnol , après s'être présenté modestement à l'Evêque , se fit construire un hermitage dans un lieu des plus solitaires de la montagne. Quoiqu'il ne l'eût point orné d'une maniere éclatante , & qu'il n'eût pris qu'un espace médiocre pour son jardin , on s'aperçut qu'il y avoit plus d'élégance & de commodités que dans les cabanes ordinaires. Il y avoit employé plusieurs ouvriers du pays , & les ayant payés libéralement , on avoit jugé aussi que ce n'étoit point la pauvreté qui le forçoit à prendre le parti de la retraite. Cependant personne n'eut l'indiscrétion de vouloir pénétrer dans ses vues , ni de l'interroger même sur sa naissance & sa fortune. Il se communiqua peu. Il n'assistoit à la Messe que les jours marqués par le précepte , &

## ET AUTRES JOURNAUX. 83

se retirant aussitôt dans sa solitude il se contentoit de saluer civilement ceux qui se trouvoient sur son chemin. Le hasard fit remarquer à quelques autres Solitaires qu'un homme à cheval lui apportoit toutes les semaines une malle remplie , & qu'il la renvoyoit après l'avoir vidée, Mais en supposant qu'elle contint des provisions , ce n'étoit point un sujet de reproche dans un lieu où chacun est libre de se vêtir & de se nourrir à son choix.

Il avoit tenu cette conduite pendant deux mois , sans marquer au Solitaire le plus voisin , qui étoit éloigné de lui d'environ deux cent pas , la moindre envie de le connoître. Celui-ci étoit un Gentilhomme Veronois , qui devoit son inclination pour le genre de vie qu'il avoit embrassé au dérangement de sa fortune, La douceur de son caractère & la force de l'habitude l'y retenoient depuis quelques années beaucoup plus que le zèle. Il s'étoit fait à sa condition , & réprimant aussi aisément sa curiosité que le mouvement de ses autres passions , il laissoit à son voisin toute la liberté qu'il souhaitoit pour lui-même. Dans cette disposition il auroit été indifférent toute sa vie pour une liaison qu'on ne paroïssoit pas desirer. Mais un jour qu'il s'étoit retiré chez lui

D vj



## 84 CHOIX DES MERCURES

vers le soir , il entendit frapper brusquement à sa porte. Ayant ouvert , il fut surpris de voir tomber à ses genoux une fille de dix-huit ou vingt ans , qui le conjura les larmes aux yeux de la suivre , pour secourir un honnête homme qu'elle croyoit expirant. Cette priere fut faite avec tant d'instances & de graces , que le Véronois aussi touché de ces deux motifs que du desir de sauver la vie à son prochain , lui offrit sans balancer tout ce qui dépendoit de son pouvoir. Elle le conduisit à l'hermitage de l'Espagnol , & ne s'exprimant que par ses pleurs elle lui montra ce malheureux Solitaire qui étoit étendu , sans connoissance , sur quelques nattes où il étoit tombé. Son mal étoit une mortelle attaque d'apoplexie. Le secours étant venu trop tard , il expira quelques moments après.

Les transports de la jeune fille ne permirent pas de long-tems au Véronois de lui demander quel autre service il pouvoit lui rendre. Après avoir embrassé-mille fois le mort , elle ne parla que de finir elle-même sa vie par les voyes les plus violentes & les plus courtes. Enfin , la force même de sa douleur ayant commencé à l'affoiblir , il prit un moment pour lui marquer l'intérêt qu'il prenoit à sa peine.

Vous ne me trouverez à plaindre , lui dit-elle, qu'après avoir entendu toutes les circonstances de mon malheur. Ecoutez mon histoire.

L'infortuné que vous voyez est mon mari. Il m'adoroit ; mais je l'aimois aussi plus que moi-même. Je suis née à Rome, d'un pere dont la tendresse m'a causé plus de mal que n'auroit jamais fait sa haine. Mon mari , qui occupoit , avant que de l'être , un poste considérable dans les Troupes Espagnoles , prit une si forte inclination pour moi pendant quelques semaines qu'il fut obligé de passer à Rome , que ne pouvant s'éloigner sans être assuré d'obtenir ma main , il la demanda ouvertement à mon pere. Un Officier , à la veille de s'engager dans tous les dangers de la guerre , n'étoit point le mari qu'on me destinoit. J'étois la seule espérance de ma famille , & trop chérie pour être livrée si légèrement. Cependant l'amour s'étoit déjà emparé de mon cœur. Je fus aussi affligée que mon amant de l'obstacle qu'on mettoit à nos desirs. Je l'exhortai à ne pas se rebuter ; & comptant trop sur l'affection de mon pere , je me flattai de vaincre insensiblement sa répugnance. Malheureusement la Cour de Rome vint à se brouiller avec celle d'Espagne. Tous les Espa-

gnols ayant reçu ordre de se retirer, mon  
 . amant fut peut-être le seul qui manqua  
 d'obéissance. Il ne pouvoit me perdre un  
 moment de vue. Sa tendresse lui coûta son  
 emploi.

Il ne m'en devint que plus cher. Mais  
 quelle apparence de faire consentir mon  
 pere à un mariage que cette disgrâce ren-  
 doit plus désavantageux que jamais? Aussi  
 sa rigueur ne fit-elle qu'augmenter. Il s'ap-  
 perçut que je recevois des visites secretes,  
 & non-seulement il me les interdit avec  
 toute la force de l'autorité, mais ayant pris  
 mon amant à l'écart, il lui déclara que s'il  
 ne renonçoit à me voir, il alloit devenir  
 son plus mortel ennemi. Cette crainte ne  
 nous ôta pas l'envie de nous entretenir dès  
 le même jour. Nous examinâmes tout ce  
 qui pouvoit nous rester d'espérance. Il n'y  
 en avoit point d'autre que dans la fuite,  
 & j'eus la foiblesse d'y consentir. Cepen-  
 dant la fortune de mon amant n'ayant ja-  
 mais consisté que dans ses emplois mili-  
 taires, & ses dépenses continuelles ayant  
 épuisé toutes ses ressources présentes, à  
 peine aurions-nous pu trouver de quoi  
 fournir aux frais du moindre voyage. Je sa-  
 vois dans quel lieu mon pere serroit son  
 argent. J'y conduisis mon amant sans lui  
 avoir expliqué mon dessein; & lui mon-

trant un coffre-fort où j'étois sûre de trouver une fort grosse somme : Voyez , lui dis-je , si notre bonheur doit être acheté à ce prix ; je vous en laisse le maître. Il me répondit sans balancer, que je lui étois plus chère que la vie, mais que pour être à moi il vouloit en être digne ; qu'il ne mettroit point la main au trésor que je lui offrois ; que si cette action pouvoit être pardonnée à quelqu'un , ce n'étoit qu'à moi , qui étois destinée tôt ou tard à posséder une partie du bien de mon pere ; mais qu'il ne vouloit pas même qu'elle fût commise à ses yeux. Je ne fais à quoi cette généreuse réponse m'auroit portée ; mais au moment qu'il achevoit de parler, mon pere parut dans la chambre, accompagné de quelques domestiques , le prit par la main , qu'il tenoit malheureusement appuyée sur le coffre ; & prenant ses gens à témoin de la situation où il l'avoit trouvé , il l'accusa d'avoir entrepris tout-à-la-fois de lui enlever sa fille & son argent. Envain implora-t-il la justice du Ciel & des hommes. Il fut mis hors de défense par les domestiques, qui reçurent ordre de le garder étroitement.

Je demurai seule avec mon pere. Il m'accabla de reproches. Cependant sa tendresse ordinaire ayant bientôt prévalu , il

employa les prieres & les caresses pour me guérir d'une passion dont il commençoit à craindre des suites funestes. Dans les alarmes où j'étois, je lui promis une obéissance absolue, sans autre condition que de rendre aussi-tôt la liberté à mon amant. Quoiqu'une promesse de cette nature dût lui paroître extrêmement suspecte, il feignit de me croire sincere; & se le faisant amener aussi-tôt, il m'ordonna de répéter la même chose en sa présence. Je cédaï à ses ordres, mais avec des marques de douleur qui étoient capables de servir d'interpretes à mes sentimens. Mon amant reçut en effet la liberté; mais à peine fut-il éloigné de mes yeux que je fus menée à l'Eglise, où je trouvai un jeune homme qui s'efforçoit depuis long-tems de me plaire. Le Prêtre fut appelé; & sans me laisser un moment pour rappeler mes esprits, que la frayeur m'avoit fait perdre, je fus mariée avec les cérémonies ordinaires.

Mon pere sentit néanmoins un reste de pitié, qui ne lui permit pas d'exiger tout-d'un-coup que je me livrasse aux empressements d'un mari si odieux. Après avoir mis tout en usage pour me consoler, il m'assura qu'on me laisseroit le tems de me délivrer des sentimens qu'il avoit condamnés; & que reprenant pour moi toute son

affection, il alloit se faire une étude de me rendre heureuse. Je voulois l'être, mais ce n'étoit point par cette voie. Je n'étois pas capable non plus de penser jamais à le devenir aux dépens de ma vertu. L'impossibilité de m'arrêter à quelque chose d'honnête & de raisonnable entre deux extrêmes si cruelles, me fit prendre dès le même jour la résolution de renoncer au monde. Je me dérobai de la maison de mon pere pour me retirer dans un Couvent où j'étois connue, & dont l'on m'accorda volontiers l'entrée. En me déterminant à ce sacrifice, je ne pus me refuser la seule douceur qui me restoit à prétendre. J'écrivis à mon amant qu'une horrible violence m'empêchant d'être à lui, je prenois le parti de m'ensevelir dans un Cloître. Cette nouvelle le mit en fureur. Ignorant encore ce qui venoit de m'arriver, & n'attribuant mon désespoir qu'à mon embarras, il accourut au Couvent. Mon malheur le fit arriver au moment que mon pere & le mari qu'il m'avoit donné accouroient eux-mêmes, sur l'avis qu'ils avoient déjà reçu de ma fuite. Ils l'apperçurent; & ne doutant point de ses intentions, ils fondirent sur lui l'épée à la main avec toutes les marques du dessein qu'ils avoient de s'en débarrasser. Son courage ne le servit que trop

bien. Pour une légère blessure qu'il reçut au bras, il en fit deux mortelles à ses adversaires. Ils moururent tous deux avant la fin du jour.

Jugez avec quelle horreur j'appris cette funeste nouvelle. Elle me confirma dans la résolution de quitter le monde; & ne croyant plus même que le meurtrier de mon pere pût jamais se présenter devant moi, je ne m'occupois que de l'exécution de mon dessein. Il fallut céder néanmoins aux instances de mes parens, qui jugerent ma présence nécessaire pour disposer de mon héritage. Il me forcèrent de quitter mon asyle; & ne se croyant pas moins obligés par l'honneur à venger la mort de mon pere, ils dressèrent une plainte en mon nom pour commencer les poursuites. Dans l'accablement où j'étois, j'ignorai cette démarche. Je ne fais à quoi mon cœur auroit consenti, car ses sentimens n'étoient pas changés, & la vengeance étoit peu capable de l'emporter sur l'amour. Je comprenois bien les devoirs que la raison m'imposoit; mais cette pensée ne faisant qu'augmenter mon trouble, parce qu'elle combattoit mes plus cheres inclinations, je passai quelques jours dans une agitation si violente, que je perdis l'idée du Cloître & toute l'ardeur que j'avois marquée pour me dérober au monde.

## ET AUTRES JOURNAUX. 91

Pendant ce tems-là mon amant, qui n'avoit d'abord songé qu'à se mettre à couvert de la Justice, apprit qu'on avoit commencé effectivement les procédures à ma sollicitation, & que c'étoit moi par conséquent qui paroissais en vouloir à sa vie. Il ne résista point à cette pensée. La crainte du péril qui le menaçoit ne put l'empêcher de venir chez moi vers le soir. Il se jeta à mes pieds, pour m'offrir sa vie, qu'il ne vouloit pas conserver un moment si elle m'étoit odieuse ; il me reprocha mon inconstance & ma rigueur ; il se plaignit que je le chargeois des injustices du sort ; il me renouvela ses protestations de fidélité & de tendresse ; enfin il m'attendrit jusqu'à m'ôter la force de lui répondre. J'étois dans cet embarras, lorsque le hazard amena mes parens, qui le surprirent dans la posture où il étoit encore. Il ne leur fut pas difficile de l'arrêter ; & le chargeant de chaînes avec la dernière rigueur, ils alloient le faire conduire aux prisons publiques.

Je ne pus supporter ce spectacle. Arrêtez, leur dis-je, ne le menez pas à la mort si vous n'avez résolu la mienne ; & croyant m'être apperçu que le silence que j'avois gardé quelques jours sur le Couvent avoit commencé à les alarmer, je résolus de les



## 92 CHOIX DES MERCURES.

prendre par le motif auquel je les employois sensibles. J'avoue, continuai-je, qu'il a donné la mort à mon pere ; mais dans le dessein où je suis de me consacrer au Cloître, je ne dois souhaiter celle de personne. Accordez-moi sa vie & sa liberté, je vous promets en récompense de vous donner tout mon bien, & je fais vœu devant le Ciel de quitter aussi-tôt le monde. Cette proposition leur inspira plus de douceur. Ils seignirent d'admirer ma générosité ; & la crainte de me voir changer de sentiment, les fit consentir sans peine à la prière que je leur fis de recevoir sur le champ ma donation. Elle fut revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Ils eurent soin d'éloigner de mes yeux mon amant, qui me reprochoit avec trop de grandeur d'ame le sacrifice que je lui faisois de ma fortune. Ils le firent garder dans une chambre voisine ; & cette précaution leur fut d'autant plus utile, qu'elle servit à me faire hâter ma résolution. Je n'exceptai du présent que je leur fis de mon héritage, que le coffre-fort, où je savois que mon pere avoit amassé une somme considérable. Mon prétexte fut la nécessité de payer ma dot au Couvent, & de m'y attirer quelque considération par mes libéralités. Mais j'avois une autre vue.

## ET AUTRES JOURNAUX. 73

A peine leur avidité pour mon bien fut-elle satisfaite, qu'ils rendirent la liberté à mon amant sans se faire presser, en l'exhortant seulement à s'éloigner de Rome, pour les délivrer de l'obligation de le poursuivre. La joie qui les occupoit ne leur permit point de s'arrêter long-tems auprès de moi. Je vis paroître aussi-tôt mon malheureux amant, qui ne m'aborda qu'avec transport. Qu'avez-vous fait, me dit-il ? Ma vie vous est donc assez chère pour vous faire renoncer à toutes les douceurs de la vôtre ! Il est donc vrai que vous ne me haïssez pas ? Mais quelle preuve m'en donnez-vous ? Est-ce me rendre la vie que de me condamner à vous voir malheureuse ? Il ajouta mille choses passionnées ; mais le plaisir que j'avois à les entendre ne m'empêcha point de l'interrompre. Fuyez, lui dis-je en détournant la tête ; il n'y a que la fuite qui puisse vous mettre en sûreté. Je ne vous ai rien sacrifié, puisque mon bien va cesser de m'être nécessaire. Je ne pense pas même, ajoutai-je en lui montrant le coffre, que cette somme que je me suis réservée pour vous la faire accepter, vous oblige à la moindre reconnoissance. Vous avez tout perdu pour moi. Il est juste qu'en prenant le parti du Cloître je me décharge de toutes mes dettes.

## 94 CHOIX DES MERCURES

tes, & celles de la tendresse & de la générosité sont les plus pressantes. Je le priai de faire emporter ce coffre, ayant d'un autre côté ce qui suffisoit pour me faire ouvrir l'entrée du Cloître, & de recevoir mes derniers adieux. Que vous dirai-je ? Mon projet étoit sincère ; mais en me flattant d'être prête à l'exécuter, j'ignorois le pouvoir de l'amour. Les reproches & les instances d'un homme que j'aimois uniquement eurent plus de force que mes résolutions. Il sut me persuader que l'honneur & le devoir ne s'opposoient point à notre bonheur ; & pour le vœu que j'avois fait indiscretement, il dissipa mon scrupule, en me proposant de chercher quelque retraite écartée, où nous renoncions effectivement au commerce du monde, pour joindre les exercices d'une vie sage & réglée aux douceurs d'un mariage légitime. J'embrassai d'autant plus avidement cette ouverture, qu'elle me paroissoit satisfaire tout-à-la-fois la bienséance, l'amour & la religion. Avec peu d'ambition & beaucoup d'indifférence pour les richesses, je me promis plus de tranquillité & même plus de plaisir dans la solitude, que dans toutes les distinctions que ma naissance & ma fortune devoient naturellement me faire espérer.

Ainsi, sans regretter ce que j'avois abandonné à mes parens, je consentis à quitter Rome sous la conduite & la bonne foi de mon amant. La somme qui me restoit lui parut suffisante pour nous garantir de la nécessité. Notre premier soin fut de mettre le Ciel dans nos intérêts, en scellant nos liens par les cérémonies de l'Eglise. Nous prîmes un nom différent du nôtre ; & ne cherchant plus qu'une retraite conforme à nos vues, nous entendîmes bientôt parler de la montagne de Spolète, & de la facilité que tout le monde a de s'y établir. Quoiqu'on nous assurât que la liberté y passoit pour la première loi, nous n'osâmes nous promettre qu'une femme inconnue y fût aisément admise avec son mari ; & cette difficulté nous auroit effrayés, si, étant venus nous-mêmes pour reconnoître la situation de la montagne, nous n'avions conçu qu'avec un peu de prudence & de soins je pouvois me dérober à la curiosité de tous ceux qui l'habitent. Mon mari prenant d'abord toutes les mesures qui sont en usage, se présenta à l'Evêque, sous le simple-titre d'un Officier Espagnol à qui la fatigue des armes & le dégoût du monde faisoient desirer une retraite libre & solitaire. Après lui avoir fait agréer son dessein, il employa quelques semaines à faire

bâtir cet hermitage. J'étois dans un village voisin, d'où je venois chaque nuit visiter le lieu qui devoit me servir de demeure ; & , sans penser à l'embellir , j'exhortois mon mari à ne rien épargner pour le rendre commode & agréable. Nous avions deux domestiques fideles , gens sans passion , quoique de sexe différent , & résolus de borner leur fortune à la nôtre. Nous leur proposâmes de se marier , pour les rendre plus utiles à notre service. Ils y consentirent ; & mon mari ayant placé assez avantageusement le reste de notre bien à Spolète , il leur en laissa la jouissance , avec la seule condition de nous fournir ici tout ce qui nous seroit nécessaire.

Dans la douleur qui m'accable , vous n'exigerez point que je vous représente tout le bonheur que j'ai goûté avec un homme dont la tendresse n'étoit point capable de se refroidir , & pour qui la mienne ne faisoit tous les jours qu'augmenter. Hélas ! je ne lui étois pas plus chère que la religion & la vertu. La droiture de son cœur , l'innocence de ses desirs , le mépris du monde & l'espérance des biens célestes l'attachoient autant à cette montagne que les sentimens qu'il avoit pour moi. Nous étions trop heureux dans un monde que Dieu a maudit. Mais tout est changé pour

sa malheureuse épouse. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du désespoir que je ressens & de tous les maux dont je suis menacée.

Ses larmes & ses plaintes recommencent avec la même impétuosité qu'au premier moment. Le Véronnois, qui n'avoit rien contracté de la rudesse de sa profession, lui offrit poliment tous les services qu'elle pouvoit attendre d'un honnête homme, & la pria d'abord de prendre un parti sur les circonstances présentes. Il lui fit comprendre qu'elle étoit encore libre de cacher son aventure au public, & de se retirer même sans être apperçue. D'un autre côté, pour peu qu'elle conservât de goût pour la solitude, il ne jugea pas qu'il lui fût impossible de continuer le genre de vie qu'elle avoit embrassé. Il lui en proposa même les moyens, en lui promettant un secret inviolable sur son sexe. L'histoire de l'Eglise est pleine de ces exemples; & si la prudence ne permet pas toujours de porter une femme à les imiter, le respect dû à la Religion défend du moins qu'on les condamne. Il y avoit d'autant plus de bonne foi & d'honneur dans cette alternative du Solitaire, qu'il a confessé lui-même à l'Ecrivain de cette relation, que les charmes de sa voisine avoient déjà

98 CHOIX DES MERCURES  
fait sur lui beaucoup d'impression ; & que n'étant forcé au célibat par aucun engagement , il auroit regardé comme un bonheur extrême de pouvoir succéder à tous les droits du mari qu'elle perdoit. C'étoit même ce qu'il vouloit lui faire entendre en lui proposant sous d'autres termes & par des moyens beaucoup plus difficiles , de persister dans le goût qu'elle avoit pour la solitude. En effet , dit l'Ecrivain , sans prétendre qu'il y ait autant de perfection dans l'état du mariage que dans le célibat , on ne voit rien qui ne fût digne de respect & d'admiration dans la conduite d'un homme qui , prenant le parti de se retirer du monde pour en éviter le tumulte & la corruption , se feroit accompagner volontairement d'une femme chérie , avec laquelle il pût vivre dans une parfaite union d'esprit & de cœur. Il est même surprenant , ajoute-t-il , que depuis la naissance de l'Eglise on n'en ait point encore eu d'exemple , quoiqu'il n'y ait point de raisons pour lesquelles la fuite du monde & le renoncement aux biens temporels soient plutôt la perfection du célibat que celle du mariage.

Le Véronnois , qui étoit apparemment dans les mêmes idées , s'efforça de faire sentir à sa voisine la nécessité où elle étoit

de se déterminer promptement entre les deux voies qu'il propoſoit , car la mort de ſon mari ne pouvoit être cachée long-tems, & la connoiſſance de ſon aventure lui auroit ôté auſſi-tôt la liberté de choiſir. Elle convint de la ſageſſe de ce conſeil ; mais ayant déjà pris ſon parti au fond du cœur, elle ne lui demanda que le ſecours dont elle avoit beſoin pour faire avertir ſes domeſtiques de ſe rendre auprès d'elle ; & lui ayant recommandé le ſecrer juſqu'à ſon départ , elle lui confeſſa que ſon deſſein , après avoir rendu les derniers devoirs à ſon mari , étoit de ſ'écarter de Spolette, & de ſe renfermer dans un Couvent. Il combattit en vain cette réſolution. Ne voyant rien même dans ſes ſentimens qu'il ne pût découvrir ſans honte , il ſ'expliqua nettement ſur l'intérêt qu'il auroit eu à la retenir , & il lui offrit ſans détour un cœur auſſi ſincere & auſſi pur que celui qu'elle avoit poſſédé. Ses offres ne la touchèrent point. Elle paſſa quelques jours dans le voiſinage , tandis que les Solitaires donnoient une ſépulture honorable à ſon mari ; & laiſſant ſon hermitage au Véronnois, avec la liberté de raconter ſon hiſtoire, elle partit ſans autre ſuite que ſes deux domeſtiques.



## LES DOUCEURS DE L'HYVER,

O D E (1).

**T**OI, dont les aîles de glace ,  
En ramenant les frimats ,  
Font naître les ris , les graces  
Dans ces fortunés climats:  
Hyver , c'est toi que je chante ,  
Ta fureur seule m'enchanté ,  
Et me met la lyre en main.  
Inspire-moi , Dieu terrible ;  
Les glaçons , ton souffle horrible ,  
N'ont pour moi rien d'inhumain.

En vain , mortels téméraires ,  
Dans vos injustes écrits ,  
Sous des images vulgaires  
Peignez-vous ce Dieu des ris ;  
En vain , comme un Dieu funeste ,  
Votre fureur le déteste  
Et déclame contre lui ;  
Malgré vos folles injures  
Et vos fragiles peintures ,  
Il est l'effroi de l'ennui.

(1) *Mercury de France , février 1742.*

Il est vrai que dans nos plaines  
 On ne sent plus les Zéphyr ,  
 Et que ses froides haleines  
 En ont banni les plaisirs ;  
 Sur cette rive chérie  
 Le tendre amant de Clitè  
 Ne darde plus ses rayons ,  
 Et dès la naissante aurore  
 Dans nos prés la nymphe Flore  
 Ne prodigue plus ses dons.

Les arbres sont sans verdure ,  
 Les côteaux sans ornemens ,  
 Les bocages sans parure ,  
 Les vergers sans agrémens ,  
 Les ruisseaux & les fontaines ,  
 Chargés de ses dures chaînes ,  
 Sont arrêtés dans leur cours ;  
 Et dans cet asyle sombre ,  
 Alix ne cherche plus l'ombre  
 Pour y chanter ses amours.

Mais si de ce Dieu terrible  
 L'aspect est si furieux ,  
 Et si son haleine horrible  
 Sème l'horreur en tous lieux ,  
 En faisant naître les glaces ,  
 Il ramène sur ses traces

## 102 CHOIX-DES MERCURES

Mille plaisirs inconnus ;  
Pendant son regne agréable  
On a le plaisir aimable  
D'unir Minerve & Vénus.

Oui , tandis que ta froidure ,  
Tes neiges & tes glaçons  
Défigurent la nature  
Et désolent ces vallons ,  
Hyver , ta main bienfaisante ,  
Comme une corne abondante ,  
Répand par-tout ses faveurs ;  
Ton redoutable visage ,  
Pour les mortels est un gage  
Des plus solides douceurs.

Doutez-vous de ces oracles ,  
Mortels voués à l'erreur ?  
Et vous faut-il des miracles  
Pour détromper votre cœur ?  
Dans ce réduit agréable ,  
Assis autour d'une table ,  
Sans ennuis & sans chagrins ,  
Voyez ces amis fideles ,  
Dans leurs chansons immortelles ,  
Vanter leurs heureux destins.

Quel bonheur , & quels doux charmes ,  
Disent ces tendres amis !

## ET AUTRES JOURNAUX. 103

Sans être en butte aux alarmes ,  
Nous vivons au sein des ris ,  
Nous goûtons en assurance  
Les doux fruits de l'abondance ,  
Rien n'échappe à nos desirs ,  
Tous les Dieux & les Déeses  
Nous comblent de leurs largesses ,  
Et régner dans nos plaisirs.

Bacchus , Cerès & Pomone  
Président à nos festins ;  
L'aimable fils de Latone  
Regle nos concerts divins ;  
D'un bon mot , d'une saillie ,  
Le Dieu de la raillerie  
Assaisonne nos discours ,  
Et l'Enfant que l'on révere  
Dans Paphos & dans Cythere  
Y joint ses tendres amours.

Hyver , ton aspect aimable  
Peut seul à tous les humains  
De ce bonheur véritable  
Tracer les joyeux chemins ;  
Tu peux seul dans cette orgie  
Nous dispenser l'ambrosie ;  
Et saintement furieux ,  
Dans une mystique yvresse ,

E iv

## 104 CHOIX DES MERCURES

Au temple de l'allégresse ,  
 Nous placer au rang des Dieux.

Par un retour légitime ,  
 L'encens pour toi va fumer ;  
 Une Déesse sublime  
 S'apprête à le consommer.  
 Sous un brillant diadème ,  
 Vénus s'avance elle-même ,  
 Bacchus précède ses pas ,  
 Et les graces demi-nues ,  
 Dans leurs chansons ingénues ,  
 Célébrent tes doux appas.

Dans une fête si belle ,  
 Amis , ormons nos cheveux ,  
 Et marchons tous devant elle  
 Parmi les ris & les jeux ;  
 Au son d'une aimable lyre ,  
 Dans un amoureux délire  
 Dançons autour de son char ,  
 Et faisons en sa présence  
 Couler avec abondance  
 Mille ruisseaux de nectar.

Ainsi , Déesse propice ,  
 Sur tes autels tous les ans ,  
 Dans un pieux sacrifice ,  
 Nous t'offrirons notre encens.

## ET ATURES JOURNAUX. 105

A ton retour favorable ,  
D'une joie inaltérable  
Nous remplirons nos esprits ,  
Et dans cette douce yvresse  
Nous chanterons l'allegresse  
De tes heureux favoris.

---

*PENSÉES détachées du Docteur Syvift ,  
traduites de l'Anglois (1).*

**N**ous avons justement assez de religion pour nous haïr les uns les autres , & nous n'en avons point assez pour nous aimer.

Lorsque nous désirons ou que nous sollicitons quelque chose, notre attention ne tombe que sur le bon côté. L'avons-nous obtenue , nous n'en considérons que les désavantages.

Tout excès de plaisir est balancé par un égal degré de peine ou de langueur. C'est un homme qui dépense cette année la moitié du revenu de l'année suivante.

(1) Pour & Contre , tom. 11.

La seconde moitié de la vie d'un homme sage est employée à se délivrer des folies, des préjugés & des fausses opinions qu'il a contractées dans la première.

Quand il paroît dans le monde un véritable génie, le vrai signe pour le reconnaître est que tous les sorts se liguent contre lui.

Ceux qui possèdent tous les avantages de la vie sont dans un état où quantité de choses peuvent les chagriner & les troubler, mais où il y en a très-peu qui puissent leur plaire.

Malgré toutes les prétentions des Poètes, il est certain qu'ils ne donnent l'immortalité qu'à eux-mêmes. C'est Homère & Virgile, & non Achille ni Ænée qui nous inspirent du respect & de l'admiration. Il en est tout autrement des Historiens : notre attention tombe entièrement sur les actions, les personnes & les événemens qui nous sont représentés, & nous pensons peu aux auteurs.

Il n'y a point de sagesse à punir les lâches par l'ignominie ; car s'ils s'en étoient

souciés , ils se feroient bien donné de garde d'être lâches. La mort est le châtiment qui leur convient , parce que c'est celui qu'ils redoutent le plus.

Certaines gens , sous prétexte de détruire les préjugés , ruinent les fondemens de la vertu , de l'honnêteté & de la religion.

Dans un grand nombre de Républiques bien policées , on a eu soin de limiter les biens qu'il est permis de posséder ; & de plusieurs raisons qu'on en apporte, il y en a une à laquelle on ne fait point assez de réflexion : c'est qu'en bornant ce qui concerne l'intérêt propre , toutes les forces & l'attention qu'on a de reste peuvent être employées au bien public.

Il n'y a point de satire plus injurieuse contre nos gens de robe , que la prétention de nos Astrologues , qui veulent souvent juger du succès d'un procès par l'influence des astres.

C'est une situation bien misérable que celle d'un homme qui vit continuellement *en suspens*. C'est la vie d'une araignée.



*Vive quidem , pende tamen , improba , dixit.*

Ovid. Métam.

Le système stoïque , d'éteindre nos desirs pour nous délivrer de nos besoins , ressemble à la résolution d'un homme qui se couperoit les jambes lorsqu'il a besoin de souliers.

La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux , est que les jeunes filles employent tout leur tems à faire des filets , & qu'elles ne pensent point à faire des cages.

Si l'on y prenoit garde , en passant dans les rues , je suis persuadé qu'on appercevrait les visages les plus gais dans les carrosses de deuil.

Il n'y a que les misérables qui reconnoissent le pouvoir de la fortune , car les personnes heureuses attribuent toujours leurs succès à leur prudence & à leur mérite.

La mauvaise compagnie ressemble à un chien , qui salit davantage ceux qu'il aime le plus.

La censure est le tribut qu'un homme paye au public pour être élevé par quelque endroit au-dessus des autres.

On accuse la plupart des hommes de ne pas connoître assez leur foiblesse. Mais il n'y en a pas moins qui ne connoissent point assez leurs forces. Il en est des hommes comme d'une portion de terre, où il y a quelquefois une veine d'or qui n'est pas connue de celui à qui elle appartient.

Jamais un homme sage n'a souhaité d'être plus jeune.

Il y a un point de vue pour les yeux de l'esprit comme pour ceux du corps.)

La plainte est le tribut le plus abondant qui soit offert au Ciel, & la partie la plus sincère de notre dévotion.

Il n'y a personne qui ne souhaite de vivre long-tems, & personne ne souhaite d'être vieux.

L'amour de la flatterie, dans la plupart des hommes, vient de la foible opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; dans les femmes, c'est tout le contraire.

On dit communément que les Rois ont les mains longues : il seroit à souhaiter que leurs oreilles ne le fussent pas moins.

Les vieillards & les comètes ont toujours été respectés par les mêmes raisons ; leur longue barbe , & la qualité de présager l'avenir.

La plupart des Jeux , soit ceux des hommes , ou des enfans , ou des autres animaux , font une imitation du combat.

Si un homme m'avertit de me tenir à la distance où je dois être de lui , ma consolation est qu'il se met en même-tems à la même distance de moi.



*Portrait des faux Médecins (1).*

**Q**UE ne peut-on pas dire sur les différens rôles que vous jouez dans les maisons où vous vous impatronisez ? Vrais Cameleons, est-il quelque couleur que l'intérêt ne vous fasse prendre ? Bas & rampans chez les grands & les riches, fiers & imposans chez le citoyen d'un étage ou d'une fortune médiocre : ici durs, impatiens, secs & laconiques : là discoureurs sans fin, & briguant l'applaudissement de la galerie, tantôt par l'afféterie du discours ou par le faste du langage, tantôt par les jolis contes & l'anecdote galante.

C'est chez les femmes que brillent surtout vos talens. Que de maneges, non-seulement pour gagner leur confiance, mais encore pour en faire les herauts de votre réputation ! herauts les plus sûrs & les plus utiles, parce qu'ils sont les plus aimables. Avec quel art ne vous voit-on pas dresser vos batteries, pour assujettir à vos intérêts ce sexe trop facile à tromper ? Ici vous amorcez son amour-

(1) Pour & Contre, tom. II.

## 112 CHOIX DES MERCURES

propre par les éloges les plus flatteurs ; là vous maîtrisez son imagination , en appelant à votre gré tantôt la terreur & la crainte , par la peinture des maux affreux ; tantôt la douce espérance , par les promesses de la santé la plus brillante. Il faut vous suivre dans les ruelles , pour avoir encore un spectacle plus amusant. Quel point de vue singulier que celui de votre gravité doctorale , adoucie & fondue pour ainsi dire avec quelques nuances de galanterie ! Qui s'attendroit à vous voir Métaphisiciens d'amour , conteurs de fleurettes , galants en un mot , & peut-être galants dangereux , si les graces n'avoient fait un divorce éternel avec votre profession ?

Qui fait mieux que vous se prêter aux circonstances & se mouler aux génies , aux préjugés , aux caractères différens ? Ici cavaliers & petits-mâîtres , là graves Esculapes : ici hérissés d'aphorismes , d'apophtegmes , de maximes ; là badins , légers , joyeux convives , par fois bouffons , pantomines & comédiens ; ici apôtres exemplaires d'une morale commode & voluptueuse , là partisans du rigorisme & sectateurs de la réforme ; ici Philosophes , Septiques , Esprits forts : là ( *qui le croiroit* ) ? devots , humbles croyans , prôneurs de miracles.

## ET AUTRES JOURNAUX. 113

Non-seulement personne ne trouvera ce portrait ressemblant, lorsqu'il sera question de le comparer sérieusement à quantité d'illustres Médecins qui font autant d'honneur à leur profession par leur sagesse, que par leur doctrine ; mais je doute même que l'Auteur ait eu d'autre vue que de se divertir, en laissant aller son pinceau au hasard , pour composer un tableau burlesque.

---

### LE PHILOSOPHE CHRÉTIEN ,

#### O D E (1).

**Q**U'EST devenu ce tems heureux  
Où je vivois dans l'innocence ;  
Où sans crainte, & sans espérance  
J'étois au comble de mes vœux ?  
Pauvre , mais content & tranquille ,  
Je goûtois dans un sombre asyle  
Des biens inconnus aux mortels ;  
Et jamais ma main importune ,  
Pour fléchir l'aveugle fortune ,  
N'alloit encenser ses autels.

(1) *Nouvelles Littéraires , tom. 7.*

Je regardois d'un œil cynique  
 Et l'orgueil & l'ambition :  
 De vivre exempt de passion  
 Je faisois mon bonheur unique :  
 Je fuyois les Grands & la Cour ,  
 De l'attente ennuyeux séjour ,  
 Théâtre des revers funestes :  
 De ma vertu seule entouré ,  
 Du siècle d'or tant célébré  
 Je goûtois les précieux restes.

Tantôt couché nonchalamment  
 Aux bords d'une onde claire & pure ,  
 Je contemplois de la nature  
 Le simple & pompeux ornement.  
 Le Zéphyr d'une douce haleine  
 Caressoit les fleurs dans la plaine ,  
 Et les fleurs parfumoient les airs ;  
 Les moutons païssoient l'herbe tendre ,  
 Et les oiseaux faisoient entendre  
 L'accord de mille chants divers.

Tantôt me contemplant moi-même ,  
 J'entrois jusqu'au fond de mon cœur ,  
 Je m'efforçois avec ardeur  
 D'y prendre un empire suprême.  
 Tous mes vœux étoient accomplis ,  
 Si , développant ses replis ,

## ET AUTRES JOURNAUX. 115

J'y déracinois les foiblesses ;  
Et si , leur livrant mille assauts ,  
Des lieux où régnoient leurs défauts ,  
Les vertus se rendoient maîtresses.

Souvent mon esprit s'occupoit  
À se fonder , à se connoître ,  
Et ce soin faisoit disparoître  
L'aveugle erreur , qui le trompoit :  
Erreur qui le portoit à croire  
Qu'il pouvoit acquerir la gloire  
De démêler le vrai du faux :  
Mais après une longue étude ,  
Il voyoit que l'incertitude  
Etoit le fruit de ses travaux.

Il aspireroit à l'évidence ,  
Et malgré mille efforts puissans ,  
Trop enveloppé par les sens ,  
Il n'atteignoit qu'à l'apparence.  
Honteux d'un joug qui l'abaissoit ,  
En raisonnant il s'efforçoit  
À voir , à juger par lui-même ;  
Défait de ses guides trompeurs ,  
Il tomboit dans d'autres erreurs ,  
Et bâtissoit un vain système.

Grand Dieu ! s'écrioit-il alors ,  
D'un seul mot tu formas le monde ,



## 116 CHOIX DES MERCURES

Et c'est ta sagesse profonde  
 Qui seule en connoît les ressorts.  
 En vain par de foibles lumieres ,  
 Cherchant à forcer tes barrieres ,  
 L'homme aspire à tout pénétrer :  
 Tout l'abaisse dès qu'il s'élève ,  
 Heureux si sa course s'acheve  
 En se bornant à t'adorer.

Tel qu'un voyageur qui s'égare ,  
 Surpris par une épaisse nuit ,  
 Il cherche le chemin , qui fuit ,  
 Chaque pas qu'il fait l'en sépare :  
 S'obstinant à se retrouver ,  
 Au moment qu'il croit arriver ,  
 Il recommence sa carrière ;  
 Enfin , las d'un si long détour ,  
 Il attend que l'astre du jour  
 Sur lui répande sa lumiere.

Ainsi dans mes vœux indiscrets ;  
 A travers d'une nuit obscure ,  
 Je voulus chercher la nature  
 Au sein de ses profonds secrets.  
 Fatigué d'une course vaine ,  
 Je revins honteux , hors d'haleine ,  
 Détrompé d'un espoir flatteur ;  
 Et plus sage , je sus attendre

## ET AUTRES JOURNAUX. 117

Que mon esprit pût tout comprendre ,  
En voyant tout dans son auteur ,

Soumis à la Toute-puissance ,  
Je goûtois un repos charmant ,  
Et je dormois tranquillement  
Dans le sein de la Providence.  
Là , je méprisois les grandeurs ,  
La gloire , les biens , les honneurs ,  
Viles sources de nos faiblesses :  
Nul desir n'osoit m'obséder ;  
Et mon cœur , sans rien posséder ,  
Possédoit toutes les richesses.

Hélas , de quels maux est suivi  
Ce bonheur pur & sans alarmes !  
En me fascinant par ses charmes  
L'ambition me l'a ravi.  
Trop heureux encor de me dire ,  
Et de sentir que son empire  
Est un joug indigne de moi.  
Sauve mon cœur des précipices ,  
Grand Dieu , qui faisois ses délices ,  
Il n'en veut plus trouver qu'en toi ,



*LETTRE adressée au Prince de Galles ,  
par l'ombre d'Ernest Auguste de Brunf-  
svick ; traduite de l'Anglois (1).*

O PRINCE , les heureuses dispositions que vous faites paroître , la solidité que leur assure la fermeté de votre caractère , la perfection qu'elles doivent attendre de vos lumières naturelles & de celles que l'Histoire vous a données , en vous faisant voir les avantages de la vertu & les dangers auxquels le vice nous expose ; la triste expérience que vous faites tous les jours qu'il est bien plus difficile de gouverner un peuple corrompu qu'un peuple vertueux , & que rien n'égale l'influence que les mœurs des grands ont sur celles de leurs inférieurs : toutes ces choses , dis-je , me persuadent qu'en continuant de suivre les sentiers de la justice , vous obtiendrez un regne aussi glorieux & aussi heureux que je vous le desire.

Toutefois , lorsque je considère la quantité de malhonnêtes gens dont vous êtes entouré , & la peine qu'ils se donneront pour découvrir le côté par où vous pour-

(1) Choix Littéraire , tom. 12.

rez leur donner prise , & par laquelle de vos passions il leur sera plus facile de vous gouverner ; le charme que doit avoir pour vous cette espece d'hommes qui approuvera toujours ce qui vous plaira le plus ; l'impression bien différente que fera sur votre ame celui qui ne consultera que votre intérêt & celui qui ne consultera que le sien , le premier s'opposant nécessairement à vos desirs , & le second ne manquant jamais de les seconder ; la séduction des plaisirs dont si peu de gens auront le courage de vous détourner , & où tant d'autres s'empresseront de vous inviter ; la crainte que l'on aura de vous dire la vérité , tandis que mille bouches ne seront ouvertes que pour vous flatter & vous tromper ; les années que vous avez encore à passer avant que l'on vous juge capable de vous conduire par vous-même , & que vous ayez les lumières que donne l'expérience ; tout cela , lorsque j'y pense , décourage mon espoir , & ne me présente que des objets de crainte.

Ecoutez donc , tandis que vous êtes encore accessible à la vérité , ce que l'on peut vous dire de plus important pour vous.

L'état de souverain n'est rien moins que tranquille & assuré , & vous n'avez pas

besoin , pour vous en instruire , de consulter d'autre histoire que celle de votre pays : un Monarque n'a pas toujours ses soldats près de sa personne , & , quand cela seroit , leur défense deviendroit inutile ; peut-être même auroit-il besoin d'être défendu contr'eux. La seule garde qui ne le trompera jamais , c'est l'amour de ses sujets ; tant qu'il en fera certain , il n'aura pas besoin de satellites , & , s'il la perd , il n'en aura jamais assez.

Le bonheur dont vous jouirez dans votre gouvernement , vous ne pourrez l'obtenir que par celui que vous ferez goûter à votre peuple ; les plaintes lorsqu'elles sont générales , ne sont jamais sans fondement ; elles ne peuvent être longtemps sans parvenir à vos oreilles , & , si vous n'en détruisez la cause , il faut vous attendre à en ressentir les effets : quelque pouvoir que vous ayez , vous ne pouvez empêcher qu'elles ne vous nuisent en mille occasions.

De jeunes gens pourront vous dire que *vous ne devez point craindre de troubles tandis que vous ne prendrez point le bien de vos sujets , & que vous ne gênez pas leur conscience.* Cela seroit vrai , si tous ceux que vous gouvernez avoient des biens & des consciences ; mais il y en a beaucoup  
qui

qui n'ont ni l'un ni l'autre. Votre véritable intérêt est donc de diminuer le nombre de ceux-ci pour augmenter celui des autres ; l'indigent sera toujours mutin & le débauché mal honnête homme. Il vous est aussi important de regler les mœurs de votre peuple que de pourvoir à sa subsistance ; vous n'y réussirez qu'autant que vous excitez l'industrie , celle de vos sujets sera toujours en proportion des récompenses qu'on leur donnera , & ce sera le commerce qui la fera naître parmi le plus grand nombre d'entr'eux. Or l'étendue du commerce dans un Etat dépend du rôle qu'il joue parmi les autres Etats , & de la faveur que ceux-ci lui accordent , soit par crainte , soit par attachement. Quelle doit donc être la sagesse de vos Ministres , & quelles précautions ne devez-vous pas apporter dans le choix que vous en ferez , puisque vous n'êtes pas seulement obligé de pourvoir au bonheur d'un si grand nombre d'hommes dans l'intérieur de votre royaume , mais qu'il vous faut encore former des liaisons avec tant d'états remués tous par des intérêts différens ! Ceux que dans votre jeunesse vous prendrez pour vos compagnons , sont les derniers que vous devez prendre pour vos conseillers. Recevez les avis des gens

que l'expérience a mis en droit d'en donner. Les hommes doués des qualités les plus aimables sont susceptibles des plus dangereuses erreurs, jusqu'à ce que, par des observations réitérées, ils aient formé leur jugement, & que, par un long usage du monde, ils aient appris à le connoître. Telles sont les choses qui méritent votre attention, si vous ne voulez pas être un Prince malheureux. Elles s'étendent bien plus loin, si vous voulez être un grand Prince.

La force d'un souverain vient de celle de son royaume; & un Etat est d'autant plus foible que ses membres sont plus divisés entr'eux. Occupés à se supplanter l'un l'autre, ils négligent l'ennemi commun, & lui laissent prendre des avantages qu'ensuite ils veulent inutilement recouvrer. L'esprit de patriotisme & l'esprit de parti ne peuvent s'allier ensemble. Le soin d'éteindre ce dernier doit être votre principale occupation. Soyez le pere commun, & le protecteur du mérite, quelque part qu'il se trouve. Si votre faveur s'étend sur tous ceux qui en sont dignes, ceux là seront vos amis que vous desirerez d'avoir pour tels. Lorsque l'intégrité & la capacité seront une recommandation sûre auprès de vous, vous aurez pour appui les plus

**ET AUTRES JOURNAUX.** 123  
éclairés & les meilleurs de vos sujets, & vous ne rencontrerez ni obstacles ni oppositions; le seul zèle que vous deviez encourager est celui du bien public.

Il peut se faire qu'il y ait une faction pour vous comme une contre vous. Ceux qui obéiront aveuglément à vos volontés sont aussi factieux que ceux qui s'y opposeront toujours, & ce seront les plus dangereux, puisqu'ils vous entraîneront dans les plus fausses démarches par leur déférence pour vos caprices, & par cette flatterie pernicieuse qui vous engage à soumettre à vos passions votre devoir & vos intérêts.

Ne croyez pas qu'il suffise que les loix de votre pays soient la règle de votre gouvernement; il faut encore qu'elles soient celle de votre vie. On ne vous a proposé que comme un foible degré de vertu de vous conformer à ce que les loix nous prescrivent. Allez tant qu'il vous plaira au-delà de ce qu'elles ordonnent; mais ne restez pas en-deçà. Ce que votre conduite autoriserait, en vain le défendroient-elles. Commencez par leur obéir; & voyez ensuite si les autres leur obéissent; si vous voulez conserver votre autorité, ne souffrez pas qu'elles perdent leur force.

**La santé & le courage de votre peuple**  
Fij



## 124 CHOIX DES MERCURES

viennent de la liberté dont il jouit ; conservez cette liberté , mais ne souffrez pas qu'elle dégénere en licence ; que chacun soit aussi attaché à ses obligations qu'à ses privilèges , aussi occupé de ce qu'il doit d'obéissance que des droits dont il peut se prévaloir. Un gouvernement trop absolu peut être dangereux ; mais il n'est point d'Etat qui puisse fleurir sous un gouvernement trop foible.

Une nation n'est pas plus puissante par le nombre du peuple que par l'ordre qui y régne. Or cet ordre ne peut venir que de la subordination , & l'on ne sauroit apporter trop de soin pour la maintenir dans toute son étendue. Les Magistrats sont les substitués du souverain ; ils remplissent ses devoirs & assurent à ses sujets cette paix, l'objet de leurs desirs & le motif des hommages qu'ils lui rendent ; il faut donc qu'ils soient respectés , si l'on veut qu'ils remplissent dignement la place qu'ils occupent. De même que la beauté d'un bâtiment consiste dans l'accord & la symmétrie des parties qui le composent , de même une multitude d'hommes ne tient sa force & sa beauté que de la distinction & de la gradation des rangs. Faites que chacun connaisse son état , se fasse respecter , & sache également ce qu'il doit & ce qui lui est dû,

Rien n'est plus contraire aux progrès d'un Etat que cet esprit qui tend à tout égaliser, & à confondre tous les rangs.

En encourageant les Lettres, vous fournissez une innocente occupation à des esprits qui ont besoin d'aliment, & qui pourroient être dangereux s'ils ne s'exerçoient sur des objets indifférens ; vous ouvrez un libre carrière à routes sortes de recherches, dont une grande partie ne sera pas d'une médiocre utilité au commerce de votre nation ; vous vous mettez aussi en garde contre deux dangereux ennemis du repos public, l'*hypocrisie* & l'*enthousiasme*. Ces emplois, qui occupent un si grand nombre de vos sujets, peuvent être remplis par les gens les plus capables de procurer la tranquillité publique, & qui étant intéressés à la conserver, employeront toutes leurs lumieres à cet objet ; vous vous attacherez ceux qui sont le plus en état de vous exposer la vérité dans tout son jour, & de vous montrer le mensonge & la calomnie dans leur aspect le plus odieux. La noble émulation que vous exciterez vous portera vous-même aux plus grandes actions ; vous en recevrez le prix dans de justes éloges ; & votre réputation s'étendant au loin pendant votre vie, passera ensuite jusqu'à la postérité.

## 116 CHOIX DES MERCURES

Si, vos voisins entretenant toujours des armées sur pied, vous ne pouvez vous dispenser d'en avoir ; faites en sorte qu'elles ne nuisent pas plus à votre pays qu'à vos ennemis, & qu'en protégeant la vie de vos sujets, elles n'en corrompent pas les mœurs. Plus vous leur ferez observer une exacte discipline, plus il vous sera aisé de les réconcilier avec le peuple, & mieux vous en ferez servi.

Quant aux Ecclésiastiques, ils seront toujours tels que vous voudrez qu'ils soient.

Il est moralement impossible qu'ils soient vicieux & ignorans, si vous ne dispensez les grâces dont vous disposez qu'à ceux qui sont vertueux & instruits ; de même qu'il est difficile que le plus grand nombre d'entr'eux soient exacts à leur devoir, s'ils n'en attendent aucune récompense. Je crois n'avoir pas besoin de vous dire combien leurs compatriotes se ressentent de leurs déréglement.

Il n'est certainement pas de meilleur soutien pour le trône d'Angleterre que l'influence de ces principes qui y ont placé votre famille. Tant que vos compatriotes seront attachés à la religion Protestante, ils ne pourront manquer de l'être à un Prince Protestant. Mais que ne devoit-il pas craindre de l'indifférence qu'on auroit pour elle ?

Ayez toujours présent que , quelques braves que soient vos foldats , quelques habiles que soient vos Ministres , ils ne suffiront pas pour vous rendre un grand Prince. Un Roi ne peut être grand que par ses vertus personnelles, par son propre mérite. Ce qui fait un honnête homme ne fait pas un bon Prince : mais tout ce qui est au désavantage de l'homme deshonne le Monarque.

Plus un vice sera excusable , plus vous mériterez d'éloges en l'évitant ; ce qui pourra passer pour une faute ordinaire , vous fera perdre la louange que vous aura acquise une vertu distinguée. Vous ne pouvez ignorer le crime sans le permettre. Vos mœurs seront connues de tout le monde , & elles seront aussi généralement imitées qu'elles seront généralement observées ; mais cette imitation roulera plus particulièrement sur les choses les plus aisées à suivre , & qui par conséquent seront le moins à votre honneur. Plus vous vous ferez aimer en vous rendant populaire , plus les fautes que vous commettrez tireront à conséquence ; car si vous ne parvenez pas à les justifier aux yeux du public , du moins le rendez-vous moins scrupuleux à en commettre de pareilles ; & le père du peuple peut-il soutenir cette idée,

F iv

## 128 CHOIX DES MERCURES

que , dans quelques occasions , il en a été le corrupteur ? Un seul vice que votre exemple aura autorisé jettera sur vous une tache qui ne pourra être effacée par tous les avantages dont on jouira pendant votre regne.

Si vous voulez qu'on vous loue d'aimer la regle , commencez par la mettre dans vos desirs , dans vos passions. Vous aurez plus de gloire à les vaincre qu'à triompher de l'ennemi le plus formidable.

Quel renom n'obtiendrez vous pas , lorsque , placé au faite de la grandeur , vos yeux ne seront pas éblouis de votre élévation ; lorsque vous ne recevrez point d'hommages que vous n'ayez cherché à mériter ; que la sincérité dans les conseils sera préférée à la complaisance ; que vous n'aurez rien plus en horreur que la flatterie , si ce n'est la vile créature dont elle se sert pour vous corrompre ; enfin , lorsque vous verrez , sans y céder , tous les plaisirs ; que vous les connoîtrez , que vous les mépriserez , renonçant ainsi au loisir pour le procurer à votre peuple , ne vous considérant comme son Prince que pour être son modele , & vous distinguant plus par vos vertus que par votre rang ?

Consacrez votre regne & votre vie à ces objets : c'est-là que vous devez chercher la

véritable grandeur , & c'est d'eux que vous devez attendre le plus grand bonheur dont la vie & le trône soient susceptibles.

Pénétré de l'idée que vous partagez toutes les foiblesses de ceux qui fléchissent le genou devant vous, regardez cette action plutôt comme un reproche que comme un manque de respect. Quel est le Souverain qui, avec une façon de penser élevée, peut se contenter de ne devoir qu'à sa naissance le rang qu'il occupe ? Le pouvoir en lui-même ne doit avoir aucun prix à vos yeux ; il nous donne le moyen de mettre au jour le plus grand mérite ; mais il n'en a point par lui-même. Si vous ne répondez à ce qu'il exige de vous , il ne sert qu'à multiplier vos défauts , à les faire mieux connoître , & à vous rendre pire que vous n'auriez été sans lui.

O Prince ! le souhait le plus heureux que je puisse faire pour vous , c'est que vous ne perdiez jamais de vue votre devoir ; c'est le moyen le plus sûr pour que vos sujets ne s'écartent pas du leur : & quelle satisfaction n'aurez-vous pas, vous & votre peuple , lorsque vous vous disputerez à qui y sera le plus exact ? Quel ennemi aurez-vous alors à craindre ? Ou plutôt qui voudra être votre ennemi ?

Au reste , ne vous figurez pas qu'aucun

F v

## 130 CHOIX DES MERCURES

de vos devoirs vous dispense d'être occupé de votre créateur. Vos premières obligations sont à lui, & c'est de votre exactitude à vous acquitter de celles-là que dépend votre attachement aux autres. Si vous oubliez ses droits sur vous, à quel autre devoir serez-vous fidèle? *La Religion Naturelle reconnoît cette maxime : que le bien général doit être consulté avant tout ; que la nature, notre mere commune, ne nous peut donner un conseil plus salutaire que celui-là, & qui tende plus au bien particulier de chaque individu.*

La révélation parle le même langage. Le fondateur de la Religion Chrétienne ne se représente que comme envoyé au monde pour le sauver, & il a voulu que ce fût à la charité & à l'amour de son semblable que l'on reconnût ses véritables disciples.

Voilà ce qui caractérise la vraie Religion ; il est certain qu'elle ne peut être que ce qui rend le genre humain meilleur qu'il n'eût été, & ce qui conduit au plus grand bien. Envisagée sous ce point de vue, le seul sous lequel la raison & l'Ecriture me le fassent voir, elle vous doit être recommandée par-dessus toutes les choses qui méritent votre application, & cette application doit avoir pour objet de la respecter, & de la faire respecter par les autres.

## ET AUTRES JOURNAUX. 131

Agissez par ce principe , & vous acquerez le véritable mérite ; étudiez-en l'influence , & tout retentira bientôt du bonheur qui accompagne votre gouvernement. La tranquillité de votre regne vous donnera le loisir de former de grands projets ; l'affection de votre peuple vous encouragera à en tenter l'exécution , & sa fidélité vous répondra du succès.

---

### *LA Redondille d'Orphée (1).*

**L**A Redondille d'Orphée a souvent été traduite ou imitée de l'Espagnol de Quevedo. Il y en a déjà une traduction dans le soixante-deuxième volume de ce Recueil , page 124. En voici une autre toute différente.

Le Public est bien habile ;  
Tâchons d'en faire un ami :  
Mais non , c'est chose inutile ,  
On ne peut compter sur lui.  
Quelque moyen que l'on prenne  
Pour le rendre satisfait ,  
On y perd toujours sa peine ;  
Voici qui prouve ce fait.

(1) *Mercur de France* , août 1741.

F vj



Dans un champ près du Riphée ,  
 Caché sous l'herbe & les fleurs ,  
 Un serpent rend veuf Orphée ,  
 Qui remplit tout de clameurs.  
 Des pleurs qu'on lui voit répandre  
 Chacun veut dire son mot :  
 Ceux-ci disent , qu'il est tendre !  
 Ceux-là disent , qu'il est sot :

Pour ravoir son Euridice  
 Aux Enfers il descendit ;  
 Son chant y trouva propice  
 Pluton , qui la lui rendit.  
 Les Morts la lui voyant prendre  
 Pour la conduire ici haut ,  
 Dirent d'abord , qu'il est tendre !  
 Et puis dirent , qu'il est sot !

Il revenoit avec elle ,  
 Quand Pluton lui parle ainsi :  
 Si tu veux garder ta belle ,  
 Ne la vois que hors d'ici ;  
 Mais il ne put s'en défendre :  
 Il la perdit aussi-tôt.  
 Depuis il ne fait qu'entendre :  
 Qu'il est tendre ! qu'il est sot !



*COMPARAISON entre les travaux de l'esprit & ceux du corps ; traduite de l'Anglois (1).*

CETTE multitude de gens qui soutiennent leur vie par des travaux corporels , & qui mangent leur pain à la sueur de leur visage , donnent souvent à l'inaction le nom de paresse , & ne conçoit pas qu'on puisse être fatigué lorsqu'on a demeuré pendant plusieurs heures dans un fauteuil , à feuilleter de tems en tems un livre , & à faire des réflexions ; qu'arrive-t-il de-là ? qu'ils envient le sort de ces hommes sédentaires , ou qu'ils les méprisent , parce qu'ils leur paroissent jouir des commodités de la vie par une faveur de la fortune , ou en être privés parce qu'ils ne veulent pas s'adonner au travail.

Il est cependant certain que la réflexion est un travail , & que comme le corps est affecté par l'exercice de l'esprit , la fatigue qui naît de l'étude n'est pas moindre que celle qui résulte des travaux de la campagne ou des manufactures.

Mais quoique le travail de l'esprit fati-

(1) *Choix Littéraire* , tom. 12.

## 134 CHOIX DES MERCURES

gue autant que celui du corps , il ne procure pas les mêmes avantages. L'exercice du corps donne la santé , la vigueur , la gaieté , un bon appetit , & un sommeil profond ; mais des travaux sédentaires résultent des dérangemens dans la santé qui attristent la vie & l'abrégent , troublent le repos , font naître le dégoût & produisent une langueur continuelle & un mal-aise dont on ne peut souvent découvrir la cause.

On ne remarque pas qu'une incapacité naturelle à réussir dans des opérations qui ne demandent que la main , procède du manque d'inclination ; si à cet égard on ne peut pas dissiper entièrement la répugnance , on peut au moins la surmonter , & alors l'ouvrier continue son travail avec autant de dextérité & d'exactitude que s'il n'avoit fait aucun effort sur lui-même pour l'entreprendre : mais à l'égard des productions de l'imagination & de l'esprit , la simple détermination de la volonté ne suffit pas ; il doit y avoir une disposition de l'ame , que l'homme ne peut donner ; sans cela on ne met au jour que des ouvrages qui ressemblent à ces plantes dont la production forcée est due à l'industrie & non à la vigueur de la nature.

Il arrive même que la disposition de l'ame n'assure pas toujours le succès, quoique lorsqu'elle manque, l'application soit toujours inutile; car l'écrivain qui le matin s'étoit senti échauffé sur son sujet, & dont les idées avoient été abondantes, trouve souvent le soir que ce qui avoit plu à son imagination offense son jugement, qu'il a perdu le jour à s'exercer sur un songe agréable, qu'il a réuni une multitude de figures brillantes qui ne peuvent pas subsister ensemble.

C'est ainsi que l'esprit est souvent condamné à passer son tems, ce tems qui ne revient plus; à entreprendre des choses qu'il ne peut effectuer, ou à amasser des matériaux qu'il voit peu de tems après être entièrement inutiles; au lieu que l'artiste & le laboureur savent que l'ouvrage qu'ils entreprennent réussira proportionnellement au tems & aux soins qu'ils y auront employés.

- Je remarque de plus que les récompenses des travaux de l'esprit ne sont pas aussi sûres que celles des travaux du corps; l'artiste reçoit une certaine somme pour l'ouvrage qu'il a fait chaque jour; mais souvent l'esprit ne retire aucun avantage du travail de plusieurs mois, soit parce que la ville n'est pas disposée à juger de

son mérite, soit parce qu'il n'a pas consulté le goût du public.

On a dit très-souvent, que ce n'est pas sur la grandeur des revenus d'un homme, mais sur la proportion qu'ils ont avec ses dépenses, qu'il faut juger de sa richesse ou de sa pauvreté, & que ce n'est pas tant la manière dont il vit, que les habitudes qu'il a contractées, qui le rendent heureux ou misérable. Cela étant, le travail de l'esprit, lors même qu'il recevrait des récompenses comme en reçoit le travail du corps, ne procurerait pas autant de moyens de bonheur. Les artisans qui chantent, les laboureurs qui sifflent en travaillant, ne se soucient point des plaisirs intellectuels; s'ils ont en abondance des alimens sains, peu leur importe qu'ils soient servis sans goût & sans élégance; ils ne sont pas moins heureux parce qu'ils ne sont pas régalez avec un respect cérémoniel & une promptitude silencieuse. L'homme d'étude est toujours traité comme étant Gentilhomme par son éducation, l'homme d'esprit comme faisant honneur à une compagnie, quelque élevée qu'elle soit par son rang ou par sa fortune; on leur fait donc jouer souvent des rôles bien différens de ceux qu'ils jouent à l'ordinaire; ils sont admis à des plaisirs

qu'ils ne devoient pas se flatter de partager ; par-là bien des choses leur deviennent nécessaires , parce qu'on a fait naître chez eux des besoins qu'ils n'auroient point connus dans une classe inférieure.

L'artisan & le laboureur , lorsqu'ils ont reçu leur gain de la journée , & qu'ils se sont procuré de la forte biere & un souper solide , ont à peine un desir qui ne soit satisfait ; tandis que l'homme d'un goût fin & délicat , qui connoît les raffinemens de la vie , est rarement assez Philosophe pour se contenter de ce que lui donnent les récompenses du génie.

Cependant à peine y a-t-il un érat dans la vie qui soit autant l'objet de l'envie que celui d'un Auteur qui a des succès. J'ose assurer que ceux qui ne le voyent qu'en compagnie , ou qui entendent faire des éloges de son mérite , se forment une idee très-fausse de son bonheur. Ils se le représentent comme jouissant sans cesse des triomphes que donne la supériorité du génie , & écoutant avec une indolence voluptueuse le doux concert des louanges qu'on lui prodigue ; mais ils ne savent pas que ces momens de plaisir sont bien courts & en petit nombre ; que la plus grande partie de sa vie se passe en inquiétudes , que les heures s'écoulent sans qu'il s'en

## 138 CHOIX DES MERCURES

apperçoive , & que le jour , semblable à la nuit passée dans le sommeil , n'est pour lui qu'un moment , à cause de l'application entière de l'esprit à l'objet dont il est occupé ; hors des regards des hommes & souvent hors de lui-même , les nécessités seules de la vie lui rappellent qu'il vit ; il s'éveille alors en sursaut comme d'un songe , & il regrette le jour qu'il vient de perdre sans en avoir joui.

*Guillaume Hardman* , ferrurier , eut trois fils , *Thomas* , *Edward* , & *Georges*. *Georges* , qui étoit le cadet , fut mis en apprentissage chez un tailleur ; les deux autres furent envoyés à une école établie par un Seigneur , & de-là à l'*Université*. Le bon *Guillaume Hardman* crut qu'il ne devoit pas négliger de faire étudier ses deux aînés ; *le savoir* , disoit-il , *est un héritage que le démon même ne pourra leur enlever , & quand j'aurai ainsi fait tout ce que je dois faire pour eux , ils feront pour eux-mêmes.*

Comme il ne put pas leur procurer les moyens de gagner leur vie , lorsqu'ils eurent fini leurs études , ils revinrent à Londres. Ils avoient l'un & l'autre acquis des connoissances ; mais *Thomas* étoit un génie , & *Edward* un sot. *Edward* fut fait sous-maître dans une école dont il

tiroit 20 liv. sterl. *Thomas* se distingua bientôt & passa pour *Auteur* ; il donna au public plusieurs bonnes pièces ; mais tantôt le caprice le frustroit des récompenses , tantôt l'envie les lui refusoit. Il passa son tems dans le travail & dans l'indigence ; son esprit étoit sans cesse à la gêne pour arranger des idées & choisir des expressions.

Pendant ce tems-là *Georges* devint maître dans sa profession ; il occupoit constamment dix hommes ; il buvoit sa biere dans des pots d'argent , & se vantoit que dans quelques années il seroit aussi riche que ceux pour qui il faisoit des habits galonnés , & qui se croyoient ses supérieurs. *Edward* envioit l'état de *Georges* , & n'étoit pas sot au point de ne pas boire avec lui. Le savant *Thomas* , l'*Auteur* , le *Génie* , regardoit d'un œil fier & dédaigneux ses deux freres ; il déclaroit qu'il périroit de froid & de faim plutôt que de passer sa vie dans l'obscurité , & d'être oublié après sa mort.





## L'AMOUR NOCHER,

## IDYLLE (1).

**S**UR les bords enchantés qu'arrose le Pénée ,  
Des fideles Bergers retraite fortunée ,  
Thémire & Licidas , brûlant des mêmes feux ,  
Dans le sein du repos couloient des jours heureux.  
Jamais les noirs soupçons , le dégoût , la tristesse ,  
De ces jeunes amans n'altéroient la tendresse ;  
Ils croyoient l'un & l'autre avoir perdu le jour ,  
S'ils le laissoient finir sans se parler d'amour ;  
Ils menaient leurs troupeaux au même pâturage :  
C'est-là que , retirés sous un épais ombrage ,  
Ils se livroient sans crainte à d'innocens plaisirs :  
La nuit étoit trop prompte au gré de leurs desirs ;  
Et pleins du doux espoir de se revoir encore ,  
Leurs vœux hâtoient souvent le retour de l'aurore.  
D'un bonheur trop constant le destin fut jaloux :  
Couple heureux ! les chagrins étoient-ils faits pour  
vous ?

Un jour que le soleil , terminant sa carrière ,  
Peignoit encor les cieux d'une foible lumière ,  
La Bergere , à la fin d'un entretien charmant ,

(1) *Choix Littéraire* , tom. 14.

## ET AUTRES JOURNAUX. 141

S'occupoit à cueillir des fleurs pour son amant ,  
Tandis que le Berger , plein du Dieu qui l'inspire ,  
Grave sur un ormeau quelques vers pour Thémire.

Tout-à-coup l'air s'agite , & le Ciel s'obscurcit ;  
Au plus beau jour succede une profonde nuit ;  
L'Aquilon pluvieux & le fougueux Borée  
Font de leurs sifflemens retentir l'Empirée ;  
Les nuages épais se choquent dans les airs ,  
Et portent dans leur sein la foudre & les éclairs.  
Les troupeaux , effrayés de ce soudain orage ,  
A pas précipités regagnent le village ;  
Et nos Bergers fuyant , la douleur dans les yeux ,  
Par un tendre regard expriment leurs adieux.

A peine du soleil la brillante couriere ,  
Des astres de la nuit effaçoit la lumiere ,  
Licidas vole aux lieux si chers à son amour ;  
Thémire avoit déjà prévenu son retour ,  
Et le cherchant des yeux , sa timide tendresse  
D'un amant trop paisible accusoit la paresse.  
Il arrive , il paroît ; mais quelle est sa douleur !  
Quel obstacle imprévu s'oppose à son bonheur !  
Du lénée en fureur les ondes débordées  
Couvrent de toutes parts les plaines inondées.  
Pour rejoindre Thémire assise à l'autre bord ,  
Il alloit affronter le naufrage & la mort.

L'Amour , touché du sort de ce Berger , qu'il  
aime ,

Inspire à son adresse un heureux stratagème :

Licidas apperçoit sur les flots mutinés

Par l'effort des autans des troncs déracinés

Aborder lentement aux pieds de son amante :

J'accepte le secours que le Ciel me présente ;

Dussé-je au sein des eaux rencontrer le trépas ,

Eloignons-nous des lieux où Thémire n'est pas.

Il dit , & de sa main , par l'Amour animée ,

Une barque légère aussi-tôt est formée ;

Sur un faule creusé par l'hyver & les ans ,

Il brave le courroux & des flots & des vents.

Bientôt s'abandonnant au courant qui l'entraîne ,

Il suit , sans s'alarmer , une route incertaine.

Le Pénée irrité sort du milieu des eaux ,

Et secouant son front couronné de roseaux ,

Qu'ai-je entendu ? dit-il ; un mortel téméraire

De mon onde sans crainte a franchi la barrière ?

Vengeons-nous ; Dieu des vents , fers ma juste  
fureur ,

Répand sur ces climats le désordre & l'horreur.

Les fougueux Aquilons , à ses ordres dociles ,

Accourent aussi-tôt sur ces rives tranquilles :

L'onde écume & bouillonne autour de Licidas ;

Mille gouffres profonds s'entr'ouvrent sous ses pas.

## ET AUTRES JOURNAUX. 143

Il cherche sa Bergere , il la voit , il soupire.....  
A ce spectacle affreux la mourante Thémire ,  
Elevant vers le Ciel ses yeux mouillés de pleurs ,  
O toi , s'écria-t elle , auteur des mes malheurs ,  
Amour , entens les cris d'une jeune maîtresse ;  
Hâte-toi , viens sauver l'objet de ma tendresse ;  
Rens-moi ce cher amant , ou je vais aujourd'hui  
Me lancer dans le fleuve & périr avec lui.

Le Dieu du haut du Ciel entendit sa priere :  
Bientôt , sur un nuage éclatant de lumiere ,  
Il fend l'espace immense , & d'un souris flatteur  
Du Berger téméraire il ranime l'ardeur.  
De l'Amour à l'instant tout ressent la puissance :  
L'Aquilon furieux se tait en sa présence ;  
Il calme d'un regard les flots séditieux ,  
Et le soleil plus pur reparoit dans les cieux.

Berger , reçois le prix de ta flamme constante ,  
Dit-il ; je viens te rendre aux vœux de ton amante ,  
A la barque fragile attachant son carquois ,  
Il fend l'onde étonnée , & lui donne des loix.  
Il forme de son arc une rame légère ;  
Il étend son bandeau , symbole du mystere ,  
Et commande aux Zéphyrs de souffler lentement.  
Thémire impatiente accourt vers son amant ,  
Elle possède enfin l'objet de tant d'alarmes :  
Dans l'excès de sa joie elle verse des larmes ,

## 144 CHOIX DES MERCURES

Qui peindroit leurs transports ? De ce trouble en-  
chanteur

Toi seul pourrois , Amour , retracer la douceur.

« Que l'amant de Thémire , à mes ordres fidele ,

» Lui consacre des jours que j'ai sauvés pour elle ;

» Que Thémire à son tour , pour prix de son ar-

» deur ,

» Par le don de sa foi couronne son bonheur.

Le Dieu fuit à ces mots , & d'une aîle légère

Dans les bois de Paphos va retrouver sa mere.

Thémire & Licidas , animés de ses feux ,

Furent après l'hymen encor plus amoureux.



*L'HOMME*

*L'HOMME indolent ; traduit de l'Anglois (1).*

**I**L n'y a point de tournure d'esprit ni de caractère qui rende un homme moins propre à remplir les devoirs de la Société, que l'indolence. Un homme paresseux est un vrai blanc dans la création : il semble qu'il n'a été créé pour aucune fin , & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune occupation , ni embrasser aucune profession , parce qu'il n'aura jamais l'activité nécessaire pour la suivre. Il ne réussit à rien , parce qu'il ne continue rien. Il fera méchant mari , méchant pere, méchant parent , parce qu'il ne se donnera aucun mouvement pour empêcher sa femme , ses enfans , sa famille de mourir de faim. Il ne sera pas meilleur ami , parce qu'il ne remueroit pas d'ici là quand il s'agiroit de la destruction de l'univers. S'il est né pauvre , il le sera toujours , & finira vraisemblablement ainsi sa vie.

S'il s'embarque dans le Commerce , il fera banqueroute ; s'il a du bien , son Intendant fera une fortune immense , tan-

(2) Choix Littéraire , tom<sup>e</sup> 13.

dis que lui-même mourra en prison où ses dettes l'auront confiné.

Il faut considérer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection ; elle nous a simplement donné la faculté de nous perfectionner ; ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens sont nés tout-à-fait idiots. Si dans son état on n'atteint pas aux talens supérieurs , on peut du moins le remplir décemment ; c'est à quoi l'on parvient par une patience suivie. La persévérance vient à bout de toutes les difficultés , & même de celles qui au premier abord paroissent les plus insurmontables ; & l'on se-roit étonné de voir combien on écarte d'obstacles par l'attention continuelle qu'on donne au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'exemple si répété de *Démosthène* , qui vainquit les obstacles naturels qui s'opposoient à sa réussite dans l'art oratoire. Je me contenterai d'un exemple plus moderne , & qui nous est plus familier. Etant dernièrement à Sadlerswells , je ne pus m'empêcher d'admirer l'activité surprenante de ceux qui s'y donnoient en spectacle , & je réfléchis en même-tems sur les peines incroyables qu'ils avoient dû se donner pour par-

venir à se plier & se tordre le corps d'une maniere si forcée. Je fus encore plus frappé de voir cet ingénieux Artiste, qui après avoir placé deux sonnettes à chaque pied & autant à chaque main, sans compter celles qu'il porte sur la tête, joue différens airs lents & rapides, & les rend avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consiste à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en arriere à propos. Si cet homme avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été aussi profond calculateur que *Jerediah Buxton*, ou peut-être auroit-il été excellent Poëte, au lieu qu'il n'en est aujourd'hui que l'emblème. Si nos belles Dames vouloient absolument l'entreprendre, elles pourroient plier leurs ames, comme Madame Catherine se disloque le corps.

Il n'y a point dans le monde d'animal plus inutile que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentilhomme. Il a du bien; en conséquence il ne veut acquérir aucunes connoissances: il n'a aucune profession, & à cause de cela il ne veut rien faire. Le malheur est, qu'il n'existe point de vertu négative, & que l'oïveté absolue est impraticable. Celui qui

G ij



ne fait point de bien , fera nécessairement du mal ; & si la tête n'est pas garnie de notions utiles , elle deviendra sans contredit un magasin de bagatelles & d'absurdités. Ainsi donc quoiqu'un Gentilhomme ne doive point ouvrir de boutique , ni travailler comme un mercenaire , il ne doit pas moins chercher à employer son tems d'une maniere avantageuse. S'il ne fait point de progrès dans la sagesse , il fera beaucoup de pas vers la folie ; & quiconque ne fait rien parce qu'il n'a rien à faire, deviendra vicieux & pervers , ou tout au moins ridicule & méprisable.

Je ne connois rien qui m'afflige davantage , que de voir un homme qui a le cœur bien placé , & des talens naturels , dont les bonnes qualités sont obscurcies & anéanties par l'indolence. Un tel homme est un tourment perpetuel pour ses amis , tandis qu'il pourroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendrait qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite , & il rampe parmi ceux de la dernière classe. Personne n'est plus généralement plaint , & en même-tems plus universellement évité , que mon ami *Sanssoin* : c'est un bon humain qui n'a jamais fait une bonne action ; c'est un homme d'une intégrité inébranlable , mais sur qui l'on ne peut

pas compter. Avec une excellente tête & un très-bon cœur, il règle sa conduite de la façon la plus absurde, & manque souvent à ses amis : car toutes les fois qu'un homme néglige de se rendre justice à lui-même, il fait certainement tort à ceux avec qui il est lié, & c'est à tort que bien des gens ont dit qu'un paresseux ne faisoit tort qu'à lui-même.

Ce n'est pas considérer la vertu dans son vrai point de vue, que de croire qu'elle consiste dans la pure innocence & dans la privation du mal : il faut de plus exercer ses facultés en faisant du bien. Aussi quand Titus avoit passé un jour sans faire de bien, il s'écrioit douloureusement : *J'ai perdu un jour*. Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux sur notre vie passée, combien de jours ne trouverons-nous pas que nous avons irrévocablement perdus ? & dans quelles bornes étroites cette façon de calculer ne réduiroit-elle pas la plus longue vie ? Si nous comptons nos jours suivant le bon emploi que nous en avons fait, quelle révolution ne verroit-on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes ? Nous verrions un très-petit nombre compter une belle vieillesse à la fleur de leurs ans, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 30 ans.

G iij

## 150 CHOIX DES MERCURES

Conformément à cette idée , je me ref-souviens d'avoir vu l'építaphe d'un homme fort âgé , à qui l'on ne donnoit qu'une vie de quatre ans , parce qu'on ne datoit son existence que du tems où il avoit commencé à se réformer , & à renoncer à ses mauvaises habitudes. La plûpart des inscriptions qui sont sur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuses des morts qui reposent dans ces tombes. Ce ne sont que des notes qui signifient qu'un homme est né tel jour & mort tel autre. Je voudrois que ceux qui ont bien rempli leur vie , fussent encore utiles après leur mort par les leçons de morale & les bonnes instructions qu'ils laisseroient après eux. Il seroit donc à souhaiter que dans chaque Paroisse on destinât quelques arpens à un spacieux cimetiere , où chaque défunt auroit une tombe sur laquelle on marqueroit son âge conformément au bon emploi ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant sa vie. De cette façon une petite pierre quarrée sur laquelle seroit cette inscription , *obiit anno atatis octavo* , seroit un plus magnifique panégyrique que toutes les adulations lapidaires de nos modernes építaphes. Comme il faudroit s'attendre à la partialité des parens qui survivroient , & qui mettroient dans tout

## ET AUTRES JOURNAUX. 151

leur jour les plus brillantes actions des morts, on verroit des inscriptions dans le goût de celles qui suivent.

« Ici sont déposés les restes d'une célèbre beauté âgée de 50 ans, morte dans sa cinquième année. Elle étoit née dans sa dix-huitième année, & fut tuée inopinément par la petite vérole dans sa vingt-troisième année ».

« Ici repose dans un sommeil éternel la partie mortelle du L. B. esprit fort, âgé de 88 ans, mort à la mammelle. Il vint au monde par hasard, l'an..... & fut anéanti dans la première année de son âge ».

« Ici continuent de pourrir les os d'un fameux débauché, embryon qui n'a jamais donné aucun signe de vie; mais à l'âge de vingt-trois il étoit tellement putréfié, qu'il n'a pas pu se garder plus long-tems sur la terre ».

« Ci gît la carcasse d'un bon compagnon qui naquit hydropique dans sa quarantième année. Il languit dans cet état jusqu'au moment où il fallut lui faire la ponction, après quoi il retomba dans le même état, & mourut à l'âge de deux ans, l'an vingt-troisième de sa poration ».

« Ci gît Isaac de Costa, converti du  
G iv

## 152 CHOIX DES MERCURES

» Judaïsme , âgé de 64 ans. Il naquit  
» & fut baptisé dans sa soixante-unième  
» année , & mourut dans la vraie foi ,  
» la troisième année de sa naissance ».

« Ici est déposé le corps du beau Nar-  
» cisse , qui naquit à la Cour l'an. . . .  
» un jour d'anniversaire. Il mourut de  
» douleur à l'âge de deux ans , la Cour  
» prenant le deuil pour un Prince étran-  
» ger ».

« Ici repose de ses travaux le brave  
» Général *B.* qui est mort à l'âge d'en-  
» viron cent ans , plus vieux que Mathu-  
» salem ».

» Ici pourrit *A. B.* mort né , qui mou-  
» rut de frayeur , le 20 Mai 1756 ».



---

---

ARTICLE III.  
PIECES DE LITTÉRATURE.

---

---

*DISSERTATION , savoir si les Médailles  
ont été des monnoies, ou non (1).*

LA question que vous me faites , Monsieur , n'est pas nouvelle : & de tout tems les curieux ont été partagés entr'eux sur ce qu'ils devoient croire des médailles antiques. Les uns les ont regardées comme les monnoies du tems auquel elles ont été frappées : les autres au contraire ont soutenu que c'étoit de ces pieces , que l'on faisoit en de certaines rencontres , & pour des faits particuliers , à-peu-près comme sont les jettons & les médailles parmi nous.

Je n'ai donc garde d'exiger de vous que vous vous en rapportiez à mon jugement. Outre qu'il y auroit de la témérité à moi de m'imaginer que j'ai découvert sur ce sujet quelque chose de nouveau, c'est qu'on a beau disputer , ce sera là toujours une de

(1) Journal de Trévoux , juin 1707.

ces questions problématiques , qu'il est à-propos de traiter de la sorte , & de n'envisager que sur ce pied là.

Néanmoins pour vous satisfaire en quelque façon , & pour vous donner le plaisir d'examiner vous-même cette matiere , je vais vous rapporter fidelement les preuves dont l'on se sert de part & d'autre pour soutenir son opinion. Ce sera le moyen de vous instruire plus parfaitement de ce que vous desirez savoir.

Ceux qui ne peuvent souffrir qu'on prenne les médailles antiques pour des monnoies , s'appuient principalement sur huit raisons. Les voici en peu de mots.

*Premiere preuve.*

Jamais Prince n'a permis dans ses Etats que l'on mît sur les monnoies frappées par son ordre & pour faciliter le commerce parmi ses sujets , d'autre figure que la sienne. C'est une marque de souveraineté , qu'il ne communique ni à sa femme , ni à ses enfans , ni aux Princes de son sang , ni à des particuliers , quels qu'ils puissent être , & quelques services qu'ils aient rendus à l'Etat. Du moins de nos jours voyons-nous dans toute l'Europe cette regle observée généralement & à la rigueur , quoiqu'ils

permettent sans peine aux uns & aux autres d'avoir des jettons & des médailles à leur gré. Or nous n'ignorons pas que dans nos médailles antiques nous en avons de frappées non-seulement à l'honneur & avec la figure des Impératrices, des jeunes Césars, mais même d'un Agrippa, d'une Antonia, d'une Marciana, d'une Matidia, & d'une infinité d'autres; c'est-à-dire, d'un gendre & d'une niece d'Auguste, de la sœur & de la niece de Trajan. Les médailles ne furent donc jamais des monnoies.

*Deuxieme preuve.*

Il y a une différence extrême entre les inscriptions qui sont sur les monnoies & celles qui sont sur les jettons & sur les médailles. Sur les monnoies tout est simple, uni, point de surnoms, point de titres inutiles. Le nom du Prince y est seul, & au nominatif. Que cherche-t-on, sinon de faire connoître que la figure qu'on y voit gravée est la figure du Prince, qui a mis le prix aux monnoies, & à qui l'on doit obéir? L'inscription des jettons & des médailles n'a rien de cette simplicité; & l'on n'en est point surpris. Il s'agit d'un éloge que l'on y fait, & qui dépend du génie & de la volonté de celui qui en est l'inven-



## 156 CHOIX DES MERCURES

teur. Aussi voyons-nous de nos jours, que la légende de nos jettons & de nos médailles est de ce genre ; que tantôt on s'exprime par un accusatif ou par un datif, tantôt par un nominatif. Mais de quelque cas que l'on se serve, ce sont pour l'ordinaire des titres, des termes propres à marquer quelque grande action, ou quelque qualité personnelle. Et l'un & l'autre est inconnu dans les monnoies. Or rien de plus commun dans les médailles antiques que cette multitude infinie de surnoms IMPeratori CAESari NERVAE TRIANO AVGusto GERmanico DACico Pontifici Maximo TRibunitia Potestate COS consuli Patri Patriæ IMPerator Cæsar Titus. AELius HADRIanus ANTONINVS AVGustus PIVS Pater Patriæ PROBVS INVICTus Pius Felix AVGustus. Domino Nostro MAXIMIANO BEATISSIMO ; & dans un autre, FELICISSIMO SENI AVGusto, ΘΕΟΦΙΛΕ AVGOVSTE SY. ΝΙΚΑΣ. *tu vincis*. Preuve que les médailles n'étoient point autrefois des monnoies.

### *Troisième preuve.*

Un Etranger, qui fait notre langue, lit dans l'exergue de quelques-uns de nos jettons : *pour l'Extraordinaire des guerres.*

# ET AUTRES JOURNAUX. 157

Alors , sans le secours de qui que ce soit , il conclut que c'est un Corps qui , par reconnaissance , ou par tout autre motif que vous voudrez ; a fait frapper ce jetton à l'honneur du Roi ; & que le Roi non-seulement ne se sert point de cette sorte de pieces pour être une monnoie courante dans son royaume , mais même qu'il n'y a nulle part , & qu'il n'a point donné ses ordres pour les fabriquer. Pourquoi ne pas raisonner de même ? Parmi nos médailles nous en avons sur lesquelles des Corps entiers , de certaines Sociétés ont mis leur nom ; ils nous disent qu'ils les ont fait faire : il n'y a point d'ambiguité dans leurs expressions. NERONI CLAVDIO DRVSO GERManico Consuli DESIGNato) (EQVESTER ORDO PRINCIPII IVVENTutis COMMODO CAESari AVGuſti FILIO GERManico SAR-Matico) (EQVESTER ORDO PRINCIPII IVVENTutis IMP. CAESar PVBLius LICINIus GALLIENVs Pius Felix AVGVſtus) (COHORTium PRAEFecti PRINCIPII SVO. GALLIENVM AVGVſtum Populus Romanus) (OB CONSERVATIONEM SALVTIS. Disons donc que ce sont des Médailles , & non pas des monnoies.

*Quatrieme preuve.*

Où trouvera-t-on dans le monde des monnoies ironiques, satyriques, pleines de plaintes & d'invectives contre la conduite des Souverains? Nul auteur n'en a encore cité aucune de ce caractère : au lieu que dans nos cabinets il y a plus d'un jetton & plus d'une médaille injurieuse aux têtes couronnées & à leurs Ministres. Or dans les suites des médailles antiques, combien en est-il qui semblent n'être faites que pour insulter à de certains Empereurs, & les décrier dans la postérité! Par exemple, une tête de Néron sans légende, & au

revers  $\begin{array}{c} \text{BC} | \text{RS} \\ \hline \text{TG} | \text{FB} \end{array}$ . Une tête de Marc Aurele,

avec ces mots FAVSTINA AVGVSTA, & pour revers une couronne, au milieu de laquelle sont en cinq lignes vingt-deux lettres initiales RPIM. MEON. IPMISA. ON LEMI. SO. Enfin une tête de Galien, GALLIENAE AVGVSTAE) (un char tiré par deux chevaux & conduit par la victoire VBIQUE PAX. C'est-à-dire, qu'on donne des avis à Néron, s'il veut régner plus long-tems; qu'on se moque de Marc Aurele de ce qu'il se laissoit gouverner par Faustine sa femme; & que par

ET AUTRES JOURNAUX. 159  
une fine ironie, on représente l'affreuse situation où étoit sous Galien l'Empire Romain, qui non seulement étoit déchu de sa première grandeur, par la perte de plusieurs provinces, mais qui étoit déchiré de tous côtés par des guerres civiles. Par conséquent nos médailles ne peuvent pas être regardées comme de simples monnoies.

*Cinquieme preuve.*

Les fameuses lettres initiales CONOB. COMOB. CORNOB. CORMOB. que l'on voit si souvent dans l'exergue des médailles d'or & d'argent du bas empire, sont inexplicables à ceux qui veulent que les médailles soient les monnoies des anciens Romains. Les plus habiles Médaillistes ont tenté de les interpréter, & de leur donner un sens. L'on peut dire qu'ils y ont échoué, & qu'il n'y a personne qui ne voie la fausseté de leurs conjectures. Difficulté qui est levée, sitôt que l'on suppose que les médailles étoient des présens ou des tributs que des Villes ou que différentes Communautés offroient en de certains tems aux Empereurs, à-peu-près semblables à ceux que la Maison de Ville de Paris, que les Trésoriers de l'Extraordinaire des guerres & autres portent au Roi au

## 160 CHOIX DES MERCURES

commencement de chaque année. Donc cette opinion est à préférer à celle des Antiquaires, qui reconnoissent pour monnoie toutes les médailles antiques que nous avons dans nos cabinets.

### *Sixieme preuve.*

C'est un principe reçu généralement parmi les curieux, qu'il n'y a pas deux médailles entierement semblables. Elles ont beau avoir la même inscription, le même type, le même revers, il est aisé de juger par la disposition des lettres, ou par quelque autre chose, qu'elles ont été fabriquées sur différens moules, & que ce n'est ni le même coin, ni la même fabrique. Outre cela, quelle variété prodigieuse dans les revers ! Divinités, temples, sacrifices, colonnes, édifices, bûchers, triomphes, animaux, fleurs, tout y est employé, & en fait la beauté & l'ornement. Il n'est donc pas probable que ces médailles aient été des monnoies. Autrement il auroit fallu multiplier à l'infini les Hôtels des monnoies & les Ouvriers, pour pouvoir fournir à tout l'Empire Romain les monnoies nécessaires au commerce. Les Romains étoient trop sages pour faire à si grands frais & avec tant de peines ce qui dépen-

ET AUTRES JOURNAUX. 161  
doit d'eux d'exécuter commodément &  
presque sans dépense , à savoir en imprimant du même coin toutes les monnoies.

*Septieme preuve.*

Nous jugeons des anciens par nous-mêmes , sur-tout en fait des monnoies ; & nous voulons que ce qui s'observe dans toute l'Europe depuis plusieurs siècles , ait été en usage chez les Romains. Or nos monnoies sont assurément sous le même Roi , au même titre , du même poids , de la même forme. Ce que nous ne pouvons pas dire des médailles antiques ; puisque l'on trouve des médailles du même Empereur qui ont plus ou moins d'alliage , qui sont de différente épaisseur , & qui pèsent bien moins les unes que les autres. D'où il s'ensuit que les médailles n'ont point été des monnoies.

*Huitieme preuve.*

Si nos médailles antiques étoient la monnoie qui avoit cours parmi les Romains , sans doute qu'il a dû s'en fabriquer à Rome plus que dans aucune Ville de l'Empire Romain. Rome étoit la Ville capitale , le nombre de ses habitans étoit

infini, le commerce y fleurissoit, tout aboutissoit là. C'étoit une nécessité que la monnoie y fût plus commune qu'autre part, & plus à portée d'y être mise dans le commerce. Cependant le contraire paroît visiblement, du moins par les médailles des siècles, qui ont eu la coutume de marquer le nom de la Ville où les médailles étoient fabriquées. Car on est encore à trouver une médaille qui porte le nom de Rome, comme celui du lieu de sa fabrication ; pendant que mille médailles ont de la sorte le nom de Lyon, d'Arles, de Treves, de Sissek, de Ravenne, d'Osca, de Bilbilis, & de cent autres Villes. D'où l'on conclut que nos médailles antiques n'ont point servi autrefois de monnoies.

Vous trouverez peut-être d'autres preuves que celles-ci dans les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Mais ou elles reviennent à celles que j'ai rapportées, ou elles sont si foibles, qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête. Ainsi venons au sentiment des Antiquaires, qui soutiennent que nos médailles sont les monnoies des anciens Romains ; & voyons sur quoi ils se fondent.

*Première preuve.*

Il est indubitable que les Romains ont

eu des monnoies qui leur étoient propres & particulieres. La quantité a dû en être infinie, vu l'étendue de l'Empire Romain, & le nombre des peuples qui lui étoient soumis. Où sont-elles ces monnoies, si l'on soutient que ce ne sont point les médailles que nous conservons dans nos cabinets ? Tout a-t-il été fondu si généralement qu'on ne puisse pas en montrer une seule, pendant que dans toute l'Europe on voit des amas considérables de médailles, dont la multitude étoit fort inférieure à celle des monnoies ? Cela paroît incroyable, & est une forte preuve que nous n'avons que des monnoies des Romains, & que nous sommes même en droit de douter qu'il y ait eu tant de ces pieces distinguées des monnoies, & qui auroient dû être à Rome & dans l'Empire ce que nos jettons & nos médailles sont parmi nous.

### *Deuxieme preuve.*

L'Ecriture nous marque positivement deux choses. Premièrement, que la figure des Empereurs étoit gravée sur les monnoies Romaines. *Cujus imago hæc & superscriptio ? Dicunt ei : Cæsaris.* En second lieu, que cette monnoie de l'Empereur Romain qu'on présenta à Jesus-Christ



## 164. CHOIX DES MERCURES

étoit un denier d'argent, *obtulerunt ei denarium* ; c'est-à-dire , du poids d'un gros, conformément à la Loi Cornelia , & tel que sont les médailles consulaires qui ont cette marque X. Or nous trouvons cette figure & ce poids dans nos médailles d'argent pures & non altérées. Quoi de plus convaincant que nos médailles d'argent , & par conséquent toutes les autres médailles , de quelque métal qu'elles soient , étoient la monnoie des Romains ?

### *Troisième preuve.*

Tous les Antiquaires conviennent que les médailles consulaires étoient effectivement des monnoies. Il seroit difficile d'en douter. Le prix & la valeur sont marqués sur chaque piece ; X. sur le denier ; V. sur le quinaire ou victoriat , & ainsi des autres. Or les premières médailles impériales sont au même titre , de la même grandeur, de la même fabrique ; en un mot , presque semblables en tout , aux choses près qu'elles représentent : d'où il s'ensuit qu'on doit les mettre toutes sur le même pied, & les regarder également comme des monnoies.

*Quatrieme preuve.*

Nous avons des médailles d'Auguste dont le revers porte le nom, le nombre & les fonctions des Monétaires de son tems. M. LVRIVS. AGRIPPA. III. VIR. A. A. A. F. F. S. C. M. MAECILIVS, TVLLVS. III. VIR. A. A. A. F. F. S. C. M. SALVIVS. OTHO. III. VIR. A. A. A. F. F. S. C. Car ces lettres A. A. A. F. F. ont toujours été entendues de la sorte, *Auro, Argento, Aere, stando, feriundo*. Dans la suite des tems rien de plus commun dans les médailles des Empereurs, que trois figures debout, tenant chacune à la main une balance, & pour légende MONETA AVG. C'est-à-dire, trois figures qui marquoient qu'elles fabriquoient l'or, l'argent & le cuivre. Dans les siècles postérieurs on ne parle que de MONETA SACRA AVGGustorum ET CAESSarum N Nostrorum. Or quelle apparence que dans nos médailles on fit si souvent mention des Monétaires, de la Cour des Monnoies, du soin que l'on prend que les monnoies ne soient point altérées, si nos médailles n'avoient pas été autrefois des monnoies? Cela seroit hors d'œuvre sur toute autre piece, ou du moins cela n'y seroit pas si commun & si familier.

*Cinquieme preuve.*

Plus on examine les médailles , & plus on est surpris & charmé d'y voir par-tout de l'exactitude , du dessein , de la beauté , de la grandeur. En effet , quoiqu'il y en ait au-delà de ce que l'on peut se figurer, cependant il n'y paroît rien de négligé, rien qui soit contre les mœurs , rien d'indécent , rien de faux , rien de satyrique. Quelle plus forte preuve peut-on désirer , pour se convaincre que les médailles étoient des monnoies ? Car sûrement il n'y a que pour les monnoies que l'on prend ses soins dans un royaume , & pour qui on établisse des Juges , qui en répondent. Le reste n'est point autorisé : on n'en est point garant au public. Aussi que ne paroît-il pas tous les jours sur toutes les autres sortes de pieces de contraire au bon sens , à la vérité , & particulièrement au sérieux , si nécessaire quand il s'agit de mettre une chose entre les mains de tout un peuple ?

*Sixieme preuve.*

Deux choses sont incontestables en fait de médailles : à savoir qu'il y a quelques Empereurs dont les médailles ne sont pas

aussi communes qu'elles le devroient être, vu la longueur de leur regne; en second lieu, qu'il y a des Empereurs dont les médailles sont très-rares en un métal, & très-communes en un autre. Tibere, par exemple, ne se trouve qu'avec peine en grand bronze, & il y en a quantité en argent. Didius Julianus au contraire ne coûte pas extrêmement en grand bronze, & est d'un prix considérable en argent. Et ainsi d'une infinité d'autres, soit Empereurs, soit Impératrices. Or il est presque impossible de rendre raison de l'un & de l'autre dans le système de ceux qui ne veulent pas que les médailles soient les monnoies des anciens; au lieu qu'en les reconnoissant pour des monnoies, il semble qu'il n'y a nulle difficulté. Car, comme l'Histoire nous l'apprend, tantôt que le Sénat eut tellement en horreur la mémoire de Caligula, qu'il ordonna qu'on fondît toutes les monnoies qui étoient frappées au coin de l'Empereur; tantôt que Didius Julianus, pour se maintenir sur le trône, fit de si grandes libéralités, qu'il épuisa entièrement ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans le trésor de la République. L'on voit pourquoi les médailles de l'un ne sont pas communes à proportion d'un regne de près de quatre ans, & pourquoi les médailles de l'autre

sont si rares en or & en argent. Ajoutez, que le Sénat présidant à la fabrique des monnoies de bronze, & les Empereurs à celles d'or & d'argent, il est naturel que ces deux sortes de monnoies n'avoient pas toujours été sur le même pied.

*Septieme preuve.*

Enfin les médailles seules d'Othon semblent devoir décider que les médailles ont été des monnoies. Il est évident que les plus habiles Critiques feroient encore à savoir si Othon a été reconnu Empereur par le Sénat, ou s'il ne l'a pas été. Car les Historiens, étant sur cela partagés, ont laissé la question indécise. Or, qui les a déterminés à soutenir que le Sénat n'approuva point l'élection d'Othon, faite par l'armée ? C'est que nous n'avons aucune médaille de bronze avec la figure de cet Empereur frappée à Rome avec ces mots *S. C. Senatus Consulto*. Par conséquent ils ont mis pour premier principe, que les médailles ont été des monnoies, que l'on ne frappe qu'à ceux que l'on reconnoît pour Souverains. Autrement leur preuve seroit foible, fausse & ridicule. Aussi les plus entêtés pour l'opinion contraire conviennent que la dispute seroit finie, s'il se trouvoit

ET AUTRES JOURNAUX. 169  
trouvoit un Othon de grand bronze tel  
que je viens de vous le dire.

Ma lettre n'est déjà que trop longue.  
Ainsi je n'ai garde d'entreprendre à-pré-  
sent de vous faire voir qu'il est aisé de ré-  
pondre à toutes les preuves qu'on apporte  
de part & d'autre ; & par conséquent que  
la question dont il s'agit est très-probléma-  
tique parmi les Médaillistes même. J'aime  
beaucoup mieux remettre cela à une autre  
fois ; vous en serez moins fatigué , & moi  
j'aurai le plaisir de vous écrire une seconde  
lettre. Je suis , &c.

---

*DISSERTATION sur l'Eglogue ; par  
l'Abbé Fraguier , de l'Académie Fran-  
çoise (1).*

**N**ous avons dans la langue Françoisse plus  
d'un mot pour signifier la Poésie pastorale ;  
& nous employons presque indifférem-  
ment dans cette acception le mot d'*Eglogue*  
& celui d'*Idylle*. Ce qu'il y a de bisarre dans  
l'usage, c'est qu'aucun de ces deux mots ne  
signifie par lui-même & dans son origine  
ce qu'on lui fait signifier. Le mot d'*Idylle*  
est un terme diminutif pris de la langue

(1) Journal de Trévoux , décembre 1717.

*Tome LXXIII.*

H

Grecque, & ne signifie en soi qu'un ouvrage d'une étendue médiocre, sans en spécifier le sujet, qui dépend de la volonté de l'Auteur. Le mot d'Eglogue est tout grec : le latin l'a adopté, & soit en grec, soit en latin, il ne signifie autre chose qu'un choix, un triage ; & il ne s'applique pas seulement à des pièces de Poésie ; il s'étend à toutes les choses que l'on choisit par préférence, pour les mettre à part, comme les plus précieuses. On le dit des ouvrages de prose, comme des ouvrages de Poésie, dans le même sens, & on le dit de toute espèce de Poésie : jusques-là, que les anciens l'ont employé en parlant des œuvres d'Horace ; & tout récemment on vient de les réimprimer en Angleterre sous le titre d'Eglogues d'Horace, conformément à l'ancien usage de ce mot Grec & Latin. Servius est le premier qui lui ait donné en Latin le sens que nous lui donnons en François, & qui ait appelé églogues les Idylles bucoliques de Théocrite.

Le mot d'*Idylle* est moins déterminé à la Poésie pastorale, que celui d'*Eglogue*. Les Odes de Pindare ont pour titre ἰδύλλιον, qui est le primitif d'ἰδύλλιον, dont nous avons fait *Idylle*. Théocrite a composé des Poésies pastorales qu'il avoit apparemment intitulées βουκόλια, mot que l'on trouve

souvent employé dans ses ouvrages. Servius remarque, qu'il a composé dix élogues : & c'est sans doute de ces églogues que veut parler Quintilien, lorsqu'il dit, que Théocrite est admirable en son genre, mais que sa muse toute champêtre & toute pastorale, redoute non seulement la gravité du barreau, mais même le commerce de la ville. Ce jugement de Quintilien ne peut pas regarder les autres Poésies de Théocrite : elles faisoient un corps d'environ vingt Pièces de la même étendue, à peu près, que les dix Eglogues, pour parler comme Servius. Elles étoient comprises sous le titre d'ἰδυλλία, *Idylles*. Dans la suite des tems les Grammairiens qui ont recueilli les ouvrages de Théocrite, & qui d'ailleurs ont fait de grands changemens dans les titres des livres anciens, ont renfermé toutes ces différentes pièces sous un titre commun, & les ont toutes nommées *Idylles*, ἰδυλλία. Et comme la plus belle & la plus précieuse partie de ce recueil étoit celle qui contenoit les bucoliques, ou les pièces pastorales, & que l'on ne connoissoit plus les ouvrages de Théocrite que sous le nom d'*Idylles de Théocrite*, l'usage de notre langue semble avoir restreint ce mot à la Poésie pastorale & aux bucoliques. Il faut dire la même



chose du mot *Eglogue*, dont la signification vague & indéterminée par elle-même, a été encore plus restreinte parmi nous aux Poésies pastorales, & n'a conservé dans notre langue que cette unique acception, quoique les mots d'*Idylle* & d'*Eglogue* n'aient jamais été employés par Théocrite, ni par Virgile. Nous devons donc ces deux mots aux Grammairiens Grecs ou Latins. Car les dix pièces de Virgile qu'on nomme *Eglogues*, ne sont pas toutes des pièces pastorales. *Sed est sciendum*, dit Servius, *septem eglogas esse merè rusticas, quas Theocritus decem habet*. Ainsi en François les termes d'*idylle* & d'*églogue* sont demeurés aux Poésies champêtres, à peu près comme le mot de Poésie, qui dans la langue Grecque signifie en général quelque ouvrage que ce soit, a été déterminé par l'usage au plus riche ouvrage de l'imagination, que par excellence nous appelons Poésie, après les Grecs & les Latins, qui nomment Poète celui qui réussit dans cette espèce d'ouvrages, d'un mot qui dans l'acception générale du terme Grec veut dire simplement un ouvrier, *ποιητής*. Cependant, pour parler avec quelque précision, je crois que parmi nous le mot d'*idylle*, qui n'a point été reçu dans le latin, a plus retenu de son ancienne signi-

fication , que le mot *Eglogue* n'en a retenu de la sienne ; puisqu'*Eglogue* ne se dit en François que de la Poésie pastorale : au lieu qu'on pourroit nommer *idylle*, toutes petites pieces de poésie , qui n'auroient que fort peu de rapport avec le genre pastoral. Je me sers donc ici du mot d'*Eglogue*, dans l'acception qui est purement de notre langue , pour signifier un Poëme bucolique ou pastoral ; je dis , par exemple, après Servius , que Théocrite a fait dix *Eglogues* , à la différence d'environ vingt autres pieces qu'il nomme *Idylles*.

On trouvera peut être que je me suis un peu étendu sur l'explication de ces termes : mais j'ai cru qu'il falloit essayer d'en donner une idée nette & précise ; parce que jusqu'ici on n'en a pas peut-être assez bien démêlé la nature & la différence.

L'*Eglogue* est une espece de Poëme dramatique , où le Poëte introduit des acteurs sur une scene , & les fait parler. Ainsi pour mettre de l'ordre dans cette dissertation , j'examine premièrement le lieu de la scene ; secondement les acteurs ; troisièmement les choses qui se passent & qui se disent sur la scene , & enfin le style & la maniere dont elles se disent.

I. Le lieu de la scene est toujours un paysage rustique , qui peut comprendre les

H iij

## 174 CHOIX DES MERCURES

bois , les prairies , le bord des rivières & des fontaines, & quelquefois même , quoique rarement , le bord de la mer. Et comme pour former un paysage qui plaise aux yeux , le peintre prend un soin particulier de choisir ce que la nature produit de plus agréable , suivant le caractère du tableau qu'il veut peindre ; de même le Poëte bucolique doit choisir le lieu de la scène conformément à son sujet , & n'offrir à l'imagination que des objets qui n'aient rien que de vrai & de noble tout ensemble. J'appelle vrai ce qui n'est point opposé à la vraisemblance ; & j'appelle noble , ce qui , sans s'écarter de la vraisemblance , soutient un certain caractère de bienfaisance & de dignité. Ce seroit , par exemple , une scène fort propre pour une églogue , que cet endroit champêtre , qui est décrit avec tant de soin dans le commencement du Phèdre de Platon ; où Socrate & Phèdre s'entretiennent ensemble sur l'éloquence , & traitent de l'amour par occasion , mais d'une manière toute philosophique & toute sublime. Ce grand platane qu'on voit au-delà du fleuve Illysus , proche d'Athènes , & depuis si célèbre ; cet arbrisseau en fleur , qui au milieu de l'été répand une odeur très-agréable ; ce ruisseau d'une eau pure & fraîche , l'épais-

feur de l'herbe , qui sur une petite élevation forme en pente douce un lit délicieux ; le bruit des cigales qu'on entend de tous côtés dans l'ardeur du chaud ; tout cela compose une scène , qui semble faite exprès pour l'églogue : de sorte que si au lieu de Phedrus & de Socrate , on y eût introduit des Bergers avec leurs troupeaux , se reposant à l'ombre & chantant ce que leurs passions , ou leur oisiveté leur inspireroit , on leur auroit donné un théâtre très-convenable. Chaque objet y fait un tel plaisir , qu'on ne fait , dit un excellent auteur , si l'on est plus tenté , ou de se baigner pendant le chaud dans cette eau pure , ou d'en étancher sa soif , ou de prêter l'oreille au bruit des cigales , ou enfin de se coucher sur le gazon , & d'inviter le sommeil. Et comme dans cet endroit Platon annoblit son paysage , en prenant soin d'y faire remarquer le lieu, d'où, suivant la tradition du pays, Borée enleva Orithie, & d'y placer auprès de sa fontaine certaines petites figures champêtres , par où l'on connoissoit que le lieu étoit consacré à Acheloüs & aux Nymphes ; on peut de même dans l'églogue caractériser la scène & l'annoblir , comme Virgile a fait dans ces vers , où il a imité Théocrite :

Hiv

. . . . . *Jamque sepulcrum*

*Incipit apparere Bianoris. . . . .*

Ce qui présente aux yeux un sépulcre antique, & produit un riche effet dans le paysage. La scène du Drame bucolique est ordinairement le fond d'un bois, dans un lieu où la forêt moins fournie d'arbres qu'ailleurs, laisse un terrain libre aux bestiaux, & qu'on nomme en Latin *sal-tus*.

Dans cet endroit du bois, *in saltu*, s'il y a un arbre plus remarquable que les autres, c'est au pied de cet arbre que le Poëte établit sa scène; parce que c'est - là où les Bergers mènent leur troupeau sur le haut du jour.

Mais de même que dans les spectacles ordinaires la décoration du théâtre doit en quelque sorte faire partie de la pièce qu'on y représente, par le rapport qu'elle doit avoir avec le sujet; ainsi dans l'églogue la scène, & ce que les acteurs y viennent dire, doivent avoir ensemble une sorte de conformité qui en fasse l'union; afin de ne pas porter dans un lieu triste, des pensées inspirées par la joie, ni dans un lieu où tout respire la gayeté, des sentimens pleins de mélancolie & de désespoir. Dans la

seconde églogue de Virgile la scene est un bois obscur & triste ; parce que le Berger que le Poëte y veut conduire , doit s'y plaindre des déplaisirs que lui donne une passion malheureuse.

II. Les acteurs du Drame bucolique sont des Bergers. Tout ce qui habite les campagnes est divisé en trois sortes de personnes. Les uns ne sont occupés que du ménage rustique , & passent les jours sous les yeux de leur maître , que les Latins ont appelé *Villicus* : & ceux-là n'ont point de rôle à jouer dans le Drame pastoral. Que si quelquefois le *Villicus* trouve sa place dans quelque piece de Poésie , ce ne peut jamais être que dans les géorgiques , ou dans quelques ouvrages , comme sont les épîtres & les satyres d'Horace , dans lesquelles on voit un certain Cervius , qui débite ses réflexions , & fait des contes de vieilles.

Les autres travaillent à la terre , & leur occupation continuelle ne leur laisse pas le tems de songer à des choses qui demandent du repos & du loisir.

Les autres enfin n'ont de soin que celui de leurs troupeaux : & c'est proprement l'idée qu'on s'est faite de ceux-là , qui a donné naissance à la Poésie pastorale.

La nature leur a toute seule appris à

H v

s'amuser par des chansons , & avec leurs chalumeaux. Ils n'ont pas eu besoin d'entendre le ramage des oiseaux , pour chanter eux-mêmes ; & les zephirs dont l'haléine semble animer & faire parler les roseaux , leur a fait naître la pensée de former des instrumens semblables , que l'usage & l'art ont perfectionnés. Car il ne faut pas chercher dans la fable , ni dans des histoires , qui n'ont pas beaucoup de certitude , l'origine d'une chose dont on trouve la source dans la nature ; & les plus sçavans écrivains qui ont voulu la chercher hors de la nature , n'ont pas été contents eux-mêmes de ce qu'ils ont dit sur ce sujet. La vie pastorale de quelques peuples a produit les observations astronomiques , & placé dans le Ciel quelques-uns des mêmes animaux qui païssoient dans les campagnes : elle a produit les mysteres de l'Astrologie judiciaire. Mais comme pour l'ordinaire elle a produit des chansons rustiques , les Poëtes toujours occupés à plaire , ont choisi pour un objet de leur imitation ces essais informes , qu'ils ont annoblis avec cet art qui embellit tout ; & ils ont jugé avec fondement qu'ils ne manqueroient point de réussir par de petites piéces dramatiques , dans lesquelles introduisant pour acteurs des Bergers , ils en feroient

voir l'innocence & toute la naïveté ; soit que ces personnages chantaient leurs plaisirs , soit qu'ils exprimaient les sentimens de leurs peines. Cette sorte de poésies est en effet très-agréable : elle a plus de douceur que nulle autre : elle ne rappelle point les images terribles de la guerre & des combats : elle ne remue point des passions tristes par des objets de terreur & de compassion : elle ne frappe & ne saisit point notre esprit & notre malignité naturelle , par une imitation étudiée du ridicule ; mais elle rappelle les hommes à la tranquillité d'une vie douce , dont leurs passions , & le malheur de leurs engagements les ont si fort éloignés. Rien n'est plus propre à calmer leurs inquiétudes & leurs ennuis , parce que rien n'a plus de proportion avec l'état qui fait leur bonheur. Et c'est pour cette raison , que les anciens voulant assigner un lieu , où les gens de bien reçussent dans une autre vie la récompense dûe à leur vertu , ont imaginé non des palais superbes où l'or & les pierres précieuses éclataient de toutes parts , mais des campagnes délicieuses coupées de ruisseaux , mais l'obscurité & la fraîcheur des antres & des forêts : en un mot , ils ont feint que les hommes vertueux auroient pour récompense sous un soleil différent ce

H vj



que la plupart des hommes méprisent sous celui-ci.

Le nom de poésie pastorale & de poésie bucolique, est la même chose par rapport à l'origine dont il est dérivé. Car ce que le mot *pasteur*, d'où s'est formé *pastorale*, signifie en François dans une acception générale, βυκολος, d'où s'est formé βουκολικος, & *bucolique*, le signifie en grec dans une acception moins étendue. Et comme βῆς veut dire un bœuf, βυκολος veut dire proprement un homme qui fait paître cette espèce d'animaux, par opposition à ceux qui ont soin des moutons ou des chèvres. L'on pourra peut-être s'étonner, que ceux-là ayent eu la préférence sur ceux-ci ; puisqu'ils ne sont ordinairement ni si jeunes, ni par conséquent si propres aux chansons & à la poésie que les autres. Il nous paroît même que le bœuf n'est pas un animal dont la vue ni le souvenir fasse un fort grand plaisir : mais ce qui nous conduit à penser ainsi, c'est que dans notre poésie, nous évitons de nommer le bœuf & la vache : nous disons un taureau & une genisse. Chaque langue a son usage particulier ; & nous ne devons pas juger des autres pays & des autres langues suivant l'usage établi dans notre langue & dans notre pays. Tel mot, comme celui-ci, est bas en François, qui

## ET AUTRES JOURNAUX. 181

dans le grec & dans le latin est fort noble ; & tel animal déplaît ici , qui ne déplaçoit point du tout ni aux Grecs ni aux Romains. Nous serions quelquefois bien en 'peine pour rendre raison de nos préférences. Notre bizarrerie nous fait mépriser des animaux , que la raison faisoit estimer aux anciens , comme les compagnons des hommes dans leurs travaux , & comme le principal instrument de la fertilité & de l'abondance. Rien n'est plus ordinaire que de les voir marcher de pair , pour ainsi dire , avec les hommes , soit dans les livres d'agriculture , soit dans les ouvrages de poésie.

Ils les voyoient ornés de guirlandes , & les cornes enrichies de lames d'or conduits en pompe , & tomber en sacrifice à l'honneur des plus grands Dieux.

Ils voyoient le taureau dans le Ciel ; & c'étoit proprement la constellation du taureau qui marquoit aux gens de la campagne le commencement de l'année , dans le mois d'avril , lorsque la terre ouvre son sein , pour recevoir au printems les semences qu'elle rend en automne avec usure.

Ils voyoient les mêmes animaux gravés sur ce qu'ils avoient de plus précieux ; & si l'on établissoit une colonie , le premier

soin des Magistrats étoit de les représenter sur le métal. Cela se faisoit pour perpétuer la mémoire de l'établissement , & pour annoncer à tout le monde la fertilité des nouvelles terres que l'on commençoit à cultiver. Et quel spectacle n'est-ce point dans la variété d'un beau paysage , que la vue des taureaux & des genisses , qui de quelque sorte qu'on les représente, ou paissant l'herbe , ou se reposant , font un si agréable effet dans la peinture ! Ainsi le bœuf étant regardé par les anciens comme l'animal le plus utile , & le plus noble des animaux que la nature a soumis aux hommes , ceux qui prenoient soin de faire paître les bœufs , étoient considérés parmi les Bergers comme les principaux ; & de-là vient que c'est d'eux que la poésie champêtre a tiré sa dénomination , & s'est appelée bucolique. C'est ici qu'il est nécessaire que le Poète qui fait parler des Bergers se ressouviennne que le but de son art n'est pas tant de peindre d'après la nature & le vrai simple , que d'après le vrai idéal & composé , afin qu'il ne se trompe pas dans le choix des choses qu'il doit exprimer , & qu'il n'aille pas offrir à l'imagination de ses lecteurs la misère & la pauvreté de la campagne , lorsqu'on attend de lui qu'il en découvre les vraies richesses & la commodi-

té. Jérôme Vida reproche à Homere d'avoir fait son Thersite un personnage peu digne du poëme épique. On peut lui reprocher de même, d'avoir peint avec trop de soin dans son Irus les haillons & la saleté d'un gueux mendiant, qui joint à sa misere deux mauvaises qualités très-haïssables, l'effronterie & la férocité. On feroit le même reproche à l'auteur d'un poëme bucolique, si ses Bergers se ressentiroient trop de la bassesse de leur état. Cependant c'est un écueil difficile à éviter : & tomber dans le bas, seroit une faute plus pardonnable à Théocrite qu'à Homere ; parce qu'il y a plus loin du caractère héroïque au caractère bas, que du caractère médiocre ; & qu'il est aisé de se tromper dans le choix de ce qui est médiocre & de ce qui est au-dessous. Il faut annoblir l'état & la personne d'un Berger. Car si anciennement les enfans des Rois étoient Bergers, on doit convenir que dans la suite, & depuis qu'on connoît la poésie pastorale, les Bergers ont été des esclaves, ou de vils mercenaires. Mais dans ces personnes abjectes par elles-mêmes, le Poëte ne doit voir que des hommes, qui séparés des autres, vivent presque sans passions & sans troubles ; qui vêtus simplement, avec leurs houlettes & leurs chiens, tandis qu'ils

## 184 CHOIX DES MERCURES

exercent sur leurs troupeaux le même empire que Dieu exerce sur les hommes, s'occupent de chansons & de démêlés innocens. C'est en cela que consiste à peu-près tout le sujet de la poésie bucolique. Après avoir établi, & le lieu de la scène, & le caractère des personnages, il s'agit seulement de déterminer le nombre des acteurs.

L'ancienne tragédie, selon Aristote, n'admettoit qu'un seul acteur. Eschile en ajouta un second, & Sophocle en introduisit un troisième. L'Eglogue a conservé ces trois états des pièces dramatiques. Un seul Berger fait une églogue. Souvent l'églogue en admet deux. Un troisième y peut avoir place, comme le juge des deux autres. C'est ainsi que Théocrite & Virgile en ont usé dans leurs pièces bucoliques. Et cette conduite est conforme à la vraisemblance, qui ne permet pas de mettre une multitude dans un desert. Elle est aussi conforme à la vérité, puisque les auteurs qui ont écrit des choses rustiques, nous apprennent qu'on ne donnoit qu'un Berger à un troupeau souvent fort considérable. Dans Théocrite un jeune Berger s'adresse aux bêtes sauvages, & les prie d'avoir égard à la foiblesse de son âge, & au grand nombre d'animaux qu'on lui a

confiés. Il est par conséquent très-naturel de s'imaginer que les Bergers de deux troupeaux se réunissent , & par leurs amusemens rendent plus courts des jours , qu'ils ne passeroient pas autrement sans succomber sous le poids de l'ennui.

III. De quoi peuvent s'entretenir des Bergers ? sans doute ce n'est que des choses rustiques , & de celles qui sont entièrement à leur portée : de sorte que dans le repos dont ils jouissent , leur premier mérite doit être celui de leurs chansons. Ils chantent donc à l'envi , & font voir que les hommes sont toujours sensibles à l'émulation , puisqu'elle naît avec eux , & que même dans les retraites les plus solitaires , elle ne les abandonne pas. Mais comme cette passion , pour avoir de quoi plaire , ne doit pas être trop vive en eux ; aussi l'amour , qui est souvent le fruit de l'oisiveté , & la matière de leurs chansons , ne doit pas avoir trop de violence. Il ne faut pas d'une églogue faire une tragédie. Quoi qu'en disent les Grammairiens , la seconde Idylle de Théocrite , qui roule toute sur une passion effrénée , n'est point une églogue , ce n'est point un poëme bucolique. Car enfin quel rapport peut avoir avec la simplicité & la douceur de la poésie pastorale , une pièce toute pleine de

magie & d'enchantemens? A quoi une femme passionnée, qu'un malheureux amour réduit au désespoir, est-elle forcée d'avoir recours comme à l'unique remède de ses douleurs? Elle fait donc un sacrifice nocturne: elle invoque les Dieux infernaux; comme la Prêtresse d'Egypte, que Didon, réduite au même état, emploie dans le quatrième livre de l'Enéide. Dans tout cela il n'y a rien de pastoral. Simera n'est point une Bergère: Delphis, dont elle se plaint, n'est point un Berger: & l'ode satyrique d'Horace, où l'on voit sur le mont Esquilin Canidie invoquer les ombres des morts, pourra passer pour une églogue, si l'enchantement que fait Simera en est une. Mais, supposant pour un moment, avec les Scholiastes, que c'en fût une en effet, j'oserois dire que Théocrite s'y seroit écarté de la véritable idée du poëme bucolique. Virgile, qui, dans son églogue huitième, nous a rendu une partie de la seconde idylle de Théocrite, a senti cette disproportion, & l'a sauvée autant qu'il a pu. Car, en premier lieu, dans Virgile c'est un Berger qui fait le récit de cet enchantement: au lieu que dans Théocrite c'est Simera elle-même avec Festilis qui ouvre & remplit la scène. En second lieu, Virgile y a mis beaucoup

moins d'intelligence dans l'art des enchantemens ; & ce que son Enchanteresse en fait , elle le tient , dit-elle , d'un Berger , qui avoit le secret de se changer lui-même en loup , & de transporter par la force de ses enchantemens les moissons d'un lieu dans un autre.

Cela jette dans ce récit un air champêtre qui n'est point du tout dans la seconde idylle de Théocrite. Il paroît d'ailleurs moins de passion & d'emportement dans l'églogue latine que dans l'idylle grecque. Mais je suis bien éloigné de blâmer Théocrite , puisqu'il n'a songé à rien moins qu'à faire une idylle rustique ou une églogue , quand il a composé cette pièce , qui est en son genre une des plus belles pièces de l'antiquité. Le but de Théocrite a été d'imiter dans cet ouvrage , comme il a souvent fait ailleurs , les mimes du Poète Sophron , son compatriote , & dont le génie , suivant la remarque des Critiques , avoit beaucoup de rapport au sien.

Quant aux choses trop libres , que Théocrite & Virgile , mais beaucoup plus Théocrite , se sont quelquefois permises dans leurs églogues , sans m'arrêter à la différence que les anciens ont mise entre les Bergers , je pense que ni ceux qui gardent des troupeaux de chevres , & qui sont



## 188 CHOIX DES MERCURES

des personnes viles , & par conséquent moins retenues que les autres ; ni ceux qui gardent les moutons & les bœufs , & qui sont plus nobles en leur genre & plus modestes , ne doivent jamais dans la poésie bucolique dire rien qui blesse la pudeur. Comme un Peintre seroit blâmable qui rempliroit un paysage d'objets obscènes , aussi l'on blâmeroit justement un Poëte qui feroit tenir à des Bergers des discours contraires à l'innocence , qu'on doit supposer dans des hommes qu'Astrée n'a encore qu'à peine abandonnés.

Quant à la noblesse propre de l'églogue, cette noblesse consiste à éloigner soigneusement tout ce qui pourroit trop ressentir la pauvreté, & rappeler par-là les hommes au souvenir de leurs misères , au lieu de tourner leurs regards sur des objets simples à la vérité , mais toujours très-agréables. Théocrite s'est moins écarté de cette règle que Virgile , qui dans ces vers de la première églogue ,

*Pinguis & ingrata premeretur caseus urbi ;  
Nec spes libertatis erat , nec cura peculi ,*

& dans plusieurs vers de la neuvième , donne une idée trop vraie & trop basse de ses personnages , où il représente les

ET AUTRES JOURNAUX. 189  
calamités de la guerre , au lieu de la douceur qu'on goûte dans la solitude & dans le repos de la campagne. On fait que dans l'une & dans l'autre de ces pieces Virgile avoit ses vues ; & que , si l'on en veut croire Servius , Donat & Propus , il s'agissoit pour lui d'engager l'Empereur Auguste à lui rendre son héritage ,

*Pauperis & tuguri congestum cespitem culmen ,*

qu'on avoit , selon la coutume de ces tems-là , donné pour récompense à quelque soldat. Mais cela montre seulement combien il est dangereux en composant un ouvrage d'avoir dans l'esprit un autre but que la perfection de l'ouvrage même. Tel morceau d'un poëme écrit pour être solide , ne se peut assez admirer , lorsqu'il est soutenu de l'expression , & orné de toutes les graces que la poésie donne au langage , qui ne réussiroit pas de même dans l'églogue ; parce que l'idée de l'églogue ne portant sur rien de solide , doit toute se soutenir par ses propres agrémens & par sa naïveté.

La connoissance des Bergers & leur savoir s'étend à leurs troupeaux , aux lieux champêtres , aux montagnes , aux ruisseaux ; en un mot , à tout ce qui peut entrer dans la composition du paysage rus-

rique. Ils connoissent les rossignols & les oiseaux les plus remarquables par leur plumage ou par leur chant ; ils connoissent les abeilles qui habitent le creux des arbres, ou qui, sorties de leurs ruches, voltigent sur l'émail des fleurs ; & de ces seules connoissances ils tirent leurs discours & toutes leurs comparaisons. S'ils connoissent des héros, ce sont des héros de leur espece. Dans Théocrite rien n'est plus célèbre que le Berger Daphnis.

S'ils paroissent plus instruits, ils sortiroient de leur caractère. Mettroit-on dans un paysage rustique Jupiter avec sa foudre, ou Junon avec sa majesté ? Quand les Poëtes ont fait descendre les grands Dieux de l'Olympe dans les retraites champêtres, ils ont pris soin d'adoucir l'éclat qui les environne : ils les ont métamorphosés, pour les faire paroître sous une forme étrangère. Si les Bergers connoissent Apollon, c'est qu'Apollon a lui-même conduit leurs troupeaux : & comme il leur est très-glorieux que trois grandes Déeses s'en soient rapportées au jugement d'un Berger sur l'excellence de leur beauté, les Bergers peuvent porter leur connoissance jusqu'à ces trois Déeses, & savoir que le Berger qui donna la pomme d'or à Vénus étoit le fils d'un grand Roi.

## ET AUTRES JOURNAUX. 1911

Les bornes de la poésie bucolique n'ont guere plus d'étendue que les choses dont on vient de parler ; & il faut avouer qu'elle est renfermée dans des limites assez étroites. La scene rustique se peut varier : car les différens objets que présente la campagne sont en très-grand nombre , & leur assemblage peut se diversifier à l'infini. Mais les chansons des Bergers sont bien moins susceptibles de variété , au moins de cette variété qui puisse plaire , & qui n'engage le Poëte dans aucun des écueils que l'Auteur a marqués. Or la répétition des mêmes choses , quand elles sont agréables , est la plus sensible , & par conséquent la plus vicieuse : car avec la satiété qu'elle donne , elle montre une imagination pauvre & stérile , & l'on se croit toujours en droit d'attribuer au Poëte le défaut de sa matiere. C'est peut-être pour cette raison que les grands Maîtres ont fait un si petit nombre d'élogues. Les Critiques n'en comptent que dix dans le recueil de Théocrite , & que sept dans celui de Virgile. Encore si nous rendons au Poëte grec ce que le Poëte latin en a copié , nous serons étonnés de voir que Virgile n'a presque rien fait du tout en ce genre de poésie. En effet , il ne lui restera que quatre piéces ; savoir , Tityre , Moëris , Pollion & le Si-

lene. J'ai déjà dit ma pensée sur quelques endroits du Tityre, qui est la première églogue, & du Mœris, qui est la neuvième. Et l'on ne doit pas mettre au rang des églogues ni Pollion ni Silene : ce sont de pures idylles. Pour les églogues où Virgile a copié Théocrite, rien ne seroit plus aisé que de faire la comparaison du grec avec le latin. Tant de Savans l'ont faite, qu'il n'est pas besoin de la faire ici ; & chacun peut en fort peu d'heures se donner la satisfaction de la faire.

De tout ceci il résulte, que d'environ trente pieces que nous avons de Théocrite sous le titre d'*idylles*, & de dix que nous avons de Virgile, sous le titre d'*églogues*, à peine y en a-t-il huit ou dix, qu'on puisse nommer ainsi, suivant l'acception françoise de ce mot. Il y en a bien moins encore dans les Auteurs modernes. Car pour ceux qui croient avoir fait une églogue, lorsque dans une jolie piece de vers, à laquelle ils donnent ce titre, ils ont ingénieusement démêlé les mystères du cœur, & manié avec finesse les sentimens, & les maximes de la galanterie la plus délicate, ils ont beau nommer Bergers les personnages qu'ils introduisent sur la scène, ils n'ont point fait une églogue, ils n'ont point rempli leur titre : non plus qu'un

Peintre

Peintre qui , ayant promis un paysage rustique , nous offriroit un tableau où il auroit peint avec soin les jardins de Marly, ne rempliroit point ce qu'il auroit promis.

IV. Il est aisé présentement de déterminer quel doit être le style du poëme bucolique. Il suffit de dire en un mot qu'on doit le proportionner aux sujets qui ont place dans l'églogue. Il ne doit point être trop concis , l'églogue recevant avec grace des descriptions étendues , & un détail de petites choses , qui ne réussiroit pas bien dans un genre différent. Cela est fondé sur le loisir de la campagne , & fait partie , tant de la liberté dont jouissent les Bergers , que de leur caractère de naïveté. Ils peuvent même se permettre des digressions ; & l'on doit dire d'eux ce que Socrate dit de lui-même en quelques endroits de Platon , qu'ils ne sont point comme des Orateurs qui parlent devant les Juges , & dont les momens sont comptés. Leur style doit donc se ressentir de cette liberté , & devenir en quelque sorte la peinture de leur vie. Il peut encore être souvent mêlé de proverbes ou de façons de parler proverbiales , qui , selon la réflexion d'Aristote , sont plus ordinaires aux gens de la campagne qu'aux autres personnes. Théocrite en a inséré plusieurs dans ses églogues.

*Tome LXXIII.*

I

Virgile en a employé beaucoup moins.

Il y auroit quelques observations à faire sur la cadence propre du vers bucolique grec ou latin : cadence que Théocrite a observée scrupuleusement presque dans tous les vers qui composent ses piéces bucoliques, parce que la variété infinie & la belle cadence des mots grecs lui en donnoient la facilité : au lieu que la langue latine, qui n'est ni si féconde, ni si variée, ni si cadencée que la grecque, n'ayant pas donné à Virgile la même commodité, ce Poëte n'a pu mesurer ses vers avec la même exactitude.

Il y auroit d'autres remarques à ajouter, ou sur les vers intercalaires, ou sur les couplets de l'églogue, ou sur une quantité de petites regles dont l'explication nous meneroit trop loin pour une dissertation comme celle-ci, dans laquelle je n'ai songé qu'à donner une idée distincte de ce qu'on appelle précisément poésie bucolique, poésie pastorale, ou églogue, trois termes différens qui ne signifient qu'une même chose.



EXPLICATION du proverbe : *Pour un point  
Martin perdit son âne*. (1).

NICOT, dans son Essai sur les Proverbes, au mot *Ane*, dit que pour un point Martin perdit son âne, *pili gratiâ Martinus aselli fecit jacluram*; que cela se dit de quelqu'un qui entre en grande contestation pour peu de chose, comme fit celui qui gagea que son âne avoit le poil entierement gris, & qu'on lui en montra un noir, au moyen de quoi il perdit sa bête. D'autres disent, ajoute Nicot, que pour un point Martin perdit son âne, *propter unum punctum Martinus perdidit asellum*; mais il n'explique pas l'origine de cette dernière façon de parler; & d'autres rapportent encore ce proverbe en des termes un peu différens, disant, que faute d'un point, Martin perdit son âne; en sorte qu'on n'a pas encore bien éclairci si ce fut pour un point de trop, ou pour un point mal placé, ou enfin si ce fut faute d'un point que Martin perdit son âne; & si le mot d'âne & celui d'A-

(1) Mercure de France, novembre 1742.



*sellus*, par lequel il est rendu en latin, doivent être pris à la lettre, & signifient réellement un âne, ou quelque autre chose exprimée d'une manière allégorique.

Alberic de Rosate, Jurisconsulte de Bergame, dans le Milanois, qui vivoit au commencement du seizieme siecle, dit qu'un nommé Robert, Abbé d'*Afello*, ayant fait mettre sur la porte de son Abbaye ce vers:

*Porta patens esto nulli. Claudaris honesto,*

où le point, au lieu d'être après *esto*, se trouve après *nulli*, ce qui change totalement le sens du vers, & le rend absurde. Cet Abbé fut, dit-on, privé de son Abbaye d'*Afello*, à cause de son ignorance, ce qui donna lieu à cet autre vers:

*Uno pro puncto caruit Robertus Afello.*

Ce fait & les deux vers sont rapportés de même par Everard, Jurisconsulte, dans la préface de son Traité intitulé: *Logi argumentorum legales*.

Le Dictionnaire de Trévoux, édit. de 1704, v. *Martin*, rapporte la même chose d'après Cardan, si ce n'est qu'il appelle l'Abbé *Martin*, & il dit que le Pape pas-

fan devant l'Abbaye d'Aselle, fut indigné de l'incertitude de cette ponctuation, & priva l'Abbé de son Abbaye; que le successeur fit réformer ce point mal placé, & ajouter le second vers; & qu'à cause que le mot italien *afello* signifie en françois un âne, on a traduit ainsi ce vers: *Pour un point Martin perdit son âne*, au lieu de dire *son Abbaye*.

Quoi qu'il en soit du sens dans lequel doit être pris le mot d'*Asello*, il est plus probable que ce fut faute d'un point que Martin perdit son Abbaye, que pour un point de trop, ou pour un point mal placé; & que le mot *caruit* ou *cecidi* veut dire que faute d'un point il manqua d'être élu Abbé. En effet, il a été long-tems d'usage de marquer les suffrages par des points, au lieu de recueillir les voix hautement, afin que les élections fussent plus libres. C'est ce qui fut ordonné par *Lucius Cassius Longinus*, Tribun du peuple, vers l'an de Rome 653, dans la Loi appelée *Tabellaria*, qui fut long-tems observée. On fait qu'anciennement les Abbayes étoient électives, ainsi que tous les Bénéfices; & il pouvoit y avoir alors quelques endroits où les suffrages se marquoient avec des points; ce qui me fait

croire que les deux vers ci-devant rapportés ne sont qu'un jeu de mots , & ne doivent pas être pris à la lettre ; qu'ils doivent s'entendre d'une élection manquée par un point ou une voix de moins , & non pas d'une mauvaise ponctuation.

---

*LETTRE , où l'on examine s'il est plus utile de se fixer à une étude particulière , que d'embrasser toutes sortes de connoissances (1).*

**J'**AI souvent réfléchi , Monsieur , sur la manie qu'ont la plupart de nos jeunes gens , d'entrer dans toutes sortes de connoissances , sans se fixer à aucune. Personne ne disconvient que cette vaste connoissance qui constitue l'homme savant , n'ait ses agrémens & son utilité ; mais une telle érudition passe les bornes des esprits ordinaires. Laissons-la à ces génies supérieurs , qui , sans craindre de succomber sous une multitude d'objets différens , leur donnent à tous en particulier une même attention.

Des génies si rares ne peuvent être des modèles pour le plus grand nombre d'es-

(1) Mercure de France , décembre 1742.

prits, qui sont hors d'état de posséder tant de richesses. Leurs idées sont bornées, & ils ne peuvent sans s'éblouir embrasser un si grand nombre de connoissances. A quoi bon après tout se mettre inutilement en frais pour user son esprit, pour ainsi dire, à des choses pour lesquelles il n'est pas fait ? Et pourquoi tenter d'approfondir toutes les sciences, si nous ne pouvons espérer de les comprendre ? Devons-nous rougir de ne nous appliquer qu'à un seul objet, dès qu'un plus grand nombre surpasse nos forces ? Mais non, semblables à ces enfans qui se battent contre un fardeau plus pesant qu'eux, après avoir fait d'inutiles efforts pour le traîner, nous nous roidissons contre ce que le sens commun nous dit être impossible. Nous nous plaifons uniquement à nous entretenir ce faux goût qui nous persuade que nous savons tout ce que nous ignorons réellement.

L'orgueil, qui nous domine, est l'unique cause d'une façon d'agir aussi bizarre. Notre amour-propre se sentiroit blessé, si nous croyions être redevables de quelque connoissance à tout autre qu'à nous-mêmes. Mais voulons-nous juger sainement du mérite du prétendu génie universel ? Écoutons-le au milieu de ce cercle dont

il fait l'admiration. Quel torrent ! Tout le monde est surpris de l'entendre. Théologie , Poésie , Philosophie , Histoire , Mathématiques , Belles-Lettres , tout est de sa compétence , & il n'est rien dont il ne parle d'un ton vraiment magistral. Amateur de lui-même , & empressé à s'attirer des éloges , il fait un si bel étalage de sa vaste érudition , qu'on n'ose plus lui disputer l'avantage d'être le plus entendu de la compagnie. On n'est pas long-tems cependant à se désabuser sur son compte , pour peu qu'on le connoisse. La facilité qu'il a de s'exprimer , & son heureuse mémoire ne sauroient empêcher qu'on ne pense de lui, comme de ces voyageurs , à qui la multitude des choses qu'ils ont vues ou apprises , donne la confiance de parler de tout , quoiqu'ils ne puissent juger de rien.

Que conclure de-là , si ce n'est qu'il vaut mieux s'attacher précisément à une étude , que d'embrasser tout ce qui n'est pas de notre portée ? N'est-on pas d'ailleurs plus flatté de posséder une seule science , que d'avoir une idée légère & superficielle toutes en général ? On est heureux , je l'avoue , lorsqu'à quelque science particulière on joint plusieurs autres connois-

fances. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir l'esprit si étendu ; & , comme dit Pope (Essai sur la Critique , chap. I, v. 71 ) ,

Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage,  
Mais chacun a le sien ; qui le connoît est sage.

Il n'est personne , pour peu de talens : qu'il ait , qui ne puisse suppléer à ce qui lui manque , en s'appliquant à quelque étude qui l'occupe utilement. Qu'il n'ait point de talent décidé , je le suppose ; n'y aura-t-il rien dans les Belles Lettres qui lui plaise & qui l'amuse noblement ? Il doit suivre son goût , & se déterminer pour ce qui le satisfera d'une manière solide. Tel se sent de la disposition pour l'Histoire ou pour la Poésie , qui n'en a pas pour la Physique. La connoissance de la Nature occupera plus sérieusement cet autre , qui dédaigne tout ce qui lui paroît frivole. Par-là chacun réussira dans l'étude particulière qu'il s'est proposée , & pourra se rendre aussi utile qu'agréable au public.

Je me suis trouvé souvent dans des assemblées où j'étois surpris d'entendre raisonner sur toutes sortes de matieres tant

Lv.

d'esprits superficiels, qui auroient pu, en cultivant leurs talens, se rendre capables de savoir quelque chose. Eh· quoi ! me disois-je en moi-même, n'y auroit-il pas plus d'agrément pour ces beaux esprits à s'entretenir d'une maniere qui pût les instruire en les égayant ? Chacun ne pourroit-il pas parler pertinemment du sujet qu'il auroit le mieux examiné, & se communiquer mutuellement ses réflexions ? Ce seroit-là une espece d'académie, où l'on entendroit tantôt éclaircir un point curieux d'Histoire ou de Littérature, & tantôt expliquer quelque trait intéressant qui regardât les Beaux-Arts ou les Sciences ? N'y auroit-il pas infiniment plus à profiter dans une telle assemblée, que dans ces sociétés qui paroissent brillantes, & où cependant il ne faut que de la hardiesse pour passer de l'état d'ignorant à celui d'homme savant & entendu ?

Que de matieres effleurées, que de systèmes échancrés, & que d'Auteurs indignement écrasés par certains génies universels qui sont l'ornement de ces sociétés ! J'en ai vu quelquefois qui, plus sages & plus réservés en apparence, se font gloire d'un goût exquis pour juger de tout, sans distinction & sans discernement. Mais je

serois trop long, si j'entrois dans le ridicule de ces prétendus beaux esprits, qui, malgré la raison & le bon sens, veulent passer pour des génies universels.

Je ne prétends pourtant pas m'élever ici contre l'esprit de la conversation, qui exige dans les assemblées ordinaires une connoissance générale de tout ce qui orne l'esprit. Qu'il me soit seulement permis de faire des souhaits pour qu'on en fit un meilleur usage. J'avouerai même que le personnage d'un Savant qui s'est borné à une étude particulière, n'est souvent rien moins que ridicule en compagnie, s'il est incapable de s'écarter de son sujet & de se mesurer au génie des autres. Mais ne doit-on pas convenir avec moi qu'un tel inconvénient ne sauroit balancer les avantages qui reviennent d'une étude particulière?

Verrions-nous tant de progrès dans les Arts & les Sciences, si les Savans, à qui nous devons les plus belles découvertes, s'étoient attachés à toutes les sciences en général? Leur auroit-il été aussi facile de les connoître, que celle à laquelle ils se sont heureusement bornés? Auroient-ils eu des idées assez précises & assez déterminées pour embrasser sans confusion tant



d'objets différens , ou plutôt leur savoir n'auroit-il pas été un vrai cahos où ils se feroient perdus eux-mêmes ? Chacun a son talent , chaque talent son objet , & il n'est pas de plus sûr moyen pour le remplir que de s'y fixer. Que de mortifications n'épargnerons-nous pas par-là à l'amour-propre ? S'il n'a pas le talent de se taire sur ce qu'il ignore , ne pourra-t-il pas aspirer à un autre talent plus flatteur pour lui. Voulons-nous en effet nous faire écouter & nous attirer une estime générale ? Appliquons-nous à une étude pour laquelle nous ayons quelque disposition , & qui puisse nous rendre utiles. Ce sera en nous en faisant des idées claires que nous viendrons à bout de l'approfondir & de la connoître autant qu'elle le mérite..

Voici cependant un inconvénient qu'ont à craindre les personnes assez sensées pour ne s'appliquer qu'à un seul objet. C'est cette pédantesque érudition , que certains esprits évalent avec d'autant plus de confiance , qu'ils se flattent de ne pas se méprendre. L'expérience du monde ne sauroit les dissuader , & leur faire perdre l'habitude de ne rien dire qui ne soit appuyé de plusieurs passages le plus souvent mal assortis , & toujours plus propres à embrouiller qu'à éclaircir les idées..

Un second inconvénient, qui n'est pas moins dangereux que le premier, c'est de se trop prévenir pour ses propres idées, de ne faire cas que de ce que l'on fait, & d'y faire, pour ainsi dire, tout revenir. S'est-on attaché à la Poésie? On la met au-dessus de toutes les sciences, sous prétexte qu'elle les renferme. Etudie-t-on l'Histoire? On l'aime bientôt par passion, & on ne veut entendre parler d'autre chose. S'applique-t-on à la Physique? On la regarde comme la seule science nécessaire, la seule qui soit importante & utile; mais jusqu'où ne pousse-t-on pas la prévention? Vous aurez peine, Monsieur, à vous persuader qu'un célèbre Auteur de notre temps puisse croire d'aussi bonne foi qu'il l'a soutenu, que c'est l'ignorance de cette dernière science qui a donné lieu aux hérésies du siècle passé. Rien n'est plus risible. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter en finissant la réflexion que M. l'Abbé des Fontaines fait à ce sujet (Observations sur les Ecrits modernes, tom. 3, p. 278). « L'ignorance de la Physi-  
» que, dit-il, n'avoit point encore été  
» donnée jusqu'ici comme une source  
» d'hérésies. Ce trait me rappelle celui du  
» Maître à danser de Molière, qui pré-

## 206 CHOIX DES MERCUERS

» rend que toutes les fautes qu'on com-  
» met dans le monde sont causées par  
» l'ignorance de l'art de la danse ».

Les esprits cultivés & ennemis de tout préjugé éviteront ces inconvéniens où l'on peut tomber en s'appliquant à une seule science, ou à quelque étude moins relevée. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que le plus sage parti est de s'attacher uniquement à un point dont on ne s'écarte pas, bien loin de voltiger sans cesse autour de toutes sortes de connoissances.

*Par M. Boyer le jeune.*



*LETTRE sur la foudre (1).*

**J**E vais, Monsieur, vous détailler, aussi brièvement que je pourrai, les effets de la foudre, tombée sur notre maison le 5 de ce mois. Il est presque incroyable combien elle y a fait de ravages; il n'est point de boulet de canon, tiré avec toute la violence qu'on peut imaginer, qui puisse faire tant de fracas; les murailles sont percées à jour, & considérablement endommagées en dix endroits différens, éloignés l'un de l'autre de plus de trente pieds.

La base d'un pilier, de 4 pieds d'épaisseur, a été percée dans toute son étendue. Entre les autres pierres que la foudre a percées, celle qu'on doit le plus remarquer, est une pierre du jambage de la fenêtre de la Sacristie, où elle n'a fait qu'un trou de deux lignes de diamètre, & fêlé la pierre à son entrée & à sa sortie. La même foudre a porté ses coups jusques dans le jardin, voisin de l'Eglise. La terre y a été creusée en deux endroits de la profondeur d'un pied, sur quatre de largeur, ce qui fait une espèce de chemin souter-

(1) Mercure de France, décembre 1745.

## 208. CHOIX DES MERCURES.

rein de près de quinze pieds de longueur, aboutissant à la muraille du Sanctuaire.

Je ne puis pas tout-à-fait attribuer ces violens effets à une flamme sulfureuse & nitreuse, car la nature de la flamme ne rend pas à briser. Je ne voudrois cependant pas établir la réalité du *carreau*, mais je suis presque persuadé, que tout ce fracas n'a eu d'autre agent qu'une substance de la dernière solidité, comme seroit une matière condensée dans les nues, & qui entraînée & poussée par une flamme, ou par un air qui s'est échappé avec furie, brise, perce, écarte tout ce qui s'oppose à son passage; & si on peut juger de sa figure par celle du trou qu'elle a fait dans le jambage, dont j'ai parlé, elle devoit être ronde, & son diamètre de deux lignes.

Jusqu'ici vous n'avez vu que des marques de la force de cet agent, il faut maintenant vous donner des preuves de son adresse. Dans ses opérations sur la fleche de notre clocher, après avoir brisé & détruit bien des choses, il a parcouru l'angle du dôme, d'où elle a attaché, fondu, déchiqueté le fer-blanc qui le couvroit, sans toucher aux clous qui le tenoient attaché. La boiserie de l'Eglise a été fracassée, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les cadres

des panneaux ont été enlevés , sans être endommagés , & les chevilles qui les tenoient , laissées en place. Il ne faut rien moins qu'un air infiniment subtil & violent , pour s'insinuer entre le cadre & le panneau , & pour le faire sortir par l'extrémité la plus épaisse de la cheville.

Le fait suivant est encore plus particulier , & tient du merveilleux. La porte du tabernacle s'est trouvée entr'ouverte ; la ferrure arrêtée avec des vis , suspendue ; deux vis mises absolument dehors , & posées sur la table d'Autel ; la troisième laissée à moitié dans la ferrure , & cela sans fracture ni dans les portes ni dans la ferrure , ni dans les écrous. Le taffetas qui revêt l'intérieur de la porte du tabernacle , étoit seulement décollé. Je vous avoue que je ne fais à quoi recourir , pour expliquer cette particularité. Après y avoir bien rêvé , je n'en vois d'autre cause , que ce même air subtil & violent , qui se sera fait un passage entre la porte & la pierre , sur laquelle est posé le tabernacle , mais comment a-t'il détourné ces vis ? Il faudroit pour cela que cet air eût reçu une communication de mouvement en spirale , & en sens contraire à celui de l'entrée de la vis ; mais cette supposition ne seroit-elle pas gratuite ? Ce que je regarde comme

## 210 CHOIX DES MERCURES

sûr, c'est que la pression de l'air a dû être extrêmement forte, puisque toutes les vitres du chœur, du sanctuaire, de la sacristie, & quelques-unes du corps de logis, sont cassées & enfoncées du dedans en dehors; la voûte du sanctuaire fort endommagée, les armoires de l'orgue, situées au fond de l'Eglise, entr'ouvertes.

Ce qui me fait croire que ce sont là des effets de l'agitation, que le mouvement d'une flamme si subtile a communiquée à l'air intérieur, c'est que deux lampes de verre suspendues, l'une dans le sanctuaire, l'autre dans le chœur, n'ont pas été endommagées, sans doute parce que leur situation mobile les a fait céder au mouvement; aussi balançoient-elles, lorsque nous entrâmes dans l'Eglise, pour examiner le dommage.

Je veux croire aussi que plusieurs foudres ensemble ou la même foudre divisée en plusieurs éclats, ont eu part à des effets si variés. Sans cela, il seroit impossible de concevoir cette vitesse, qui n'est pas moins surprenante, que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. En effet, en moins de quinze secondes, la foudre a commencé & terminé sa carrière. J'en puis rendre un témoignage d'expérience, car en même-temps que j'entendis le coup de tonnerre,

## ET AUTRES JOURNAUX. 211

j'en sentis la pesanteur , comme si on m'a-  
voit donné un coup de massue sur la tête.  
J'ai eu le petit doigt de la main droite  
tout perclus , & courbé pendant un quart-  
d'heure , sans autre douleur qu'une espèce  
de frémissement ; la cuisse brûlée de l'é-  
tendue d'un ponce ; & cependant les grands  
coups étoient déjà donnés dans l'Eglise &  
dans la maison.

Quelque étourdi que j'aye été , je me  
souviens parfaitement d'avoir vu l'éclair ,  
& après le coup parti , une flamme blenâ-  
tre , qui n'a fait que passer devant mes  
yeux , tandis que j'avois la tête baissée de  
la violence du coup , d'où j'ai conclu tout  
le contraire de ce qu'on dit ordinairement :  
*Qu'un homme qui voit l'éclair & qui entend  
le coup , n'a pas lieu de craindre d'être  
frappé.* Au reste , j'ai eu bien des com-  
pagnons de mon désastre ; tous nos Reli-  
gieux ont été touchés & brûlés , les uns  
dans un endroit , les autres dans un autre ;  
les domestiques renversés , d'autres jetés  
à quelques pas loin & blessés , sans que  
nos habits ni les leurs ayent été endom-  
magés. La douleur a été différente sur cha-  
cun , soit pour la qualité , soit pour la  
durée. Il y en a qui en ont été quittes  
pour avoir le poil des mains & des jam-  
bes brûlé.



## 212 CHOIX DES MERCURES, &c.

Une observation que j'ai encore faite , c'est que les marques qui en sont restées , dans les uns sont rouges , dans les autres noirâtres , & violettes dans plusieurs. Des trois endroits où j'ai été touché , l'un a retenu la couleur rouge , qui a disparu le lendemain , l'autre la brune , & la troisième la bleue. Ces deux dernières subsistent encore actuellement , & , selon toute apparence , ne s'effaceront point. Cela vient sans doute des différentes matieres qui composoient cette flamme , & du plus ou moins de pénétration dans la chair. Je suis , &c.

*Par un Bénédictin de S. Mont , en Lorraine.*

*Fin du soixante-treizieme Volume.*

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le soixante-treizieme Volume du *Nouveau Choix de Pices tirées des anciens Mercurès & des autres Journaux* , par M. de la Place , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris , ce 27 mars 1762.

PICQUET.

---

# TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

## ARTICLE I. *Morceaux Historiques.*

<b>D</b> ISCOURS véritable sur le fait de Marthe Bros- sier , de Romorantin , prétendue Démoniaque ,	<i>page 5</i>
Rapport de quelques Médecins de Paris sur le fait de Marthe Brosfier ,	17
Réflexions sur les deux Pièces précédentes ,	23
Lettre sur l'origine de l'usage de réciter trois fois <i>Ave Maria</i> à midi ,	45
Réponse à la Lettre précédente ,	49
L'origine des <i>Malqués</i> , <i>Mommeries</i> , <i>Bernez &amp;c</i> <i>Revânez</i> ces jours gras de <i>Caresme</i> prenant , menez sur l'âne à rebours , & <i>charivary</i> , tirée du Livre de la <i>Mommerie</i> de Claude Noiror , Juge en la Mairie de Langres ,	53
Lettre écrite de Londres , par M. Désormes , Co- médien , sur ce qui est arrivé dans cette ville lorsqu'on voulut y établir un Théâtre François ,	67

## ART. II. *Pieces fugitives en vers & en prose.*

Apophtegmes ou bons mots , traduits & para- phrasés en vers par M. Cocquard ,	75
Relation intéressante de deux Amans solitaires ,	81
Les douceurs de l'hyver , Ode ,	100
Pensées détachées du Docteur Swift , traduites de l'Anglois ,	105

Portrait des faux Médecins ,	111
Le Philosophe Chrétien , Ode ,	113
Lettre adressée au Prince de Galles par l'ombre d'Ernest Auguste de Brunswick ; traduite de l'Anglois ,	118
La Redondille d'Orphée ,	131
Comparaison entre les travaux de l'esprit & ceux du corps ; traduite de l'Anglois ,	133
L'Amour Nocher , Idylle ,	140
L'Homme indolent ; traduit de l'Anglois ,	145

### ART. III. *Pieces de Littérature.*

Dissertation, savoir si les Médailles ont été des monnoies , ou non ,	153
Dissertation sur l'Eglogue , par l'Abbé Fraguier, de l'Académie Française ,	162
Explication du proverbe : <i>Pour un peint Martin perdit son âne</i> ,	197
Lettre, où l'on examine s'il est plus utile de se fixer à une étude particulière , que d'embrasser toutes sortes de connoissances ,	198
Lettre sur la fondre ,	207

De l'Imprimerie de L. CELLOT, rue Dauphine.







